





UNIVERSITY OF  
TORONTO LIBRARY

The  
Jason A. Hannah  
Collection  
in the History  
of Medical  
and Related  
Sciences



2a 2-5







L E  
BRIGANDAGE  
DE LA  
CHIRURGIE,  
O U  
LA MEDECINE  
OPPRIMÉE  
PAR LE BRIGANDAGE  
DE LA CHIRURGIE.

*Ouvrage Posthume de M. PHILIPPE HECQUET;  
Docteur-Régent & ancien Doyen de la  
Faculté de Médecine de Paris.*

*PREMIERE PARTIE.*



A UTRECHT;

Chez les Sœurs de CORNEILLE-GUILLAUME  
LE FEVRE.

---

M. DCC. XXXVIII.

---

## AVIS DU LIBRAIRE.

**Q**Uoiqu'il me soit revenu que la Faculté de Médecine de Paris ait voulu s'opposer à l'Edition de ce Livre ; cependant le Manuscrit m'en étant par hazard tombé entre les mains , je l'ai fait examiner par des Personnes d'une capacité reconnue. Elles ont jugé qu'il contenoit des choses trop utiles au Public pour l'en priver. Il fait suite du Brigandage de la Médecine du même Auteur , qui en rend raison dans une Lettre que l'on joint ici , & qui est imprimée immédiatement après l'Avertissement.

---

## DIVISION DES PARTIES de tout l'Ouvrage.

- I. **L**E Brigandage de la Médecine dans la maniere de traiter les petites Veroles & les plus grandes Maladies, par l'Emetique, la Saignée du pied & le Kermès Mineral : avec un Traité de la meilleure maniere de guérir les petites Veroles par des Remedes & des Observations tirées de l'usage. A Utrecht 1732. premiere partie. Contient pages 221
- II. Lettre Apologetique touchant le Brigandage de la Médecine. pp. 42.
- III. Le Brigandage de la Médecine seconde partie, où après avoir prouvé ce Brigandage par les effets, l'on donne le plan de Mémoires Académiques, pour ramener la Médecine à ses Regles, & la contenir dans ses Loix. A Utrecht 1733. pp. 246.
- IV. Le Brigandage de la Médecine reformé, ou la Saignée du pied, le Tarte émetique & le Kermès mineral disciplinés. Troisième partie. A Utrecht 1733. pp. 234.
- V. Lettre d'un Médecin de la Faculté de Paris, sur ce que c'est que le Brigandage

gandage de la Médecine. *Cette Lettre a paru imprimée in-8°. du vivant de l'Auteur, en 1736. dont on n'en a tiré que peu d'Exemplaires.* pp. 22.

VI. Discours préliminaire sur le Brigandage de la Chirurgie. pp. 32.

VII. Le Brigandage de la Chirurgie, ou la Médecine opprimée, par le Brigandage de la Chirurgie. A Utrecht 1738. pp. 216.

VIII. Le Brigandage de la Pharmacie. A Utrecht 1738. pp. 110.

F I N.



LE  
BRIGANDAGE  
DE LA  
CHIRURGIE.



En n'est donc pas que la Médecine veuille faire injure à la Chirurgie, en la taxant ici de tant d'usurpations, de licences & d'entreprises & de vol sur elle ; ce seroit se mépriser soi-même ou exercer la haine contre sa propre chair, que personne ne hait jamais : *Nemo suam carnem odio habet.* Mais ces noms de licences, d'usurpations sont ceux d'un désordre général, d'une revolte universelle, d'un soulèvement public & évident aux yeux de tout le monde par les audacieuses insultes des Chirurgiens faites à tous les Médecins : revolte cependant aimée de ses Auteurs qui s'approprient des usurpations, & se font un patrimoine des droits d'autrui, & qui pis est, & par une sorte de brigandage, du bien de leurs maîtres. Ainsi sans grossir ni exagérer les usurpations de la Chirurgie tenant boutique, & compté parmi les *Arts & Métiers*, par

(A)      quels

quels degrés se fera-t-elle élevée au rang des Sciences ? Sortir de la poussière & se revêtir des titres les plus nobles dans les lettres , à quels dépens cela se fera-t-il fait ? L'usurpation n'aura-t-elle pas la principale part dans une élévation étrangère à un état, qui a scû par ses entreprises , se monter au-dessus de ce que son origine lui avoit donné ? Car on la trouve sans fond dans l'antiquité, où il est impossible de trouver une souche de Chirurgiens faits comme ceux de notre siècle. Donc comme des plantes *postiches*, secondaires, ou de surcroît, comme ces *mouffes* qui croissent sur les arbres , comme les jus qui en sortent, auxquels on ne connoît que d'obscures racines , qu'elles n'empruntent que d'autres qui les supportent, pour les faire vegeter : Racines moins apperçues par les yeux , que comprises ou suppléées par l'esprit, suivant l'ordre d'une nécessité naturelle. La Chirurgie d'aujourd'hui n'a rien de plus sensible , ou de plus apperçu dans l'antiquité ; car y est-il mention pendant plus de deux mille ans, ou de denomination de Chirurgiens ? Leneant donc paroîtroit avoir enfanté la Chirurgie en boutique ; & ce neant , ou ce non être dans l'ancien monde, se montre aujourd'hui sur l'horison du Parnasse, pour y briller parmi les beaux Arts & les Sciences :



Sciences : Car voilà que la Chirurgie y fait Academie plus rivale de sa maîtresse la Medecine , dont elle fut autrefois servante. Aussi furent non des Chirurgiens mais des Medecins en titre , attachés à la maison de *Joseph* devenu comme Prince ou Maître de l'Egipre , comme sont aujourd'hui les Medecins des Maisons Royales , qui embaumerent *Jacob* le Patriarche & son pere. L'on sçait encore , à n'en point douter , que c'étoient des Medecins , qui depuis le tems de *Joseph* pratiquoient les embaumemens parmi les Egiptiens ; de sorte que dans ces tems recules il n'est question ni de Chirurgiens ni de Chirurgie séparée de la Medecine. Le nom même de Chirurgien est nouveau ; car on ne commence à connoître des Chirurgiens tenant boutique , que plus de trois mille ans après la creation du monde , puisque ce n'est que sous l'empire des Romains que l'on a vu des boutiques de Chirurgiens à Rome ; puis des Barbiers , *Tonstrinas* , ou des boutiques à raser , à faire la barbe , ou de celles des Baigneurs. Jusques-là donc c'étoit à la Medecine , suivant son institution par le Createur , à faire des *confections* , des *mélanges* , des drogues pour des *onctions* , des *parfums* , &c.\* Et où étoit alors , & en quelles mains , l'exercice manuel de la

(A ij)

Chirurgie? 7.

\* Voyez  
Ecclesia-  
stique  
XXVIII.

Chirurgie ? Qui étoient ceux qui emploioient le fer & le feu chez les malades ? Fut-ce des Chirurgiens de profession à qui fut dévolu cet Art , & qui aient appliqué des herbes sur les plaies ? *Chiron le Centaure* est-il appelé Chirurgien ? C'est pourtant de lui qu'on tient la découverte des herbes salutaires aux malades & aux blessés ; car le premier usage de ces herbes ayant été entre les mains des disciples de *Chiron le Centaure* , de sorte que ce fut des connoissances , des lumières, & des exemples de ce chef de la Médecine , que se formerent à la Médecine *Esculape* lui-même & ses enfans : nombre dont furent *Machaon & Podalyre* , Médecins Chirurgiens , & non Chirurgiens Médecins , fameux cependant par les cures chirurgicales , qui les rendirent si renommés au siège de Troyes. C'étoit donc des Médecins qui alors pratiquoient toutes les opérations par eux-mêmes ou par leurs propres mains , aidés de leurs garçons ou serviteurs , comme les maîtres Chirurgiens appellent serviteurs leurs garçons de boutique. *Hipocrate* a succédé à cette race illustre de Médecins , & lui-même manioit le fer & le feu. Ainsi de son tems il n'y avoit pas de Chirurgiens , c'est-à-dire , que jusques vers trois ou quatre cent ans avant la naissance de

JESUS-

JESUS-CHRIST, il n'y en avoit point encore de distingués des Medecins. C'est pourquoi toute l'école d'Hipocrate demeura tellement en possession de faire en propre la Chirurgie, que *Galien* lui-même le plus celebre heritier de la doctrine d'Hipocrate, pratiquoit encore de ses mains les operations de Chirurgie. Ce n'est pas que dès le tems de *Celse*, l'Hipocrate latin, la Medecine ne se trouvât déjà partagée en trois classes, sçavoir de Medecins *cliniques* qui visitoient les malades & qui ordonnoient ce qui leur convenoit pour regime de vie & pour les remedes, d'autres Medecins qui faisoient la Chirurgie, des troisièmes qui s'appliquoient à preparer & à vendre desmedicamens; mais alors aucune de ces parties ne se démembra du tout, qui étoit la Medecine, laquelle s'aidoit de ces differens ouvriers pour le soulagement des malades, sans que jamais jusqu'alors les Medecins *cliniques* aient abandonné les operations de la main. Ce n'étoit donc que comme par droit de *precaire*, qu'une sorte de Medecins étoit soufferte pour s'adonner particulièrement aux operations de la main chez les malades. Car comme il se fit alors des Medecins *herniaires*, c'est-à-dire, pour les *descentes*; des *Litotomistes*, pour tailler les malades qui avoient la *pierre*; des *Oculistes*,

pour travailler aux maladies des *yeux* : ce furent bien moins des professions singulieres ou differentes , que des appartenances de la Medecine , à laquelle comme au centre se rapportoient ces differens effains de Medecine.

III. Par cette raison ceux qui pratiquoient les grandes operations de Chirurgie étoient dans une même subordination, comme sortant tous d'une même souche , & tenant au même tronc , d'où parloit la seve, c'est-à-dire la science , l'art , & l'exemple, sur quoi se formoient tous ces differens Medecins ; jusque-là qu'aucun de ces membres ne prit jamais d'autre titre que celui de Medecin. De-là s'établirent parmi les Egyptiens presque autant de Medecins que de maladies , sçavoir , pour les *hommes* ou pour les *femmes* , pour les maladies de la tête , de la poitrine , & autres parties du corps humain. Mais quoique dans ces differentes occupations , ou classes de Medecins, il y eût souvent des operations de la main à faire , il est inoui qu'aucun d'eux s'en soit remis pour cela à des Chirugiens de profession , parce que tous tant qu'ils étoient c'étoient des Medecins , & jamais ce nom n'a varié pendant quatre mille ans. \*

\* Voyez  
le Clerc.  
2. part.  
p. 229.

Car il est remarquable que jamais Hippocrate ne se sert du nom de Chirurgien ,  
dans

Les livres de Chirurgie qui portent toujours les noms de Medecin , sans que le mot de Chirurgie s'y trouve une seule fois. Cette partie de la Medecine n'étoit donc pas encore connue sous ce nom du tems d'Hipocrate. (a) S'il y eut donc des Chirurgiens qui s'adonnerent aux operations de la main , c'étoit des Medecins Chirurgiens & non des Chirurgiens Medecins ; de sorte que jusqu'au nom que l'on donnoit à leur boutique , tout faisoit connoître leur dépendance de la Medecine. En effet on appelloit ces boutiques *ιατρεία* comme qui diroit maison de Medecin. C'étoit d'ailleurs de ces Medecins manouvriers *δουλοῦργοι* , qui avoient au-dessus d'eux des Medecins en chef ou ordonnateurs *ἀρχιτεκτονικοὶ* , (b) qui regissoient la main ou les operations de ces Artistes. Ainsi l'époque de l'affranchissement que les Chirurgiens ont essayé de se donner en se soustrayant en quelque maniere à la Medecine : c'est celle de leur asservissement envers elle , puisque ces manouvriers Medecins , étoient en effet les serviteurs ou les valets des Medecins , qui se déchargeoient de quelques operations courantes , comme de *saigner* , de *scarifier* , de *vantoufer* dans quelques occasions. De-là vient l'avertissement qu'Hipocrate donne là-dessus , de prendre

(a) *Ibid.*

(b) Voyez  
le Clerc.  
Hist. de  
la Med.  
part. 2.  
p. 335.

bien garde de ne pas abandonner ces sortes d'ouvrages à des gens grossiers , ignorans , ou mal instruits ; parce que les fautes qu'ils feroient sur les malades retomberoient sur le Medecin ordonnateur.

*Nullius rei curam plebeis committas , alioquin ejus quod male factum fuerit reprehensio ad te redundabit.* (a) L'on verra à quoi ex-

(a) Hip.  
lib. de  
decenti  
habitu.

posa la Chirurgie en boutique , le mépris de ce sage conseil qu'Hipocrate donnoit aux manouvriers Medecins. Mais auparavant il convient de faire remarquer combien cette idée de servitude des Chirurgiens , s'étoit conservée dans les esprits , puisqu'elle étoit venue jusqu'à ces derniers tems. Car un celebre Medecin (b)

(b) M.  
Delor-  
me.

qui a été en honneur dans la Ville de Paris , parla des Chirurgiens de son tems en termes les moins menagés là-dessus. Une

(c) Du-  
chesse  
d'Uzez la  
grand-  
mere.

Duchesse (c) voulant temoigner à ce Medecin la consideration singuliere que sa Maison avoit pour lui , lui offrit une place ou une chambre dans la rue S. Antoine , d'où sa famille ou ses amis pussent voir à leur aise une entrée celebre d'Ambassadeur. Je vous remercie , lui dit-il , Madame , parceque j'ai dans cette rue une maison à ma disposition , & sur ce que la Dame Duchesse lui repartit qu'il ne demeureroit pas dans la rue S. Antoine : Cela est vrai , dit-il , Madame ; mais j'ai là une  
chambre

chambre chez un de nos esclaves ( c'est ainsi qu'il appelloit les Chirurgiens ) dont la maison est à ma disposition pour cette cérémonie . Et cette histoire , on la tient de la bouche même de cette illustre Dame.

IV. Est - ce que l'on voulût prendre droit de ce nom ignominieux contre les Chirurgiens d'aujourd'hui ? Il est vrai que puisque ce nom leur est donné communément dans l'antiquité , puisqu'ordinairement dans les livres des Jurisconsultes , il ne se trouve jamais le nom de Chirurgien , qu'ils vont même jusqu'à les appeler les boureaux des Medecins , *Medicorum carnifices*, (a) cependant tant s'en faut, rien n'étant si contraire aux manieres & aux procedés des vrais Medecins & en particulier de ceux de la Faculté de Paris ; car toujours ils ont aimé à se faire dans la personne des Chirurgiens , des amis domestiques , *humiles amicos* , comme un grand Philosophe (b) veut que l'on traite ses subalternes. Tout ce que l'on se propose donc & uniquement dans cette occasion , c'est de bien faire comprendre ce qu'ont été dans leur origine , & pour quels ont passé dans l'antiquité les Chirurgiens , qui se donnent aujourd'hui pour les importants dans les sciences & dans la Medecine ; & par conséquent l'abus

(a) Vide  
vineti  
amanita-  
tes. p.  
481 &c.

(b) Sen-  
neque.

bus qu'ils font d'un Art manuel par le brigandage où il est tombé par leur orgueil & leur vanité. Car se font-ils contents dans les bornes de subordination qu'ils doivent à ces maîtres ? & peut-on s'en prendre (pour encore les menager) qu'au peu de lumière, de science, ou de littérature qui leur est ordinaire, d'avoir répandu dans le Public que les Medecins avoient été chassés de Rome ? Car la bevue est d'autant plus grossiere qu'elle est plus deshonorante à la Chirurgie ; puisque les Medecins qui furent chassés de Rome étoient les Chirurgiens d'alors, c'est-à-dire les manouvriers Medecins, dont la cruauté dans les operations, souleva tout Rome contre eux à la sollicitation, & par la remontrance de *Caton* le censeur : En voici l'histoire. *Archagate*, celebre pour la Chirurgie dans ces tems, où la Chirurgie ne s'étoit point dépouillée de l'inhumaine dureté qu'elle a quittée en se polissant du depuis, étant venu à Rome, y répandit tant de sang par ses incisions, causa de si cruelles douleurs, & si souvent reiterées par le feu qu'il appliquoit avec autant d'inhumanité que d'audace, excita tant de clameurs & tant de plaintes parmi le peuple Romain, qu'il fut aisé à *Caton* d'obtenir une Loi pour chasser de Rome de tels Medecins bour-

reaux



reaux du peuple, qui d'ailleurs avoient tant de credit dans la République. Au contraire Rome fut si contente des vrais Medecins qu'elle fut touchée de ce qu'il y en avoit trop peu dans le tems de cette furieuse peste qui la ravagea 200 ans avant la loi que Caton fit rendre contre les Chirurgiens. Mais ce qui donne à soupçonner la malignité des Chirurgiens contre les Medecins à l'occasion de cette histoire, c'est la source dont ils ont tiré ce trait calomnieux contre la Medecine. Le fatan des sciences *Agrippa*, ce cinique universel contre elles toutes, (a) cette dent canine, a osé avancer que les Romains à la persuasion de *Caton* le censeur avoient chassé tous les Medecins de Rome ; & *Montagne* (b) autre medisant causeur, s'abandonnant au libertinage ordinaire de sa langue a hazardé cette autre calomnie, *Que les Romains avoient été 600 ans avant que de recevoir la Medecine, mais qu'après en avoir essayé ils la chasserent de leur Ville par l'entremise de Caton le censeur.* Voilà les hommes dont s'autorisent les Chirurgiens pour décrier leurs maîtres. L'un est le plus faux & le plus vain des calomniateurs, l'autre le plus hardi & le plus inconsideré des medisans. Mais l'histoire les dément l'un & l'autre. Le sçavant M. *Drelincourt* (c) a démontré dans la celebre

*Diois.*  
*Halicar.*  
*Vide vint.*  
*te. p.*  
*124.*

(a)  
*Agrippa*  
*de vani-*  
*tate scien-*  
*tiarum.*  
*cap. 83.*  
(b) *Es-*  
*lais de*  
*Monta-*  
*gne.*

(c) *v.*  
*Drelin-*

Apologie

court. 0-  
pera in  
4<sup>o</sup>.

Apologie pour les Medecins qu'il a publiée là-dessus, la fausseté de la premiere opinion. Mais dès avant lui, *Pline* l'historien s'étoit expliqué sur ce qu'il falloit croire de la verité de cette histoire. Car il se demande à lui-même, s'il faut donc croire que Rome a condamné une des choses des plus necessaires au monde, qui est la Medecine. *Quid ergo*, dit *Pline*, *damnatam ab eo (populo Romano) rem utilissimam credimus?* Non certes, se repond-il à lui-même, nos peres n'ont point condamné la Medecine en elle-même. Mais l'abus que faisoient les Medecins (c'étoient les manouvriers de cet Art.)

(a) L. *Minimè Hercule, antiqui rem non damnabant, sed artem.* (a) Et par le même *Pline* est rapportée l'histoire du cruel *Archagate*, ce Medecin manœuvre gachant (comme nos Chirurgiens) en Medecine. On lui avoit acheté une boutique, dit *Pline*, dans Rome, & il la tenoit ouverte dans le carrefour d'*Acilius*, où on l'appelloit le guerisseur des plaies, *Vulnerarius Medicus*; mais bientôt après il fut nommé le bourreau des malades: car il passa pour tel dans Rome, tant il abusoit du fer & du feu. Enfin le sçavant *Valesius* (b) a refusé d'une maniere invincible l'impertinente accusation, que Rome avoit été 600 ans sans Medecin, en concluant que ces bro-

cards

(b) De  
sacra  
philos. c.  
74.

cards contre la Medecine ſont mépriſables parce qu'ils ſont ſans fondement : *Futilia itaque dicta ſunt hæc omnia.*

V. Au reſte , ainſi ſe retrouve la Chirurgie dans ſon vrai point de vûe , à qui veut en juger ſainement ſans paſſion , & ſeulement pour ſe placer dans l'ordre d'une juſte ſubordination. La Chirurgie eſt née dans la ſervitude , car les Chirurgiens furent des valets ſervant les Medecins , dans leur origine. La vanité & la préſomption l'ont fait oublier à elle-même , & voulant ſortir de la ſoumiſſion , elle ſ'eſt forgée des malheurs. L'exemple d'*Archagate* qui a le premier ouvert boutique dans Rome , en fait la preuve. Il ſe ſeroit conſervé la réputation , avec laquelle il y étoit entré , ſ'il avoit ſçu ſe conduire par les conſeils du plus grand maître qu'ait eu la Chirurgie. Car quoiqu'en diſent les orgueilleuſes langues , c'eſt un Medecin , le chef ou le prince de la Medecine , qui a été celui de la Chirurgie ; c'eſt Hipocrate : & il apprend aux Medecins Chirurgiens à faire uſage des inſtrumens de la Chirurgie. Mais en même tems , il les avertit auſſi des manieres avec leſquelles ils doivent le faire ; c'eſt avec douceur , en conſolant les malades , en allant au devant de leurs craintes , en rabattant de leurs allarmes , & en écartant

tant leurs fraieurs ; *Omnia placide facienda ita ut plerumque in ipsa administratione agrum celet , & hilari serenoque vultu esse jubeat , eum à suis cupiditatibus deterreat , simulque commonefaciendo , & blandè excipiendo consoletur &c.* Ce sont précisément les leçons dont l'oubli a coûté à Archagate son honneur & celui de son art. C'est encore à quoi avoit pourvû la prévoyance du sage Hipocrate. Car il ne vouloit point que l'on en vînt au fer & au feu qu'après avoir employé les medicamens propres : *Morbos quos medicamentum non*

(a) Hip.  
lib. de  
decenti  
habitu.

(b) Aphor.

*sanat , sanat ferrum , quos ferrum non sanat , sanat ignis ;* (b) maxime trop negligée par Archagate qui ne sçavoit que couper & brûler. *Hipocrate* ordonne encore que toujours il y ait present à une operation un des disciples des plus experimentés , & qui ne soit plus jeune, pour y présider , & pour faire souvenir l'opérateur ( mais avec douceur ) des preceptes qui ont été établis pour s'en bien acquitter : *Adsit ex discipulis aliquis ( arte provectus ) qui praesit , quo praeeptionibus citra amarulentiam utatur & quod imperatum est administretur.* (c)

(c) Hip.  
de decenti  
habitu.

VI. Et d'ici doit se prendre l'origine de la tache originelle contractée par les Chirurgiens en boutique , tel que fut *Archagate* leur premier pere ; tache qui a infecté toute la posterité chirurgienne de  
cette

cette espece. C'est l'amour d'indépendance, le mepris des conseils & des avertisse-  
 mens de leurs maîtres. Car Hipocrate  
 auroit dû apprendre à *Archagate* à être  
 doux, affable aux malades, occupé ou à  
 leur épargner la douleur des incisions ou  
 de les adoucir : *Nam cum sine dolore sectio* <sup>(a) Hipa</sup>  
*minimè contingat, debet id quod dolorem fa-* <sup>lib. de</sup>  
*cit quam minimo tempore adesse &c.* <sup>Medico.</sup> Ainsi  
 toute l'instruction de ce maître en Medecine  
 chirurgicale, roule principalement  
 sur les manieres d'épargner les douleurs  
 aux malades. C'est précisément à quoi *Ar-*  
*chagate* n'a eu nul égard. Les Chirurgiens  
 l'imitant dans sa vanité se sont mis dans  
 l'habitude de ne consulter personne que  
 leurs doigts & leurs mains, comme s'il  
 ne falloit que couper hardiment pour  
 être Chirurgien. C'est pourquoi l'igno-  
 rance a suivi de près la présomption &  
 l'amour de l'indépendance, de sorte que  
 les Chirurgiens nés dans la servitude se  
 sont nourris dans l'ignorance, non-seu-  
 lement vuides de conseils, d'étude, de  
 science, mais encore de toute litterature.  
 La preuve s'en est rendu sensible, en ce  
 qu'ils n'ont jamais sçu par eux-mêmes  
 faire passer à la posterité le manuel de la  
 Chirurgie. Et en effet ce sont des Medecins  
 (b) qui ont écrit les premiers sur ce  
 manuel. Un *Gorgias*, par exemple, deux  
*Heron*, <sup>(b) Hist.</sup>  
<sup>de li</sup>  
<sup>Med. par</sup>

le Clerc.  
part. 1.  
p. 340.

*Heron*, deux *Apollonius* &c. ouvrages que nous ne connoissons même que par ceux de *Celse* & de *Galien*, ces dignes princes de la Medecine, qui ont transmis aux siècles suivans ce que les Chirurgiens auroient à sçavoir du manuel de leur art. Jamais l'indépendance ou le mepris des maîtres fut - il moins séant qu'à d'aussi ignares personnages, qui jamais n'ont sçu écrire sur ce qui est l'essentiel de leur profession, sur quoi par conséquent ils ne sçavent que ce que les Medecins leur ont appris dans tous les tems, depuis près de cinq mille ans : Car il est étrange de voir que tout ce que nous avons de livres ou de monumens de la Chirurgie (comme de l'anatomie) n'ait été composé que par des Medecins, sans en excepter même les Auteurs des derniers tems. En effet l'on y trouve si peu de morceaux de Chirurgie sortis de la plume d'un Chirurgien de profession, tandis que presque tous sont Medecins de profession, qu'il n'est point déraisonnable de mettre sur le compte de la Medecine ce que quelques Chirurgiens ont écrit ; puisque par l'examen qu'il est aisé de faire, ces Chirurgiens n'ont fait leurs livres que d'après ceux des Medecins, qui ont creusé avant eux les matieres qui font l'objet de leur profession particuliere. L'exemple en est

est sensible dans l'art d'*Accouchemens*, puisqu'aucun Auteur Chirurgien n'en a rien dit que ce qu'il a pris dans les Auteurs Medecins. L'habileté sur le manuel des accouchemens par exemple, vient si peu de la science des Chirurgiens de profession, que c'est à la réflexion & à la capacité de l'illustre Medecin *M. Ruysch*, que l'Art des Accouchemens vient de s'accroître de cette importante Observation anatomique, qu'il y a au fond de la matrice un muscle, qui fait l'office d'une main accoucheuse qui détache le *placenta* dans le tems de l'accouchement. Or quelle est l'importance de cette observation? C'est qu'elle découvre une ressource pour les Sages-femmes, en ce qu'elles peuvent en cas de malheur, s'en reposer jusqu'à un certain point sur le travail de la nature, qui sçaura détacher le *placenta*, quand il aura échapé à l'adresse de leurs mains. C'est donc jusqu'en ces derniers tems que la Chirurgie manuelle doit à la Medecine ce qu'elle a de plus utile. Mais ceci ne paroitra-t-il qu'une observation singuliere, & qui n'a lieu qu'en quelques occasions?

VII. L'excellent ouvrage de *Deventer* autre Medecin Hollandois, sur le manuel de quelque accouchement que ce soit, est un exemple évident, que le

B manuel

manuel de la Chirurgie n'a jamais bien été compris ni enseigné que par des Medecins ; puisque ce n'est que par eux que les Chirugiens de profession se sont instruits du fond & de la pratique des Accouchemens.

La Chirurgie étant sortie de ces tems d'obscurcissement , de bassesse & d'ignorance où on l'a vu naître & subsister dans le monde , a-t-on vu qu'elle se soit appliquée à se sortir absolument de cet état ? Les Chirugiens se sont-ils étudiés à couvrir ou à corriger les défauts de leur origine , par une meilleure éducation que celle de ces manouvriers en Chirurgie ; c'est-à-dire , par l'étude & par les conseils de leurs maîtres ? Car ceux des derniers tems en sont-ils mieux fournis que leurs prédecesseurs révoltés contre eux ? Au contraire aussi peu instruits ou aussi mal endoctrinés qu'eux , ils sont Chirugiens la plupart sans avoir étudié la Chirurgie , leurs boutiques & leurs enseignes les définissent , quitte qu'ils se tiennent envers le public de ce qu'ils lui doivent de capacité , dès qu'ils ont acquis le droit d'arborer les signaux de cette profession au coin des rues ou des carefours comme *Archagathe* fit au carefour d'*Ancilius* à Rome ; c'est donc à dire , que les Chirugiens d'aujourd'hui  
ne



ne sont pas meilleurs que leurs peres à cet égard. Ces peres furent vains , présomptueux , ignorans , ils l'ont été de siècle en siècle depuis des milliers d'années, & leurs enfans heritiers de leur ignorance , laissent à croire que toute leur Chirurgie consiste à saigner , couper , ouvrir des abcés , panser des plaies , replacer des os , comme des ouvriers manouvriers , qui remuent des machines & des ressorts sans les connoître. Ils sont restés la plupart depuis leur séparation d'avec la Medecine , sans lettres & sans étude , depuis près de deux mille ans , puisque pendant ce tems ils ont été incapables d'écrire sur la Chirurgie. Rien ressemble-t-il de plus près à des écoliers ? Puisqu'ils ont eu absolument besoin de la plume des Medecins leurs maîtres pour transmettre à leur posterité même , le manuel de l'Art dont ils se disoient les maîtres , tandis qu'ils n'en ont été que les executeurs. La Medecine a-t-elle besoin d'un titre plus autentique & plus certain de sa superiorité sur la Chirurgie ? Ou les Medecins ont-ils à produire un autre témoignage , pour prouver que de tout tems ils ont été les maîtres des Chirurgiens , puisque depuis deux mille ans , ce n'est que sur les leçons des sçavans en Medecine , qu'ils travaillent dans

leurs boutiques & sur le corps humain.

VIII. En effet , la Chirurgie peut se distinguer en trois tems. 1°. En celui qui s'est écoulé depuis Hipocrate jusqu'au tems des Arabes. 2°. Depuis les Arabes jusqu'au tems qu'a été découverte la circulation du sang. 3°. Depuis la découverte de la circulation du sang, jusqu'à nos jours. Or dans tous ces intervalles, font-ce des Chirurgiens comme tels qui ont laissé des ouvrages de Chirurgie & d'Anatomie ? Quoi de plus convainquant de l'incapacité de ces Chirurgiens que de les voir pendant tous ces siècles, n'avoir produit en propre ni connoissances en Chirurgie, ni découverte en Anatomie ; puisque tous ceux dont nous tenons d'excellens ouvrages ont tous été des Medecins.

IX. C'est la pensée d'un Sçavant \* qui a illustré le siècle passé. » Le plus grand  
 » nombre, dit-il, de ceux qui ont été  
 » Chirurgiens sont tombés dans l'igno-  
 » rance & l'*empirisme*, parce que cet Art  
 » n'a point été cultivé & avancé comme  
 » il auroit pû l'être si ceux qui l'ont pro-  
 » fessé avoient été de plus dignes sujets.  
 » Reproche, ajoute-t-il, qui porte enco-  
 » re aujourd'hui sur la plupart de nos  
 » Chirurgiens. Le peu de bons écrivains  
 » en Chirurgie comparé avec le grand  
 » nombre qu'il y a sur chaque art ou  
 science

\* M.  
 Bernard  
 dans  
 Freind.  
 hist. de  
 la Med.  
 p. 87.

« science en est une preuve suffisante. Mais ç'avoit été long-tems auparavant la remarque du sçavant *Conringius* \* ; là il se plaint que depuis *Hipocrate & Galien* l'on n'a personne qui ait écrit sur la Chirurgie : *Præter hos (Hipocratem & Galenum) ex antiquo ævo qui hanc (Chirurgia) doctrinam scriptis tradiderit, neminem habemus.*

\* In-  
troduct.  
in artem  
Medic.  
p. 396.

» Il est vrai pourtant , se reprend-il, que  
» *M. Spon* dans ses voyages , assure qu'il  
» a vu en Italie dans la bibliothèque du  
» *Grand Duc*, un Manuscrit qui est l'uni-  
» que qu'on sçache de toutes les bibliote-  
» ques de l'Europe. C'est un gros volume  
» grec qui comprend la Chirurgie des  
» Anciens , comme d'*Hipocrate* , de *Galien* , d'*Asclepiade* de Bithinie , d'*Apollonius* , d'*Apollodorus* &c. dans  
» l'ouvrage duquel il y a des figures  
» peintes sur le parchemin , pour la ma-  
» niere de remettre les dislocations. Mais  
le sçavant *Schelhammer* , dans sa note sur cet endroit de *Conringius* assure que *Meibomius* autre sçavant , qui avoit fort manié les livres dans cette bibliothèque , lui avoit répondu que ce volume grec étoit l'ouvrage d'un Medecin nommé *Nicetus* , dont on ne connoît point l'âge , ni le tems où il a vécu. Que ce volume d'ailleurs étoit aussi dans la bibliothèque du Roi de France ; enfin que tout ce qu'il y avoit

d'Auteurs dans ce volume se trouvoit imprimé, & qu'ils étoient de très petite importance. C'est pourquoi *Conringius* se trouve obligé dans le Catalogue qu'il voudroit faire des auteurs Chirurgiens, de se transporter tout d'un coup aux auteurs Chirurgiens modernes. Ainsi tout d'un coup il se place dans le seizième siècle pour y prendre *Dévig* celebre Chirurgien de Gennes. Mais l'on ne voit pas pourquoi il saute l'onzième siècle, où se trouve seul, à la verité, un Chirurgien *Arabe*, c'est *Albucasis*, qui fut cependant très celebre & très digne de la réputation qu'il s'étoit faite. *Conringius* passe encore sur le ventre au celebre *Guidon de Chauviac*. Ce fut à la verité, un Medecin celebre dans le quatorzième siècle, mais sa rare habileté en Chirurgie lui a mérité la renommée que la Chirurgie lui a conservée. On ne veut donc rien dérober à l'honneur de la littérature de l'Histoire Chirurgicale, elle y est trop courte pour vouloir en rogner quelque chose. Mais quoi qu'il en soit, l'on est étonné de trouver un si long intervalle de tems depuis Hipocrate qui vivoit quatre à cinq cent ans avant Jesus-Christ, & *Albucasis* qui vivoit dans l'onzième siècle; espace de tems qui seroit encore bien prolongé, s'il falloit s'en tenir au compte de *Conringius* sur le nombre

bre & le tems des Chirurgiens qui se sont fait un exercice particulier de cet art, & qui ont écrit sur cette matiere. Après cela l'on avoue que depuis le seizième siecle jusqu'aujourd'hui, l'on peut encore trouver quelques Auteurs Chirurgiens; mais quand on vient à les examiner, ils ont tous été Medecins, ou se sont fait aider par des Medecins pour la composition de leurs ouvrages. Le celebre *Ambroise Paré*, si digne Chirurgien, est si peu exempt de cette manœuvre, qu'il est reconnu, & de l'aveu même de celebres Chirurgiens, qu'il n'est point seul auteur du gros volume qu'il a laissé sur la Chirurgie; car l'on assure (a) hautement qu'il s'est fait aider par les Medecins de la Faculté de Paris. Tant il est vrai que la Chirurgie s'est toujours sentie & tenue dépendante de la Medecine & des Medecins, dont elle a toujours fait ses maîtres jusqu'au tems d'*Ambroise Paré*, qui tout celebre & respectable Chirurgien qu'il fût, s'est soumis, pour pouvoir executer la composition de son livre, aux Medecins de la Faculté de Paris. Et ainsi le décide le sçavant *Schelammer*. (b) A juger aujourd'hui, dit un autre Auteur, de l'état des Chirurgiens par rapport aux Medecins, ce ne sont autre chose que des serviteurs qui ne doivent operer que par leur per-

(a) *Van  
horne,  
Opuscul.  
p. 525.*

(b) *Corné  
ringens,  
introd.  
p. 400.*

mission, parce qu'ils dépendent du commandement qu'ils leur font, pour n'agir que quand, & de la manière qu'ils leur prescriront.

X. *Chirurgi hodierna die, si Medicum respicias, non in alio loco sunt quàm Pharmacopœi, ministri nimirum, ex ipsius nutu, quibus est pendendum, neque operandum nisi quando & quomodo is imperat.* Car comme conclud franchement ce Medecin Professeur en Chirurgie, le celebre *Vanhorme*, quoique prétende *Aristote*, que celui qui est établi pour présider à quelque œuvre doit être en état de le faire *despotiquement* (parce qu'il doit en être éminemment capable) ce n'est point une nécessité qu'il sçache faire par lui-même la chose qu'il commande; mais ç'en est une qu'il sçache la commander à propos, en ordonnant aux autres, & en leur prescrivant la manière de faire, ce qu'il ne sçauroit faire par lui-même: *Quamquam docente Aristotele, ei qui prasidet δεσποτικῶς, nequaquam necessarium sit scire facere, sed scire jubere; qui verò aliis agendi & operandi modum præscribet aut dictabit, qui eundem ipsum non calleat.* \*

\* *Van-*  
*herme*  
*Opuscul.*  
*p. 312.*

Cependant, continue-t-il, c'est une fonction d'autant plus servile qu'elle est obligée à rendre des services: *Tamen exhibere ministeria servire magis est.* Raison, ajoute-t-il, pourquoi les Chirugiens d'aujourd'hui

d'aujourd'hui doivent passer pour inférieurs aux Medecins , d'autant plus que la plupart des Chirurgiens sont Barbiers : *Ob quam fortasse rationem fit quòd Chirurghi hodie inferioris censeantur ordinis.* Après cela il leur conseille de se contenter de leur sort & d'obeir au Medecin quand il leur commande. *Quos necesse est ( cùm plerique eorum barbiconsores sint ) sua sorte contentos sic vivere , & Medico imperanti obedire.* Après quoi , ajoute-t-il , un sçavant Auteur conclut , que le titre de Princes dont les Chirurgiens voudroient s'honorer , est des plus incertains. *Unde de titulo eorum , quo Principes salutari volunt ( Chirurghi , ) meritò ambigit Ammannus. Paranes. p. 350.*

Mais ici se souleve la vanité du Barbier Chirurgien. Les Medecins , dit-il , ne sçavent point l'Anatomie , elle pourtant dont la connoissance est absolument nécessaire à qui veut s'entendre en Chirurgie. Autre titre de l'ignorance de la Chirurgie de semblables ouvriers. Car à la honte de ces glorieux personnages , il est évidemment prouvé par l'histoire de l'Anatomie en détail , de ceux qui en sont les Auteurs ou les Promoteurs , qu'il n'est point d'article en fait de Chirurgie , à quoi les Chirurgiens aient eu originai-  
rement le moins de part , & qui pis est , il est plus qu'incertain , suivant cet exa-  
men

men qu'ils aient aucunement avancé ou illustré l'Anatomie. Car si depuis *Hipocrate* & *Galien* ( qui certainement furent Medecins ) l'on parcourt les siècles depuis eux jusqu'à celui où nous vivons ( ce qui fait un espace de près de deux mille ans ) l'on est honteux pour la Chirurgie , de ne trouver que très peu d'Auteurs Chirurgiens qui n'aient point été Medecins , & qui aient travaillé ou enseigné l'Anatomie ; de sorte qu'il faut presque passer tous les *Grecs* , tant les premiers que les seconds , & encore tous les *Arabes* , pour en venir à *Vesale*, cet illustre Anatomiste, qui vivoit au commencement du seizième siècle , pour trouver un Anatomiste de profession ; mais il étoit Medecin , & l'on en trouvera autant de tous les fameux Anatomistes qui sont venus ensuite , sçavoir les *Fabrics* de *Hilden* & d'*Aquapendente* , de *Fallope* , ces illustres Anatomistes qui furent Medecins Chirurgiens , & non pas Chirurgiens Medecins. Bien plus, le celebre *Gaspard Bartholin* fut Professeur de Philosophie , de Medecine , & de Theologie en Dannemarc , & de son école sont sortis *Gaspard Bauhin* , *Fabrice d'Aquapendente* , un *Julius Jassolinus* , *Jessenius* , *Pavy* & *Pineus* , qui devint Chirurgien de Paris , & vivoit au commencement du dix-septième siècle. Par-là donc il est évident ,



dent, combien peu les Chirugiens comme tels, ont travaillé à l'Anatomie, tandis que l'on voit que *Gaspard Hoffman* Docteur en Medecine, élève de *Fabrice d'Aquapendente*, illustroit l'Anatomie en 1640. Encore en 1630 étoit celebre *Fabrice de Hilden* autre Medecin Chirur-gien, autant instruit & sçavant, que l'est peu un Chirurgien en boutique. Enfin se trouve en 1650 le plus celebre Anatomiste, qui a été le pere & le modele de tous les Anatomistes modernes, c'est l'illustre *Harvé*, dont la mémoire ne mourra jamais. Mais il fut premier Medecin de *Jacques I. Roi d'Angleterre*, & non Chirurgien. Ainsi autant que la découverte de la circulation du sang illustre l'Anatomie moderne, aussi peu honore-t-elle la Chirurgie non Medecine, & autant repond-elle de la part singuliere, que l'on trouve en effet depuis lui, que les Medecins devroient prendre, & qu'ils ont pris, non-seulement dans l'étude, mais encore dans le travail de l'Anatomie. La preuve est donc incontestable, que la connoissance anatomique la plus utile & la plus lumineuse pour la santé des hommes est entrée dans le monde par la Medecine dans la personne d'*Harvé*, digne donc pour cela de l'éternelle reconnoissance, que lui voue la Medecine.

XI. Est-ce donc par la Chirurgie que cette connoissance , comme la lumiere d'un nouveau Soleil , a illustré depuis Harvé toute la Medecine ? Est-ce par elle qu'elle a éclairé les esprits ? Est-ce par elle qu'en faisant res fleurir , reformer ou redresser la *Physiologie* pour la connoissance de l'œconomie animale , & pour établir une pathologie plus éclairée , plus sûre , l'Anatomie moderne est venue par ses illustres Auteurs , guider les esprits des Praticiens ? Car ce sont encore des Medecins qui ont valu au genre humain tous ces avantages , tels ont été les *Willis* , *Louwer* , *Glisson* , *Charleton* , *Sylvius de Hollande* , *Syvamerdam* , *Graf* , *Malpighi* , *Cellini* , *Ruyssch* , *Eustath* , *Lister* , *Pachioni* , *Bianchi* , pour ne parler que des chefs dans l'Anatomie , & dont les écoles ont produit tous les sçavans Auteurs qui ont enrichi la Medecine , sans oublier ou omettre M. *Kulen* Professeur en Medecine à Danzic , lequel vient de donner en 1730 un abrégé des Tables anatomiques de tous ces grands hommes , & lequel de sa part a bien certainement son merite. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu de sçavans Chirurgiens comme *Vanhorme* , mais qui fut aussi Medecin , *Diemberbroeck* , *Nuck* , *Palsin* , le celebre M. *Couper* , dont les Anatomies ou semblables ouvrages ont

fi utilement servi à la Medecine ; mais à peu de choses près ce ne sont gueres que des copistes pour le fond des choses , des grands Anatomistes qui les ont précédés , & sur les erremens desquels ils se sont conduits. Mais pour nous rapprocher de nous-mêmes , ces hautes connoissances anatomiques étant parvenues en France , est-ce par les Chirurgiens ou par les Medecins qu'elles s'y sont établies & qu'elles y fleurissent aujourd'hui ? A la honte de *S. Cosme* , l'on ne sçait ou lui prendre un seul Auteur , qui ait recueilli dans quelque ouvrage les nouvelles découvertes , ou pour les expliquer , ou pour les augmenter. Le fils d'un de ses maîtres \* <sup>\* Vers</sup> a donné là-dessus , il est vrai , quelques <sup>duc</sup> morceaux qui ont leur prix ; mais de qui avoit-il appris ces connoissances de la nouvelle Anatomie ? On l'a pratiqué & connu , aussi n'a-t-on point ignoré que c'étoit des vols qu'il avoit fait au celebre *M. Duvernai* dont il fut le plagiaire , & dont il s'approprioit les observations ou les remarques , qu'il tenoit de ses leçons. Ainsi , c'est encore à la Medecine qu'est du l'ouvrage de ce jeune Medecin , car lui-même prit ( on ne sçait où ) des degrés en Medecine. Au contraire l'Ecole de Paris par la plume du celebre *Riolan* , par les bouches de ses Professeurs , par  
les

tes theses si sçavantes & si recherchées de ses Bacheliers , a illustré la nouvelle Medecine par ses lumieres , & l'a rendue sure à la santé par sa sagesse , & par les regles de sa methode. Au surplus le celebre M. *Duvernai* , Docteur en Medecine &c. a repandu dans tous les esprits de la jeunesse appliquée à la Medecine & à la Chirurgie , les connoissances les plus utiles & les plus recherchées en Anatomie & en Chirurgie. M. *Tauvri* , Docteur de la Faculté de Medecine de Paris entra dans ces vues en donnant au Public , qui le reçut avec éloge un Traité d'Anatomie sur le cœur. Mais M. *Littre* Medecin de Paris , très digne & très celebre membre de l'Academie des sciences a autant que personne cultivé , orné même , & enrichi l'Anatomie moderne , & contribué au progrès de la Medecine. Car c'est de ces sources toutes de Medecine , que l'on a vu s'illustrer si utilement les cours d'Anatomie & de Chirurgie qui se font dans les Ecoles de Medecine. M. *Winslow* , si sage , si exact , & si versé dans l'Anatomie la plus parfaite , est venu relever encore cette Ecole , par les sçavantes leçons d'Osteologie seche & humide qu'il y a faites , avec un applaudissement universel ; & encore par les démonstrations Anatomiques qu'il y a fait lui-même ,  
sans

sans aucunes mains de Chirurgiens , & qui n'ont été que les repetitions des sçavans cours particuliers qu'il a faits pendant des années dans son cabinet pour les Medécins & les Chirurgiens de toute nation. Les Chirurgiens pour ravaler la Faculté de Medecine de Paris , & obscurcir la gloire de ses Docteurs , trouveront ils que c'est trop en dire à l'honneur de M. Winslou ? Le corps d'Anatomie qu'il a donné au Public en dira davantage à la posterité.

XII. A M. *Duvernai* a succédé pour être Professeur en Anatomie & en Chirurgie au Jardin du Roi , un Medecin de la Faculté , c'est M. Hunau , autant éclairé dans ces sciences , que zélé pour l'honneur de la Medecine , & pour la perfection de la pratique de cet art. Car sera-ce à autre chose qu'à ses instructions & à ses exercices manuels , qu'il faudra attribuer le zèle qu'il a rallumé pour l'étude & la pratique de la Chirurgie , parmi les Bacheliers , conformément aux anciens Reglemens de l'Ecole de Paris , pour faire de ces élèves , des Medecins autant entendus en Chirurgie qu'éclairés en Medecine ? Ne diroit-on pas que ce seroit ce sçavant Medecin que *François I.* devoit établir pour enseigner la veritable Chirurgie , comme il le déclara ,  
étant

\* Voyez  
Goelick  
Hiflor.  
Chirurg.  
antiq. in  
præfat.

étant à table, en présence de toute la Cour ? \* Si long-tems avant lui la Faculté de Medecine de Paris n'avoit déjà établi dans ses Ecoles, un Professeur pour la Chirurgie latine ; & si pour la commodité des Chirurgiens qui ne fçavent point le Latin, elle n'avoit ajouté à ce premier Professeur un second pour la Chirurgie françoise ; mais du moins est-ce un furore d'avantages, que M. Hunaud procure à la Compagnie, d'entrer si particulièrement dans ses vûes, pour donner au Public de fçavans Medecins & des Chirurgiens éclairés ; la posterité s'en sentira & le publiera. Au surplus autant bien intentionné que l'on est pour les Chirurgiens, tandis qu'ils ne s'occupent qu'à publier dans le monde, que les Medecins de la Faculté ne fçavent point d'Anatomie ni de Chirurgie, l'ont veu ici leur tenir compte de l'honneur que leur a fait & que le fera dans la posterité, un celebre Chirurgien, qui a été un des maîtres de S. Cosme. C'est le celebre M. Mery, dont la reputation pour l'Anatomie a été justement illustrée par l'honneur que lui a fait son association à l'Academie Royale des Sciences, & encore qui est publiée à juste titre par toute l'Europe. Mais un merite aussi rare, & tant distingué parmi les Chirurgiens de Paris,

autant

autant qu'il donne de relief aux Chirur-  
giens de S. Cosme, autant en fait-il ap-  
percevoir le peu de science anatomique  
qu'il y a parmi eux ? Les Medecins donc  
rendent justice aux lumieres d'un aussi  
sçavant Chirurgien , & ils ne se plai-  
gnent que de ce que S. Cosme ne leur en  
ait pas fourni davantage d'un tel caracte-  
re. Ne sembleroit-il pas que la trempe de  
l'esprit anatomique a manqué à S. Cosme  
avec lui , parce qu'il se seroit épuisé , par  
la production de cet illustre Anatomiste ?  
Il est vrai , cependant , que l'Anatomie de  
M. *Dionis* a son merite & fait honneur  
à la Communauté des Chirurgiens de S.  
Cosme par la juste reputation que cet ou-  
vrage a attiré au merite de son Auteur.  
Mais la place qu'il occupoit , quoique  
très dignement , manifeste combien la  
Medecine y a eu de part ; parce que le  
Professeur Royal du Jardin du Roi sous  
lequel il travailloit à l'Anatomie étoit  
Medecin. L'on aimeroit certainement à  
offrir au Public l'ouvrage sur les maladies  
des os , qu'un des plus celebres maîtres  
de S. Cosme a publié ; mais avec beau-  
coup de merite , même en Anatomie , il  
est échappé à cet habile Chirurgien tant  
de fautes d'Anatomie dans ce Traité, fautes  
qui ont été relevées page par page par un  
sçavant Anatomiste, aujourd'hui Docteur de

la Faculté de Paris & Professeur au Jardin du Roi , que l'on croit que c'est faire honneur à cet Auteur de passer légèrement sur cet ouvrage , qui deviendra excellent quand il l'aura revu. Voilà pourtant , pour le dire en passant ( mais sans passion ) ces fiers accusateurs , les satans de la Faculté , c'est-à-dire , ses calomnieux , qui la donnent aux Magistrats pour ignorer l'Anatomie , & qui se substituent auprès d'eux à son préjudice , pour examiner en qualité de censeurs les livres d'Anatomie. Le reste d'ouvrages sortis de la plume des Chirurgiens de S. Cosme se réduisent à de légers Traités , comme sur la maniere d'operer la saignée , & sur les autres operations. Mais encore qu'est-ce tout cela , que des rechaufés , parce que tout en est copié d'ailleurs ? De sorte même que les operations de Chirurgie , défigurées par tant de *Magots* , qu'on y a repandus , ne sont que l'ouvrage d'un plagiaire , qui se pare des plumes , pour ainsi dire , d'oiseaux étrangers. En effet en retranchera-t on tout ce qu'il a derobé de feu M. *Arnaud* pour la Chirurgie , & de M. *Winslow* pour l'Anatomie , son ouvrage ( tout bon qu'il est ) deviendrait autant cadavre , ou destitué de l'esprit de son Editeur , que les cadavres même. Son ouvrage sur les *Visce-*



res, n'a rien de plus original, tout y est d'emprunt à l'audace près qui lui est propre, d'avoir osé attaquer sans raison le sçavant Medecin Anatomiste M. *Heyster*. Aussi la honte lui en est-elle restée par les solides reponses de ce celebre & veritable Anatomiste, desquelles le Chirurgien de S. Cosme pouvoit se faire d'utiles leçons pour l'avenir. C'est pourtant un Professeur dans l'*Academie de S. Cosme*, & on le trouve à la porte des Sçavans, & comme à la quête chez eux pour s'aider de leurs richesses.

XIII. Voilà donc pleinement justifiée sur les Chirurgiens de S. Cosme la réflexion de M. *Bernard* ci-dessus rapportée, que la paucité d'ouvrages sur la Chirurgie ne vient que du peu de sujets dignes, c'est-à-dire, de sçavans hommes qui soient dans cette profession. Et en effet l'accusation d'ignorance parmi les Chirurgiens paroît aussi ancienne qu'avouée. Un celebre Auteur en Chirurgie disoit dès il y a plus de cent ans ; qui ignore combien grande est l'imperitie des Barbiers Chirurgiens, lesquels ne sont pas plutôt sortis d'une boutique de Chirurgien ou de Perruquier, que sans sçavoir autre chose que saigner & appliquer quelque emplâtre, ils ont l'effronterie (après de si grossiers & bas ap-

\* Voyez  
*Freind.*  
Hist. de  
la Med.  
pag.

prentiffages) de se donner audacieusement , non-seulement pour Chirurgiens très habiles , mais qui plus est pour des hommes scientifiques & des ouvriers des plus éclairés. *At quanta hodie plerorumque barbitonforum , & quàm noxia sit imperitia quis nescit ? Ut... invenias non paucos qui vix constringam aut balneum ingressi , phleboto-mo venam aperire , incidere , emplastrum aut malagma concinnare norunt.... tanquam ex his puerilibus rudimentis omnia teneant , ingredi audeant labyrinthum satis intricatum , Chirurgiam dico.... Multi quoque hac audacis seculi tempestate reperiuntur , qui se ausint expertissimos Chirurgos profiteri & pro doctif-*

\* Glan.  
dorp.  
Opera ,  
præfat.  
pag.

*simis artificibus haberi & estimari velint.\** Ce ne sont cependant , continue ce sçavant Chirurgien , que d'indignes sujets parfaitement ignares , qui pour avoir par-devers eux quelque dissection de corps d'animaux , se vantent de la plus fine Anatomie ; & les examine-t-on de près ? à peine les trouve-t-on sçavoir bien lire : *Licet sint subjecti sui planè ignari , & ubi vitulini , vel ovilli corporis apertionem viderint... hi Anatomen totam se exhaustisse sibi somniant , cum interim... vix litteram à litterâ distinguere , neque legere , neque scribere valeant.* Est-il tableau plus ressemblant au Brigandage de la Chirurgie ? Où l'on voit la présomption jointe audacieusement

sement à l'ignorance , jusqu'à oser se mettre au-dessus des Maîtres & blâmer ou mépriser leurs écrits & leur methode de guérir , & *tamen methodicas curas vituperent &c.* Ce sont les réflexions du sçavant Chirurgien Glandorp digne élève de *Fabrice* , d'*Aquapendente* , de *Spilegius* , & du celebre *Sanctorius* ; car Glandorp étoit Docteur en Medecine. (a) Un autre encore celebre Auteur , autant versé en Chirurgie qu'en Medecine où il étoit Docteur , se plaint amèrement du désastre que la Chirurgie fiere & présomptueuse cause dans la Medecine , dont elle veut audacieusement se distinguer.

(a) V. Glandorp Opera. Réimprimé à Londres en 1729. præfat. P. 2.

*Cladem in artem saluberrimam introducunt Chirurghi barbitonsores , à quibus quotidie cum summo reipublicæ damno prostituitur & turpissimè profanatur.* (b) Après cela donc , se demande-t-il ailleurs , persuadé de la profonde ignorance des Chirurgiens , faudra-t-il abandonner les Chirurgiens au seul vil métier de faire des barbes ? Est-il permis de les laisser croupir dans la crasse de l'ignorance ? Car rien est-il plus honteux que de voir des Chirurgiens pratiquer leur art de la même maniere que des *Savetiers* exercent le leur , sans les éclairer plus qu'ils ne sont. *Quid verò ?*

(b) Goelickde mutilo Medici. næ per Chirur. giam &c.

*An Chirurghi præter barbarum tonsuram nihil addiscere debent ? Itane in perpetuâ crassa*

Idem Histor. Chirurgiæ antiquæ præfat.

tali

*tali ignorantia relinquendi sunt ? Vel an vituperium jure meretur qui artem Chirurgicam , quam tanquam merum opificium , sutorum vel sartorum instar hactenus tractarunt , magis scientificam ipsis reddere allaborat ?*

XIV. Seroit-il possible de produire des certificats plus authentiques de l'ignorance des Chirurgiens ? Sans doute les fera-t-on tomber , ces certificats , sur la Chirurgie d'Allemagne , car ce sont des Professeurs Medecins Chirurgiens d'Allemagne qui les donnent. Ce seroit donc aux Prevôts & Maîtres Chirurgiens de S. Cosme à en produire , qui prouvassent que leurs élèves ne tiennent rien de cette ignorance. Quoi donc ! que l'on commence par excepter tout ce qu'il y a d'habiles & d'adroits Praticiens parmi les Maîtres de S. Cosme , dont l'on reconnoît le merite distingué pour la pratique des operations les plus difficiles ; l'on cherche parmi leurs élèves sortans des leçons de S. Cosme & devenus Maîtres Chirurgiens dans Paris , d'habiles Anatomistes , & des personnes scientifiques , parce que les leçons de S. Cosme les auront inbus de cette Anatomie Chirurgicale , physiologique , pathologique , qui soit dans le goût de *Barbette* , ce Medecin Chirurgien tant versé dans la science

chi-

chirurgicale , paroissent-ils bien instruits ces éleves , de la situation des parties ? L'exemple ou la preuve en est toute récente. Un Maître à boutique ouverte a été obligé de produire un memoire de pansemens qui ont abouti à érailler l'œil d'une femme , & entre les griefs sur lesquels il formoit sa demande de quatre ou cinq cent francs , il articuloit que le *sac lacrimal* avoit été rongé , tandis que l'E-resipele n'avoit jamais été de ce côté là , mais toujours vers le petit angle de l'œil. Est-ce là connoître la situation des parties ? Ils seroient encore mis au fait de la structure ou de la disposition des vaisseaux sanguins , nerveux , lymphatiques, qu'ils ont à menager sur des parties blessées , ulcerées , ou tumefiées ? Paroît-il qu'on leur ait appris sur chaque partie du corps humain , à connoître les maladies chirurgicales qui leur arrivent , leurs differences par rapport à celles des glandes , des vaisseaux , des muscles ? Une *Myologie* proprement & dextrement exécutée , c'est toute la science myologique de la plupart des Chirurgiens de Paris. De quel degré cette science ne seroit-elle pas relevée si l'on dressoit un Chirurgien à S. Cosme à l'étude de la myographie de M. *Douglas* , cet illustre Anatomiste d'Angleterre , où un jeune Chirurgien apprendroit ,

droit , non à jargonner mécanique sur la force du *levier* pour expliquer celle du mouvement des muscles , ce qui n'est pas son affaire. Ce fut ce que voulut un jour faire comprendre un sçavant & habile Chirurgien , qui fut des plus distingués à S. Cosme. M. *Bourdelin* ( le pere de nos sçavans Confreres en Medecine ) aussi éclairé dans la belle Physique , l'Anatomie moderne & l'Histoire naturelle , que très habile en Medecine , faisoit en particulier des leçons Anatomiques. Tout Paris y accouroit , comme tous les Medecins & les Chirurgiens. Mais ceux-ci au sortir de la leçon , ayant demandé à M. *Pasferat* ce qu'il pensoit de tant de belles choses , qu'on ne leur disoit pas dans les cours ordinaires d'Anatomie ; je pense , répondit-il , que c'est qu'il y a bien de la différence entre un Medecin & un Chirurgien en fait d'Anatomie. Il auroit donc appris ce jeune Chirurgien ce qui est de la bonne Chirurgie , sçavoir les tenans & aboutissans des muscles , pour comprendre leurs rapports & leurs correspondances avec eux-mêmes dans la distribution , la direction , & l'ordonnance de leurs fibres musculieuses, nerveuses, vasculieuses, tendineuses , & ç'auroit été apprendre à conduire & regler leurs incisions, & à prévenir les maux de certaines applications topiques.

topiques. Ce seroit l'étude d'une telle Anatomie qui feroit de sçavans Chirurgiens dans le manuel de l'Art, distingués des ignorans designés ci-dessus par *Glandorp & Goelick*. Mais le peu de sujets dignes, comme parle Mr *Bernard* que nous avons cité ci-dessus, où nous avons trouvé si peu de sçavans Chirurgiens dans saint Côme, ne donne-t-il pas à comprendre, combien est grand le nombre des Chirurgiens ignorans répandus dans Paris ? Et la preuve démonstrative du grand nombre de ces Chirurgiens ignares, qui y sont par centaine. Car au sortir de la Maîtrise accordée à saint Côme sans autre étude, puisqu'ils se refusent aux leçons de leurs Maîtres dans les Ecoles de la Faculté, ils s'érigent dans le monde en Médecins & bons connoisseurs en toute sorte de maladies, internes même, quoiqu'ils ne les étudierent jamais, pour lesquelles cependant ils ne craignent point de donner les remèdes les plus graves, qu'ils connoissent aussi peu que les maux internes qu'ils s'ingèrent de traiter. Ces entreprises qui ne sont rien moins que des usurpations de la Chirurgie sur la Médecine, sont-elles rien moins sur le monde malade qu'un *Brigandage* où les valets sont les maîtres, parce que les

D Chirurgiens

Chirurgiens qui ne sont dans l'ordre de leur état que les subalternes des Médecins , entreprennent effrontément de se mettre à leur place. Et ce *Brigandage* est d'autant plus remarquable qu'il est universel parmi les Chirurgiens , dont les jeunes comme les vieux , les élèves comme les Maîtres , tous sont Médecins , décidans sur les cas de maladie les plus importants , les plus compliqués , ou les plus obscurs. Mais pour le coup voici une preuve d'ignorance parmi les Chirurgiens qui ne peut être équivoque. Fraîchement sortis de saint Côme , ils sont si peu Chirurgiens , qu'ils oublient qu'on a voulu les faire tels , & sans autres titres ou autres connoissances , ils se croient Médecins. Ceci est-il un faux en accusation ? Elle est justifiée par le plus grand nombre de telles entreprises , & des injustices de tous les jours que les Chirurgiens exercent impunément sur toutes les parties de la Médecine. En viola-t-on jamais plus toutes les loix , tous les reglemens & toutes les coutumes les plus anciennes , comme les plus autorisées , par la religion , l'humanité , la raison , par l'ordre & la plus commune équité ? *Hoc vident, silentque magnifici Reges* \* ; ou plutôt les Magistrats depositaires de la puissance Royale ;

\* Buchan-  
nan,



Royale ; les Tuteurs des loix publiques & du droit des gens voient ces desordres, & ils se taisent. Car il est surprenant, dit un sçavant Auteur, de voir qu'il n'est point d'occasion d'exercer la justice, où les Magistrats subalternes soient plus lents, ou moins soigneux que celles où il faudroit arrêter les abus qui se commettent dans l'exercice de la Médecine : *Nullâ in re Magistratus inferior signius plerumque officium suum exequitur, quàm in abrogandis abusibus praxim Medicam concernentibus.* \*

\* Goe-  
lick de  
mutilo  
&c. p.  
77.

XV. C'est ainsi que se souffre le Brigandage de la Chirurgie, & qu'il a fait tel progrès qu'il a plû à la présomption toute injuste & déraisonnable qu'elle est dans les Chirurgiens. Car rien n'est plus formellement décidé par les Loix & les Reglemens des Facultés \* de Médecine; & en particulier, que le traitement des maladies internes est absolument interdit aux Chirurgiens, & uniquement réservé aux Médecins ; & la raison est conforme à ces loix, comme on le fera voir incessamment. Mais auparavant il est à propos de faire remarquer, ou d'ignorance, ou la malignité des Chirurgiens. Ils répandent dans le Public que la Médecine est infiniment au-dessous de la Chirurgie, parce que celle-ci

\* Voyez  
Behrens  
de Chi-  
rurgor.  
functio-  
nibus, p.  
67.

est infiniment plus certaine que la Médecine ; comment donc les accorder avec eux-mêmes ? Si la Chirurgie est plus certaine , pourquoi lui préfèrent-ils la Médecine chez les malades ? Ce ne peut point être pour se rabaisser , leur orgueil ne les a point accoutumés à l'humilité. C'est donc pour s'honorer , & dès-là ils sont injustes & calomnieux de décrier ce qu'ils préfèrent , jusqu'à le prendre pour eux. Mais ici se manifeste , ou l'ignorance ou la bevue avec laquelle ils voudroient séduire le monde. Car il est faux que la Médecine soit moins certaine que la Chirurgie , puisque la Chirurgie a même deux degrés d'incertitude contre un que les Chirurgiens trouvent dans la Médecine. En effet celle-ci n'a de l'incertitude que dans l'application de ses regles, qui sont d'ailleurs aussi certaines que le sont dans l'œconomie animale les loix de la nature , émanées qu'elles sont de la volonté infallible du Créateur. Au contraire la Chirurgie n'est jamais sûre du succès de ses opérations , première incertitude ; quoiqu'elle soit sûre de la manière de les faire. Au surplus elle n'est pas moins incertaine du succès des remèdes qu'elle a à employer pour la réussite de ses opérations , seconde incertitude,

certitude. En un mot l'incertitude est foncierement la même d'une part dans ces deux parties de la Médecine; car dans l'une & dans l'autre est la même incertitude dans le succès des remèdes. Mais d'autre part autant qu'il est certain qu'on doit ou qu'on peut faire l'ouverture d'un abcès, le retranchement d'un membre, l'opération de la Fistule, autant l'on est incertain sur ce qui se trouvera dans le fond d'un abcès, que l'on a dû ouvrir; l'on sçait aussi peu ce qui arrivera d'une amputation, & que tous les jours l'opération de la Fistule devient mortelle, par les sinuosités profondes, ou perdues en des parties qu'on ne peut entamer ou atteindre. Sont-ce là des titres de sûreté pour la Chirurgie? C'est donc injustice ou ignorance de donner dans le monde la Chirurgie pour plus certaine que la Médecine.

XVI. Par un retour de malignité les Chirurgiens font demander aux Médecins, ce qu'ils sçavent donc tant sur les maladies? Leur a-t-on, demandent-ils, ouvert une fenêtre dans le corps humain pour y voir les ressorts qui y gouvernent les fonctions de la santé? Ce sont donc de pures conjectures, que les pensées des Médecins, & de purs essais que l'emploi de leurs remèdes. Mais les Méde-

cins ne rougissent pas de ce qu'*Hipocrate* leur a appris il y a longtems , que les succès en Médecine , soit pour la vie , soit pour la mort sont incertains , *incerta prognoses sive mortis sive salutis*. Mais si les Médecins après avoir tant médité la nature , la connoissent si peu , les Chirurgiens nés & nourris dans l'ignorance y verront-ils plus clair ; *si sic in viridi , quid in sicco* ? Rien donc ne leur convient si peu que ce reproche , il prouve au contraire combien sont incapables les Chirurgiens de se mêler de Médecine.

XVII. De tout ceci ils s'ensuit évidemment que tout est très incertain dans les mains des Chirurgiens pour le traitement des maladies quelles qu'elles soient , parce que les ressorts de la vie & de la santé ne se connoissent que par beaucoup d'étude , de méditation , & de connoissances , & toutes ces choses manquent aux Chirurgiens. Combien donc est déraisonnable la coûtume de leur abandonner des soins qui sont au-dessus de leur pouvoir ? Car enfin sont-ils capables d'autre chose que de ce qu'ils ont appris ? Or ont ils appris à saint Côme ( lieu seul où s'instruisent aujourd'hui les Chirurgiens ) à connoître les maladies , leurs différentes especes à raison de leurs différentes causes , & des différents

ferens temperamens , & cela tant dans les maladies chroniques que dans les aiguës ? Car les Chirurgiens ne se refusent au traitement ni des unes ni des autres. Ils sçavent , sans l'avoir appris , démêler les genies de chacune , dans les differens sexes , dans les differens âges , de quelque condition ou pays que soient les malades ; toutes suites d'un Brigandage usurpateur , c'est-à-dire , des injustes usurpations de la Chirurgie sur la Médecine. Le Peuple le souffre , les Sçavans s'y accordent , les Magistrats se taisent ; & la Chirurgie enorgueillie de la dépendance où elle tient , comme à ses pieds , tout le monde , exerce une domination autant dommageable pour les corps , que deshonorante pour tant de bons esprits , qui s'en laissent aveugler au milieu de tant de si déraisonnables desordres.

XVIII. Rien donc n'est autant manifeste que l'ignorance des Chirurgiens , ne fut-ce qu'en ce qu'ils manquent de l'éducation & de l'étude qui forme les bons Médecins. Cependant leur incapacité ne paroît pas moins par rapport à toutes les sortes de remedes qu'ils entreprennent d'ordonner si hardiment dans quelques maladies que ce soit. Car de quelle étendue n'est point la connois-

sance de la matiere Médicale , & où les Chirurgiens l'ont ils apprise ? Leur vanité va jusqu'à leur faire entreprendre des leçons sur les *Médicamens* dictées à saint Côme , par ce qu'on y appelle , des Professeurs. Mais quels Professeurs , qui jamais ne furent écoliers dans l'étude d'une telle doctrine , & qui seront tout au plus quelques échapés à la Maîtrise des Arts , serviles copistes de quelque Ouvrage de Médecine qu'on leur aura traduit. C'est une leçon qu'ils prennent de leurs Maîtres , pour la rendre à leurs Auditeurs. Car aux Ecoles de Médecine l'on enseigne aux Chirurgiens la Chirurgie en François , & en François s'enseigne la Médecine dans la Maison de saint Côme. C'est la suite de la Chirurgie *Brigande* , la continuation du cahos & de la confusion qu'elle entretient dans la Médecine , aux dépens des malades , & à la honte du siècle. Mais voici qu'une autre branche de l'ignorance Chirurgicale fait la plus étrange illusion. L'on pense parmi les Chirurgiens , qu'une *Emplâtre* , qu'un *Onguent* , qu'un *Baume* à une vertu absolue ; en conséquence on y pense de même sur les remèdes internes comme si tous agissoient par une vertu independante. Mais l'erreur est grossiere à qui connoît le fond de l'œconomie

l'œconomie animale. Car c'est de la disposition des *solides* & de la qualité des *fluides* que dépend la réussite de quelque remède que ce soit. Car la vertu de quelque remède qu'on imagine est donc doublement dépendante, par le double rapport sur lequel elle est fondée : d'une part, c'est sur l'institution du Créateur dans la production des plantes ; d'autre part, sur la même institution dans la formation des parties du corps humain, parce que comme celles-là ont été faites pour l'entretien de celles-ci, celles-ci sont organisées par rapport à la composition de celles-là, donc les molécules de celles-là doivent servir à la nourriture du corps humain, ou à le guérir. Rien donc de plus insuffisant pour guérir les maladies que d'appliquer extérieurement, ou d'employer intérieurement les remèdes les mieux choisis dans la matière Médicale, quand bien même il seroit vrai que les Chirurgiens connussent parfaitement les remèdes. Car ils sont si peu au fait du *Mechanisme* du genre nerveux, si courts sur la connoissance de la Chymie en general, & particulièrement de la Chymie naturelle, qui s'opere dans les entrailles, qu'ils n'en seroient pas plus heureux Médecins. L'erreur est donc manifeste dans la

Médecine

Médecine usurpée par les Chirurgiens ; Et en effet quelle Anatomie leur apprend-on à saint Côme ! C'est à disséquer un corps dans ce qu'il a de grossier, à leur apprendre à bien separer les muscles, à suivre les grands vaisseaux dans leurs principales ramifications, à savoir en general le nombre, les origines & les distributions de quelques troncs de nerfs, & de leurs rameaux répandus çà & là dans les parties. Mais le sanctuaire du cerveau leur est fermé ; ils n'en savent tout au plus, que c'est où se produisent les esprits animaux. En est-ce assez pour aider un Médecin dans ses indications ? Quel affreux *Brigandage* donc que l'usage où se sont mis les Chirurgiens en s'ingérant d'ordonner quelque remède que ce soit ? *Antimoniaux, mercuriels, chauds, froids, fixes, volatils, sulphureux, salins, purgatifs, émetiques, sudorifiques, fondans*. Ils commandent à tous ces remèdes, parce qu'ils les croient autant absolus dans leurs vertus, que leurs ordonnances sont despotiques ; mais commandent-ils au succès ? Ou ceux ci tournent-ils à leur gré ? La peau qui est comme la première dans l'objet de la Chirurgie, parce qu'elle doit traiter sur tout les maladies de la peau, auroit bien dû arrêter leur présomption ;  
c'est



c'est la partie la moins organisée, en ne la considérant que par les yeux, & elle fait sentir aux Chirurgiens combien elle est organique. Car toutes les résistances qu'elle fait à toutes leurs ordonnances dans les maux les plus simples, les plus vulgaires, & dont ils mépriseroient volontiers la cure, prouvent le singulier de son mécanisme.

XIX. Comme donc s'il n'y falloit que de simples applications d'*emplâtres*, d'*onguens*, de *linimens*, ( quitte à les armer de *caustiques* ou de *corrosifs*, de *mercuriels*, ou de semblables drogues mordantes ou *cateretiques*, ) ils n'employent rien de plus pour mettre à la raison Chirurgicale, les *dartres*, les *pustules*, les tumeurs, &c. qui paroïtroient se rebeller contre leurs ordonnances. En falloit-il d'avantage pour les instruire de la part que l'état des *fluides* & des *solides* prennent dans ces sortes de maux ? Car pourquoi sont-ils si souvent rebelles aux drogues des Chirurgiens, sinon parce que leurs guérisseurs ne savent se concilier avec l'intérieur du corps. En effet cette disposition intérieure leur auroit appris que le corps réticulaire de la peau, sans être un muscle, a tant de *contractilité* dans les fibres nerveuses & tendineuses, que souvent

ce sera y porter l'*éretisme* & augmenter à l'excès cette contractilité, que d'y appliquer des *emplastiques*. Car les *excretoires* de la peau en se resserrant se ferment à la transpiration des suc lymphatiques ralentis dans ces réservoirs, ou bien des emplâtres, les concentrent & les resserrent de plus en plus. Ajoutez que la *surpeau* qui est comme le crible universel de tout le corps, ou comme le soupirail de ces viscères, se trouvant bouchée par des *emplastiques* mal concertés, fait rentrer dans les vaisseaux des suc que la *transpiration* doit en évacuer. Or cette évacuation étant le double, & au-delà de celles de toutes les évacuations sensibles, de combien de suc le sang se trouve-t-il grossi dans la masse par la manœuvre Chirurgo-Médicinale d'un Chirurgien, ou qui se sera mis au dessus des loix de l'économie animale, ou qui ne les connoît pas. Car ne fut-ce que pour guérir la moindre *herpe*, ou legere *dartre*, la Médecine Chirurgicale échouera, si le Chirurgien ne sçait se concerter avec le mécanisme de la peau. Ses solides sont autant de ressorts qu'il faut sçavoir monter, ou autant de pieces de rapport qu'il faut ajuster, & mettre en proportions les unes avec les autres. De la part des *fluides* il faut se pré-

munir

munir contre l'affluence du sang des grands vaisseaux , & en même tems ménager au tissu de la peau la mollesse qui doit faire l'onction de ses fibres & entretenir la *diapnoëse* à travers de la surpeau. C'est la qualité qu'il faut ou entretenir ou reparer dans cette lymphé onctueuse ( sans être huile ) qui distille ou suinte continuellement des glandes ou papilles glanduleuses du réseau de la peau. Tous ces menus soins pour la vanité d'un Chirurgien , qui méprise tous ceux que la Médecine rend à l'action de la nature , sont pourtant ceux par lesquels on guérit les affections de la peau , & sans lesquels la Chirurgie ignorante attirera au malade des dépôts phlegmoneux , érysipelateux , gangreneux sur la peau , ou bien des durillons , des endurcissements de glandes , des squires mêmes ; car tous ces accidens varient eu égard aux differens endroits de la peau , ou des differens viscères qu'elle couvre. La vertu donc des remèdes n'étant point absolue , les loix sages & précautionnées pour le bien public , ont interdit aux Chirurgiens l'usage des remèdes qui ont rapport à l'intérieur du corps humain , à moins que la présence d'un Médecin , comme elles l'ordonnent , ne dirige les conseils du Chirurgien Opérateur.

XX. Après cela l'on comprend d'un coup d'œil, l'étendue de l'abus qui n'est rien moins qu'un vrai *Brigandage*, c'est de voir entre les mains de tout Chirurgien tant de maladies dont le traitement leur paroît dévolu par le public, & souffert par les Magistrats. Car par quelles loix ont été dévolues à la Chirurgie toutes les maladies dont les Chirurgiens se sont mis en possession ? Par quel Reglement de Police, par quelle transaction de Faculté s'est établie cette discipline Médicinale, en faveur des Chirurgiens ? Quels degrés d'étude les ont amenés à ce privilege ? Ont-ils là-dessus des titres, ou pour mieux dire, n'ont ils pas été convaincus de n'en avoir point, quand une autorité souveraine est venue à faire examiner les droits des Chirurgiens & des Médecins. Un grand Roi, c'est celui de *Prusse*, est entré il y a peu d'années dans cette discussion, en consequence de laquelle les Chirurgiens de les Etats convaincus de l'injustice de l'usurpation qu'ils se permettoient de traiter les maladies internes, independamment de la présence & des conseils des Médecins, ont été ramenés à la soumission qu'ils doivent à la Médecine par une Déclaration authentique, que ce Prince a donnée pour servir

Cette  
Déclaration,

fervir de Reglement là dessus. Les Chirurgiens donc ne peuvent, que par un esprit de révolte contre la raison, & de Brigandage en matiere de traitement des maladies internes, se prévaloir de l'abus où on les laisse & le public, de traiter les maladies, dont ils s'arrogent la cure en chef, sans dépendance de la plus juste subordination.

XXI. Or quelles sont toutes ces maladies? L'on a vû par l'Histoire de la Chirurgie, ou de l'origine des Chirurgiens, l'ignorance dans laquelle ils sont nés, celle où ils ont vécu pendant des milliers de siècles, & ce sont les maladies les plus graves, les plus embarrassantes, les plus difficiles, les plus compliquées, dont des hommes mercenaires (tout au plus artistes en Médecine par leur état, tels que sont les Chirurgiens, rappelés à leur premiere & juste condition) envahissent le traitement; & il leur est souffert. Aux dépens de qui? De la Médecine leur Maîtresse qu'ils méprisent, & des pauvres malades qui périssent, ou languissent dans leurs mains. Mains qui ne sont pas plus heureuses en pareil cas, qu'à vider la bourse des dupes qui se confient à leurs aveugles soins. Car l'ambition de la Chirurgie ne lui fait trouver de difficul-

ou Edit  
Medici-  
nal du  
Roi de  
Prusse se  
trouve à  
la tête  
du dis-  
pen-  
saire, dis-  
pensato-  
rium re-  
gium  
Buruss-  
Branden-  
burgicum  
de 1713.  
imprimé  
à Berlin.

té pour le traitement de quelque maladie que ce soit ; de sorte que ce seroit la matiere d'un très gros volume , si l'on vouloit suivre l'injustice de leurs entreprises dans toutes les maladies , dont ils se font Médecins. Mais il sera facile de juger du Brigandage qu'ils font sur tous ces maux , en les convainquant de celui qu'ils commettent dans les maladies dont ils s'emparent au vû & au scû de tout le monde. Car c'est publiquement qu'ils traitent les *Maladies Vénériennes* , celles des femmes grosses , des accouchées , des nourrices & des enfans , & tout cela sans y donner la moindre part aux conseils d'aucun Médecin qu'ils voullent souffrir ; car leur despotisme va jusques-là. Est-ce raison ? La nature de tous ces maux va en décider.

XXII. La Maladie vénérienne est certainement de toutes la plus obscure dans sa cause , la plus mal-aisée à démêler dans ses signes , & la plus difficile à traiter dans son fond , & à guérir dans ses accidens. Toutes ces attentions ont occupé les plus grands Médecins , car combien le docte *Fernel* éclairé sur cette maladie , s'est-il appliqué à expliquer ce qu'il faut penser sur ces différentes circonstances \* ? Persuadé que l'on abregeroit bien cette maladie & ses dangers ,

\* Voyez  
Fernel  
demorb.  
contag.

si tout d'abord on la traitoit par des remèdes convenables , au lieu , dit-il , de recourir au mercure , à la plus légère mention d'un *virus verolique*. Botal si sçavant en Médecine & en Chirurgie , se montre dans les mêmes attentions , nonobstant tout ce qu'il avoit de lumières , & de connoissances ; & c'est cette maladie qui est aujourd'hui abandonnée à des Chirurgiens , qui croient y tout connoître , tandis qu'ils n'y sçavent autre chose , que d'y prodiguer le mercure. C'est donc en même tems & une maladie très difficile , & une de celles qui sont les plus internes , & par conséquent les plus éloignées de l'objet de la Chirurgie ordinaire , & moins à la portée de la capacité des Chirurgiens. Est-il de la Religion , de l'ordre , de la raison , de l'humanité , fut-elle toute seule , d'abandonner une telle maladie aux seuls soins des Chirurgiens ? C'est d'ailleurs la maladie la plus commune , ou la plus répandue , parce que suivant la pensée de Fernel ( qui l'appelle la juste punition de la débauche avec les femmes *dignum prostibuli flagellum* ) elle naît de cette passion la plus effrénée , & qui a son fondement dans celle qui est la plus universelle & la plus puissante , contre laquelle , suivant encore la pensée

de Fernel , il n'y a guere de remedes definitifs pour en éteindre la source que dans la misericorde de Dieu , qui fera finir cette peste attachée aux deux sexes , quand son pouvoir joint à sa bonté le voudra. Et voilà la maladie dont se jouent pour ainsi dire les Chirurgiens. Est-ce rien moins que mettre par eux au jeu la peau des hommes ? *De corioludunt humano*. Dieu veuille que ce ne soit point pour trafiquer de leurs vies ! *Per mortem negociantur* ; puisqu'ils ont sçu en faire l'appas de leur intérêt , bien plus de la plus criante avarice. Car on parle ici d'exemples , puisque plusieurs de ces *Esculapes* vénériens donnent la vérole à qui ne l'a point , pourvû que la bourse des malheureux qui se livrent à leur avis soit pleine , quoique leurs entrailles soient vuides du virus vénérien. Ainsi une centaine de pistoles donne la verole. Ceux qui ont creusé la plus profonde origine de la verole , n'ont point connu cette cause. C'est pourquoi l'on découvre , & met ici au grand jour du public , la manœuvre vénérienne des Chirurgiens. Car que n'a-t-on point à craindre , ou à soupçonner de leur sçavoir faire , quand ils tiennent dans leur atelier des hommes & des femmes ( sans témoins de la mort de ceux qui peu-

vent



vent y périr ) sous prétexte d'un secret honteux , dont ils amusent le monde , pour ne point , disent-ils , deshonorer des enfans dont les peres ou meres se trouveront enlevés par la mort , entre des mains qui peut-être y auront plus de part que la verole.

X XIII. Tous ces desordres sont-ils impossibles quand le secret les couvrira ? Ne seroit-ce donc point une juste raison de défendre aux Chirurgiens d'enfermer chez eux des Citoyens , sans se donner des témoins oculaires de leur conduite ? Et encore pour plus grande sûreté , ne seroit-il point de l'ordre de ne permettre à aucun Chirurgien , de prendre chez soi aucun malade , qu'au paravant des Médecins n'eussent jugé de la nature de la maladie , qu'ils conduiroient chez le Chirurgien qui administreroit les remedes , de concert , & par les avis du Médecin ordinaire ou d'autres appellés en consultation quand un cas grave le requerroit. Est-ce que l'on veuille donner ici atteinte à la probité des Chirurgiens ? Au contraire elle deviendra par-là autentique à l'honneur de cette Profession. Mais à quel point d'injustice n'est-on pas venu à ce sujet ? Meure-t-il quelqu'un dans le secret d'un atelier vénérien d'un Chi-

rurgien guérisseur de verole ? La Justice se tait , le Chirurgien n'est soupçonné de quoi que ce soit , ni d'ignorance , ni de la fourberie fondée sur l'avarice. Au contraire un malade de ce vilain mal , traité dans sa maison par un Médecin , vient-il à mourir ? Les Chirurgiens eux-mêmes auront le front de faire tomber la mort sur le Médecin. C'est , laissent dire les Magistrats comme le peuple , que les Médecins ne sçavent rien dans ces maladies , parce qu'ils ne sçavent rien ( leur ont dit les Chirurgiens ) en Chirurgie. Misérable récrimination , aussi injuste que déraisonnable ! Car si les Chirurgiens avoient ce qui s'acquiert par l'étude , & ce qu'ils n'ont point , ils auroient appris en Logique , qu'ils tombent dans le faux raisonnement que les Philosophes appellent *Petition de principe*. Et en effet , ils apportent en preuve ce qui est en question. Elle consiste ici , cette question , à sçavoir , si la maladie vénérienne est une maladie tellement Chirurgicale , qu'elle dépende des seuls instrumens , ou d'un manuel absolu de la Chirurgie , indépendant de la Médecine , parce qu'elle n'y entend rien. Or quelles sont les opérations manuelles qu'ils pratiquent dans la maladie vénérienne. Tout s'y rapporte à  
froter

froter le malade de  *Mercure* , pour procurer une ample salivation , & en conséquence à changer les crachoirs ; ce sont de ces fonctions serviles ou ministérielles , qu'originaiement les anciens Médecins abandonnoient à leurs Valets ; & c'est encore aujourd'hui ce que les Médecins abandonnent en plein aux Chirurgiens. Restent les maladies vraiment Chirurgicales où se font des opérations manuelles ; car ici les Chirurgiens prétendent triompher , parce que les Médecins ne sont plus dans l'usage de la pratiquer de leurs mains , comme ont fait  *Hipocrate & Galien* . Mais c'est joindre l'ingratitude à l'ignorance ; car pourquoi les Chirurgiens oublient-ils que c'est une cession volontaire , que les Médecins ont bien voulu leur faire ; pour que le public malade ayant plus d'ouvriers à le servir , trouvât plus de facilité à supporter les maladies. Mais les Médecins en sont-ils moins capables quand ils le voudront , de reprendre le manuel des opérations ? Et déjà la Faculté de Médecine de Paris ne tient-elle pas en état ses Docteurs , pour rentrer , quand on le jugera nécessaire , dans les anciens droits de la Médecine ? Mais même le point essentiel en fait d'opérations consiste-t-il plus  
dans

dans la maniere de remuer les doigts & les instrumens , qu'en celle d'opérer à propos ? Et pour ceci il faut plus de diagnostic & de connoissance dans la science Pathologique , que d'adresse dans les doigts , de legereté dans les mains , & de dexterité à faire des incisions ou des retranchemens de parties. Sur de telles matieres les Chirurgiens diront ils que les Médecins n'y entendent rien ? En ce sens donc plus une maladie est difficile a connoître , plus ses causes sont obscures , & plus malaisées à atteindre ou à dompter , moins une telle maladie est Chirurgicale , ou moins de la juridiction de la Chirurgie.

XXIV. Or suivant ce point de vûe , est-il maladie moins Chirurgicale que la verole ? L'on vient de voir qu'elle ne se guérit pas par des opérations sanglantes ; il n'est pas moins certain qu'elle est très difficile à démêler dans ses symptomes , de ceux qui appartiennent à des maladies différentes , suivant l'avis & la remarque de *Fernel* , de *Botal* , & dans ces derniers tems de *Mr Stalh*. Ajoûtez que les causes en sont si profondément cachées , & tant reculées dans le profond des glandes , ou des membranes , & dans les extrêmités des vaisseaux , que la préférence au-dessus  
de

de tous les remèdes employés contre la verole , a été donnée unanimement , & surtout par les Chirurgiens au Mercure , parce que c'est un furet qui pénètre par tout le corps. La verole est donc de toutes les maladies la plus mal-aidée à distinguer , & d'un génie le plus incompréhensible pour la guérison. Et cette maladie est abandonnée souvent à l'ignorance d'un peuple de Chirurgiens , qui sans y sçavoir davantage , entreprend la guérison de mille personnes , ou attaquées véritablement , ou par eux suspectées de virus vénérien , filles ou femmes , hommes ou garçons , qui auront pris ce qu'on appelle ( en termes trop menagés pour un crime ) quelque galanterie. Et jusqu'où ne s'étend point ce nombre de malades , ou qui peuplent les ateliers vénériens , que les Chirurgiens forment chez eux , ou qui sont répandus dans l'Epée & dans la Robe , dans les Boutiques , les Etudes , les Colléges , &c. Car où n'y en a-t-il point ? L'ample moisson d'où tous les Chirurgiens , jusqu'aux *Fraters* , tirent leur gagne-pain ? Mais d'où les plus accrédités ou les mieux *famés* guérisseurs de la verole tirent de si énormes revenus , qu'ils suffisent pour les mettre en *velour*, en *hermine*, & en *carrosse*. Le nombre

bre donc des malades de la verole véritable ou supposée est très grand , les guérisseurs très-nombreux , & par là est évident le Brigandage & l'abus public , d'y laisser le traitement de la verole au gré & à la domination des seuls valets , & sous-valets des Médecins , puisque les valets des Chirurgiens s'en mêlent.

XXV. Deux choses aggravent cet abus , parce qu'elles en multiplient les dangers : d'une part la matiere & le siège qu'occupe dans le corps la verole , ou la sorte de suc dans lequel elle réside ; d'autre part la nature du remede que les Chirurgiens employent pour la guérir. Le siège de la maladie , à en juger par les signes qui la caractérisent , ce sont les *nerfs* , les *glandes* , les *membranes* , & en particulier le suc qui arrose ces parties. C'est le suc nerveux ou la lympe nerveale impregnée du virus verolique ; & par conséquent la lympe du corps la plus affinée , ou comme alkalisée , imbue d'un volatil salin d'autant plus mal faisant qu'il tient d'un aérien empoisonné. Voilà surquoi les Chirurgiens travaillent sans y rien connoître , parce que cette anatomie est au-dessus de celle de saint Côme. Comme donc des *Andabates* , ils combattent

battent un ennemi qu'ils ne voient ni ne connoissent. Quelle merveille après cela , si tant de malheurs arrivent à leurs malades ? Car rien ne requiert plus de dextérité & de sçavoir faire dans le traitement des maladies que le vice des esprits , ou l'altération du suc nerveux. Au lieu que des Chirurgiens ne sont occupés quand il s'agit de lymphe ou de sérosité, que de *pituite*, comme l'appelloient les Anciens, ou de ce fluide aqueux qui fait dans les vaisseaux les deux tiers de la masse des humeurs. Ainsi les Chirurgiens ne s'occupent que du materiel, de l'humoral, & du grossier de la cause morbifique, au lieu que c'est le *spiritueux*, ou le salin volatil de cette cause qui fait tous les desordres. Est-il impéritie plus criante en Médecine ? Et c'est celle des Chirurgiens guérisseurs de la verole. Ils la comprennent comme une pituite, une sérosité épaissie, une humeur grossiere qui s'attache aux parties, & qu'il faut précipiter par les fondans mercuriels, qui résolvent ou liquesfient l'humeur verolique. La coutume a prévalu, les imaginations s'y sont ajustées, & le monde est pleinement convaincu sur cette pathologie vulgaire, qui est à sa portée, comme à celle des Chirurgiens. Des Médecins

qui auroient été chargés de la cure de cette cruelle maladie , n'auroient-ils point pensé à quelque chose de moins grossier , mais de plus sûr , parce qu'il seroit plus conforme à la structure des parties , & à l'état de l'œconomie animale ? Les Chymistes ont découvert la maniere de volatiliser les sels fixes ; c'étoit l'admirable effet de l'Alchaest de *Van-Helmont* , & une telle opération est approuvée par le célèbre *Wedelius*. N'auroit-ce point été une occasion ou un modele pour s'étudier dans la cure de la verole , à volatiliser le suc nerveux , pour le rétablir dans la pureté de son volatil & le rendre transpirable ? Car c'est ainsi que la Chymie artificielle pouvoit guider à découvrir quelque opération semblable dans la Chymie naturelle.

*Duncan-  
us, Spe-  
cimen.*

XXVI. C'est l'idée d'un sçavant dans la Chymie naturelle , dans son *Traité* fait exprès pour prouver qu'il n'est point d'opération dans la Chymie artificielle , dont il n'y ait des modeles , ou pour mieux dire des originaux dans la Chymie naturelle du corps humain. Il sembleroit même que celle d'un fondant résolutif , sans causer ni trouble , ni agitation , ni acreté , ni salure , ni chaleur , est découverte dans le *camfre* ;

Car



Car c'est suivant la pensée & d'après l'expérience de l'illustre Praticien Mr Hoffman , que le camfre est le fondant résolutif le plus excellent & le cordial ou l'alexipharmaque le plus innocent , parce qu'il n'échauffe aucunement , surtout si on y joint le *nitre* purifié. Un autre sçavant Médecin vient encore de prouver dans un Traité fait exprès sur le *camfre* , que c'est le remède le plus puissant , pour pénétrer sans trouble , ni chaleur , jusqu'au profond des visceres , & pour aller fondre & résoudre la lymphe la plus intimement engagée dans les capillaires les plus reculés , dans des affections phlegmoneuses rhumatisantes , où il est important , pour les guérir radicalement , d'évacuer par la transpiration la lymphe ralentie dans ces lointains de vaisseaux. Y a-t-il autre chose à faire pour emporter , en dissipant par les pores de la peau , le *virus* verolique , qui est un poison qui fixe le suc nerveux , comme il paroît par tant de *gommes* , de durillons dans les glandes & sur les os , qui font les signes les plus concluants ou les plus sûrs pour la définition de la verole ? Il est douteux qu'il en eût plus coûté au genre humain d'employer ce remède au lieu du Mercure. Car si l'on avoit pratiqué le cam-

*Traité  
de Cam-  
phor.*

fre autant de tems qu'il y a qu'on employe le Mercure dans la verole, peut-être auroit-on trouvé dans ce remede, qui est d'ailleurs un anodin confortant, tous les secours que l'on tire du Mercure. C'est d'ailleurs un remede qui tempere jusqu'à rafraîchir dans les fièvres malignes, & qui calme les malades, comme l'a tant experimenté le sage Praticien Mr Hoffman. \* Cette vertu anodine est un préjugé bien favorable pour le camfre, puisque suivant le témoignage du célèbre Praticien *Turquet de Mayerne*, l'opium est d'un merveilleux secours, étant donné à propos dans la verole. Mais ce qui paroîtroit en prouver la qualité spécifique dans les maladies vénériennes, c'est la réputation que le camfre s'est faite parmi les anciens Médecins, pour tempérer les ardeurs vénériennes en ceux qu'une concupiscence effrenée tyrannise. Enfin un préjugé autant favorable que ceux-ci pour la préférence qu'il mériteroit au-dessus du Mercure, c'est la sûreté de son usage, puisque ne se devant donner qu'à deux grains corrigés par le nitre, il a été donné jusqu'à deux scrupules par méprise à un malade, & il en fut quitte pour d'affreux accidens à la verité, mais qui n'interessèrent point la vie,

\* Voyez  
les Con-  
sult.  
1. 6.

car le malade guérit. Est-il exemple de Mercure le plus dulcifié donné à une dose de deux scrupules , sans avoir tué le malade , puisqu'à la dose d'un grain sous les yeux de Mr *Bourdalin* l'Apoticaire , il a eu des suites les plus dangereuses. C'est que le camfre autant qu'il est sûr pour pénétrer par tout , autant est-il fuyard \* pour, sans laisser de trouble dans les fluides ou le sang , s'envoler , sans violenter les solides ; à travers de tous leurs pores. Tout de même l'on connoît la surprenante volatilisation de l'*opium*, dont la vertu, comme un éclair, passe à travers les pores du sang jusques dans les nerfs , où il va réformer le fluide nerveux , en dissiper les *stases* , & le redresser dans sa circulation , sans causer de trouble dans le genre nerveux , qui retrouve au contraire son calme dans l'usage de l'*opium*. Ces deux remèdes sympatitent si parfaitement l'un avec l'autre qu'ils peuvent être mêlés comme le montre encore Mr Hoffm n.\* Ainsi ce seroit un double fondant diaphnoïque , en qui l'on auroit pû trouver plus de secours , & sans tant d'appareils, que dans les *décoctions des bois*.

\* Voyez  
l'articles  
de Cam-  
phor.

\* Observ.  
Chym.  
*Id.*

Toutes ces connoissances n'étant point à la portée des Chirurgiens , ils en rient ; mais outre l'utile , ne seroit-

il point plus gracieux pour le genre humain de se voir traiter par des remèdes doux, cordiaux & diaphoniques, que par de cruels fondans qui deshonnorent les malades, & mettent en trouble & en colliquation toute l'économie animale? Est-il Brigandage mieux marqué, dans lequel la confusion est universelle dans les choses & dans les manières, dans les remèdes & dans la méthode de les administrer? Et tout cela à quels frais, sans parler des bourses? A ceux de la masse du sang, que l'on dépouille de sa lympe & de son véhicule, après quoi est-il étonnant que des pustules, des ulcères, des tumeurs, des glandes, prennent de mauvaises qualités, s'endurcissent & deviennent insuppurables? Aux dépens enfin des viscères, surtout du poulmon, par où de pauvres malades tombent en marasme, en atrophie, ou en étisie, tristes & trop fréquentes suites de l'usage familier ou inconsidéré du Mercure.

XXVII. Car c'est la seconde chose aggravante de l'abus de laisser la verole à traiter aux Chirurgiens. Le Mercure, ce prothée, cet inconcevable, qui fuit autant à l'esprit & à la compréhension, que sous les doigts, est le remède de tous les jours parmi les Chirurgiens, dont

dont il découvre évidemment l'audace & l'impéritie par le maniement d'une drogue qu'ils prodiguent , tandis que les Chymistes eux-mêmes la trouvent formidable. Mr *Bourdelin* célèbre & sçavant Apoticaire , autant éclairé sur la Chymie que sur la Pharmacie , avoit conçu une telle frayeur du  *Mercure* , que l'on tient de lui , qu'il avoit vû les plus affreux malheurs d'un grain de Mercure donné à un malade ; & pour cette raison il avoit fait vœu , disoit il , de ne jamais employer de Mercure. Voilà la retenue d'un Chymiste sur le fait du Mercure , & les Chirurgiens s'en font comme un jeu de l'employer dans leurs emplâtres corrosifs sur les ulceres, infidèlement dulcifié par la bouche , enfin d'en froter les malades comme si c'étoit un jeu ; *de corio ludunt humano* : car c'est en effet sur la peau des hommes que se passe principalement ce jeu. Le Brigandage de la Chirurgie peut-il se méconnoître dans de telles témérités ? Et on les laisse tranquilles possesseurs de telles entreprises. Ce n'est point que le Mercure ne guérisse point la verole ; il faudroit s'aveugler ou follement se prévenir contre ce remede qui réussit tous les jours. Mais il a de tout tems fait la terreur des plus grands

Médecins , comme *Fernel* , qui lui auroit préféré la cure par les remedes jugés spécifiques dans ces maux ; & ceux qui ont examiné comme lui ce remede, ont été effrayés de ses périls.

XXVIII. Pourquoi donc demeurer en reste sur ce qu'il y auroit à réformer ou à changer dans l'inhumaine méthode de guérir les maladies vénériennes par le Mercure ? Est-il bien certain qu'il n'y a point d'autres remedes , & ce remede que l'on pourroit trouver , ne s'est-il jamais fait sentir aux gens appliqués & instruits plus que ne le sont des Chirurgiens en Boutique. Le docte *Fernel* n'avertit-il point que l'on viendrait à bout de ce mal par d'innocens remedes , si d'abord on s'y prenoit par une telle méthode ? Tout ce que l'on a écrit sur les décoctions des bois de *guayac* , de *sqvine* , de *sassafras* , de *sarsaparille* , est-il un témoignage équivoque de la pensée où l'on a été de tout tems , qu'il y a d'autres remedes contre la verole que le Mercure. Botal qui s'étoit fait une étude particuliere sur les maux vénériens recommande parmi les conseils & les remedes dont il avoit l'expérience , la saignée , & elle y auroit une principale place , vû les différentes sortes de saignées dont il conseille le fréquent usage ;

usage ; vû encore tous les differens endroits dont il veut qu'on tire du sang , ne fût-ce que quelques onces , tous endroits sur lesquels jamais la saignée ne fut pratiquée. C'est que ce sçavant homme , autant attentif sur les causes des maux , qu'expérimenté à les traiter , avoit reconnu que la verole est une *phlogose* de toutes les parties du corps humain , & que le sang croupissant dans toutes celles où se fait sentir la presence du *virus* , il étoit nécessaire de faire des saignées immédiatement sur chacune de ces parties , telle qu'elle fût dans les hommes , dans toutes & en chacune pour tenir en liberté le cours du sang , & en faciliter la dépuration. Ceci paroîtroit une maniere de renouvellement du sang par une sorte de *transfusion* ; car d'ôter de chaque partie son contingent de sang , pour en substituer un autre par le régime & les remedes altératifs , est-ce rien moins que faire un nouveau sang & de nouveaux sucs nourriciers ? Moyen très efficace pour en même tems préserver du virus, les esprits, les nerfs, les membranes, le *perioste* , & les os , toutes parties *spermatiques* , où se termine toute l'impression du virus vénérien. Or cette réflexion seroit-elle inutile de voir en devenir le siège, une humeur qui est en si grande

grande affinité avec ces parties ? Car le *sperme* est l'humeur ou s'attache le virus , & ce sont les parties spermatiques qui lui donnent retraite , n'est-ce point voir insinuer que le remede qui doit éteindre ce virus , doit bien moins tenir d'un humoral qu'il auroit à évacuer , que d'un spiritueux qui puisse réformer le spiritueux morbifique. Cette réflexion fondée sur la structure des parties , & la science de l'ordre de l'œconomie animale & de ses loix , n'auroit-elle donc pû occasionner quelque progrès pour le bien des malades , si d'aussi habiles Médecins , qu'il y a grand nombre , avoient pû suivre cette maladie , pendant autant de tems , qu'il y a que les Chirurgiens s'en sont rendus les seuls Maîtres , les Juges souverains & les guérisseurs banaux ? Car ( par une suite toujours du même Brigandage ) surviendra-t-il quelque cas grave qui demande consultation ? Par la raison qu'un Barbier en rase un autre , le Chirurgien hôtelier présidant à un atelier de verolés , appellera en consultation un autre Chirurgien , celui surtout qui passera pour le plus célèbre ou le plus hardi *froteur mercuriel* ; sera-ce parce encore qu'un *Mulet* en frote un autre , *Mulus mulum fricat* ? Quoi qu'il en soit ,  
jamais



jamais les Médecins n'ont aucune part au traitement des maladies vénériennes. Les suites de la révolte & du Brigandage Chirurgical pouvoient-elles aller plus loin au détriment de la santé des verolés, puisque par-là ceux, comme des Médecins, qui auroient plus de lumières que des Chirurgiens, sont absolument exclus de ces traitemens ? Ainsi se trouve arrêté par ce Brigandage, le progrès que la Médecine auroit pû faire depuis si long-tems pour la cure de la maladie la plus étendue dans le monde & la plus difficile à guérir.

XXIX. L'horreur ou la terreur du Mercure n'a point occupé les esprits des seuls Médecins des siècles passés, le dernier en a eu un de la Faculté qui ne manquoit ni d'habileté, ni de science, ni d'esprit\*, plein d'ailleurs de Religion & d'honneur, & il se tenoit assuré d'un spécifique dont il avoit la connoissance en propre, & l'expérience contre la verole, sans faire ni baver les malades, ni les faire suer, car c'étoit un simple diapnoïc à lui connu ; il a vieilli dans l'usage de son spécifique, dont il fut toujours très content, jusques-là qu'il en faisoit le capital de sa pratique en Médecine. Jamais on ne parla de ses malheurs ; les malades sortoient contents

\* Charles  
Thuil-  
lier.

tens de ses mains , malgré les criailleries des Chirurgiens ; & il a paru par l'événement que sa fortune n'avoit pas souffert de son secret , car il lui fut utile , & toujours particulièrement réservé. Il y a donc des vûes en Médecine sur les manieres de guérir la verole. Car encore le tant célèbre Médecin , le sçavant *Sylvius de Hollande* traitoit cette maladie par les sels ou esprits volatils. Mais ce sont des Médecins qui les ont eûes , & que les Chirurgiens ont interrompues en leur déroband la cure des maladies vénériennes. Voici encore de nos jours un sçavant Médecin de Bourdeaux \* , qui prétend avoir une méthode aussi sûre & moins dangereuse que celle du Mercure pour guérir la verole. A la verité sa Médecine a quelque chose de formidable par la hardiesse avec laquelle il pousse la purgation , mais les dangers des purgatifs donnés a la maniere , ne lui paroissent point avoir autant d'inconvénient que la salivation excitée par le Mercure. Ce sont du moins des pensées d'un Médecin qui réfléchit sensément , parce qu'il est instruit foncièrement de la Médecine , & qu'il est sensible à l'honneur & au progrès de sa profession ; de tels Médecins donc auroient valu certainement à la

\* Mr. du  
Saul.

la Profession le progrès qui lui manque sur cet article ; desorte qu'il paroît , à qui y pente sans préjugé , que c'est un meurtre d'avoir à la Médecine l'inspection sur les Chirurgiens , qui ne savent que froter un verolé avec des onguents mercuriels , sans être suffisamment instruits du fond de la maladie , de la nature & de la vertu étonnemment dangereuse du Mercure.

XXX. Le Brigandage étant un état d'usurpation, il n'en demeure pas parmi les Chirurgiens à s'être approprié la cure de la verole. Celle des femmes *grosses* , des *accouchées* , des nourrices , & des enfans ne leur est point aujourd'hui moins abandonnée. C'est la part qu'ont dans le Brigandage les *accoucheurs*. Car que les femmes soient en goût de se faire accoucher par des hommes , ce n'est point à ce goût qu'on en veuille ici , les goûts d'ailleurs sont trop mal-aisés à réformer. Ce n'est point encore au manuel des accouchemens qu'on se prend ici , c'est une manœuvre , un service de femme , que des hommes parmi des Chirurgiens , qui ne leur fait point apprehender de rappeler dans la mémoire de tout le monde , l'état de servitude par où a commencé la Chirurgie manuelle. C'est donc un goût  
que

que prennent des hommes pour un aussi bas office , qui met des hommes au niveau des femmes. Le sexe des hommes se trouva-t-il honoré d'une telle complaisance pour les femmes. Mais à tous ces abus près , celui des accoucheurs qui se sont faits Médecins des femmes , est l'objet du Brigandage de cette portion de la Chirurgie. Car l'attribution que se sont faite des ouvriers féminins manuels , du traitement des femmes grosses , des accouchées & des nourrices, est-elle moins déraisonnable, moins injuste & moins contre les droits de la raison & de la Médecine, que l'entreprise des Chirurgiens sur les malades véritables & suspectés de maladie vénérienne? Les maladies des femmes dans les trois états différens qu'on vient de nommer , sont-elles plus à la portée , & plus dans la capacité des accoucheurs ? Qui ne sçait que souvent ou dans plusieurs , la Profession d'accoucheur est un rebut, un échouement tout au plus de la Chirurgie ? Le Public n'aura pas voulu pour Chirurgien d'un Maître de saint Côme qui tenoit Boutique de Chirurgie au coin d'une rue ; cet homme sans d'autre titre s'érige de son plein gré en Accoucheur, & on l'en croit. Sa hardiesse fait son passeport  
dans

dans le Public , & on le juge capable d'accoucher des femmes ; l'est-il ? Demandez lui seulement où il a appris le manuel des accouchemens. Sera-ce à saint Côme ? L'on sçait que c'est là où les Sages - femmes vont prendre la science d'accoucher , mais y apprennent-elles le manuel des accouchemens ? C'est à l'Hôtel-Dieu qu'elles sont reçues par les loix à faire apprentissage de ce manuel. Est-il quelqu'une de ces loix qui autorise un Chirurgien à aller se faire apprentif de la Sage-femme de l'Hôtel-Dieu ? Les accoucheurs donc autant habiles fussent-ils dans la théorie des accouchemens , que l'on sçait à saint Côme, seront comparables, si l'on veut, aux plus sçavans Architectes dans leur Profession. Rien échappe-t-il à la connoissance de ceux ci pour l'ordonnance de la construction d'un Bâtiment ? Cependant mettez-les la truelle à la main sur un atelier de maçon , leur besogne sera au-dessous de celle du moindre compagnon maçonnant. C'est le tableau d'un Chirurgien sorti de saint Côme , l'esprit orné des connoissances les plus exactes pour la maniere d'accoucher les femmes ; en font-ils pour cela plus au fait du manuel des accouchemens ? La prétendue Profession  
done

donc d'Accoucheur peche dans son principe, parce que le manuel des accouchemens, n'est pas celui qu'il a appris à saint Côme. C'est donc une usurpation dès son origine ; quel donc en doit-être le Brigandage, de voir des Chirurgiens usurpateurs de la condition des femmes accoucheuses, se donner au Public pour singulierement habiles dans les maladies des femmes, qu'ils ont encore bien moins étudiées que les accouchemens.

XXXI. La Médecine ne pretend pourtant point entrer dans le manouvragé d'un Accoucheur qui sera auprès d'une femme en travail ; c'est un manuel, & par consequent convenable à la Chirurgie. Mais le travail où se trouve une femme pour accoucher, est-ce une besogne tellement dépendante de la main d'un Accoucheur, qu'elle ne puisse avoir besoin du conseil de la Médecine & de la plus éclairée ? Des *pertes de sang* qui arrivent, des *convulsions*, des *assoupissemens léthargiques*, de tels symptômes dépendans de la disposition intérieure du corps de la malade, ne dépendent-ils pas en plein des conseils d'un habile Médecin, pour décider la main du Chirurgien qui aura à accoucher promptement cette femme, ou à prendre du tems pour tirer l'enfant ? C'est une

une même difficulté, lorsqu'il faut juger si un enfant est mort ou non, pour prendre le parti de le tirer à propos. Un Accoucheur se deshonoreroit-il en pareil cas, de s'appuyer de l'avis d'un Médecin Praticien ? La conscience même ne l'oblige-t-elle pas à une telle précaution dans un cas où la vie d'un enfant court tant de risque, pour peu que la main d'un Accoucheur soit ou ignorante ou téméraire. Mais le cas le plus Médicinal, c'est celui du *spasme*, c'est à dire du resserrement convulsif, lequel fermant à l'enfant son issue, parce que toutes les membranes & parties musculieuses de la matrice & de ces dépendances ont contracté un mouvement *tonique*, qui tient suspendue la vertébraltique de toutes les fibres musculieuses. Car ce sont elles qui auroient à expulser l'enfant en comprimant les parois des conduits & capacités d'où & par où uniquement un enfant peut avoir sa sortie. De là il arrive qu'une femme fera des journées entières en travail, outrée de douleurs & accablée de tourmens. Un tel cas est-il moins Médicinal que celui d'une personne, qu'une douleur néphretique met à la mort, parce qu'une pierre ne pourra passer par les ureteres qui seront retrecis par le resserrement

G convulsif

vulsiſ de leurs membranes ? L'habileté en ces cas , c'eſt de pratiquer à propos les *narcotiques* , ce mot ſouleva-t-il l'eſprit d'un Accoucheur , parce qu'il ne comprend point cette pathologie ? D'habiles Médecins la ſçavent , & l'inſinuent par le fameux Julep des *accouchées* , pratiqué par les gens ſages , tel qu'a été le célèbre Mr. Sydenham , car c'eſt une preuve autentique qu'un narcotique , quand les douleurs arrêtent une ſortie , ou une évacuation , la procurent en la facilitant , en le réitérant même s'il eſt beſoin.

XXXII. Les Accoucheurs donc euſſent-ils quelque teinture de ſcience ſur les maladies en general , ont-ils par devers eux les moindres rudimens , ou comme les élémens de la pathologie des maladies des femmes , groſſes , accouchées ou nourrices , qui ſont (comme le montre cette ſorte d'accouchement difficile) les maladies les plus difficiles à traiter qu'il y ait en Médecine ? Et ce ſont de telles maladies dont on laiſſe le gouvernement à des ignorans ſur ces matieres. L'on en appelle à la Police ſans ſortir du reſpect qui lui eſt dû ; mais ſeulement pour la prier de trouver bon qu'on l'avertiſſe du dommage qui en revient à l'Etat , de l'abus  
brigantin



brigantin par lequel des hommes incapables , traitent toutes les femmes des citoyens dans ces trois états de maladies qui remplissent le cercle de leurs vies. Car est-ce moins que d'avertir , que les sources du genre humain , qui doivent donner des sujets au Roi , & des citoyens aux Villes , sont empoisonnées, en ce que ceux qui les gouvernent dans leurs maladies les plus graves & les plus communes , sont autant inhabiles à gouverner ces sources , que d'ignorans fonteniers le sont à gouverner les fontaines publiques ? Car encore une fois , demandai-je à un Accoucheur où il a appris les causes des maladies de ces femmes , les indications qu'il faut s'y faire, les remèdes qu'il convient d'y pratiquer ? Est-il ombre de mention de ces connoissances à saint Côme ? cependant les Accoucheurs ont-ils une autre science que celle qui s'y enseigne ? Diront ils que l'Anatomie dont ils ont reçu les leçons à saint Côme , les instruit du fond de ces différentes maladies ? Le parallèle à faire entre l'Anatomie Chirurgicale , & avec celle qui enseigne le fond des maladies des femmes grosses , &c. suffit tout seul pour convaincre qui que ce soit de la vanité des Chirurgiens , qui se croient infuse la science patho-

logique qui demande plus d'étude , de réflexions & d'observations Médicinales qu'aucune autre dans toute la Médecine.

XXXIII. Le corps d'une femme avant qu'elle soit grosse , est une machine simple dont les ressorts n'ont d'autres rapports qu'à elle seule. La circulation du sang n'est précisément que pour cet unique corps , & les distributions que fait la circulation de la partie rouge du sang & de sa blanche , c'est-à-dire , de sa lymphe qui fait le suc nourricier des parties , tout cela ne se fait & ne se passe que par rapport à un simple corps féminin. Vers & pour lui seul sont dirigées les distributions des artères , celles des veines , celles de la lymphe , celles du suc nerveux ou des esprits animaux. C'est donc comme un plein pied dans un bâtiment , où l'on marche sans choquer à aucun passage. Mais toute cette économie ne reçoit-elle aucun changement quand cette femme devient grosse ? Ne sont-ce point encore de nouveaux arrangemens qui s'y font quand elle accouchera ? Elle devient nourrice , est-ce encore sans une nouvelle ordonnance dans la circulation du sang , soit qu'on le considère dans sa partie rouge , soit qu'on le considère dans sa partie blanche ;

blanche ? Et un Chirurgien souvent jeune , au sortir de saint Côme , entrera dans le monde féminin , la tête ornée de toutes ces connoissances les plus obscures , cependant les plus réellement fondées dans l'œconomie des fonctions changées dans les trois états de maladies des femmes , la grossëtte , l'accouchement & celui de nourrice ? Dans une femme non grosse , c'est un volume de sang médiocre & proportionné aux diamètres , qui est rapporté par les veines de la matrice dans la veine porte , de là au foie , & par les gastriques au ventricule. Or cette remontée du sang ne trouble point la santé , parce que la médiocrité du volume du sang mesuré aux capacités des vaisseaux , en rend le passage tranquile vers ces viscères. Mais est-ce la même chose quand cette femme devient grosse ? La portion du sang qui s'échapoit tous les mois par la matrice faisant la crûe d'un nouveau sang , en augmente en même tems le volume. En consequence les diamètres de la veine-porte , ayant à être forcées , & la même chose arrivant aux veines gastriques , faudra-t-il s'en prendre à autre chose dans les commencemens d'une grossëtte , des anxietés , des gonflemens , &c. qu'elle souffre dans le bas ventre ,  
• puis

puis des dégoûts qui lui arrivent ? Enfin de ces appetits bizarres qui prennent aux femmes grosses ? Cette nouvelle charge de sang ne suffit-elle point pour soulever les membranes de tous les vaisseaux , en particulier celles de l'estomach ? Sans donc avoir recours à l'idée d'un sang corrompu pendant le tems de la grossesse, la gêne des vaisseaux du ventricule , par l'abord de trop de sang , n'est-il pas suffisant pour alterer le *ton* des fibres musculuses de l'estomach ? Et du seul mélange d'un nouveau sang , ne viendra-t-il point de changement dans les qualités ordinaires du sang , & surtout de la lymphe gastrique ? Les dégoûts donc & les appetits éteroclités des femmes grosses, auront-ils une autre origine , que le changement de *ton* arrivé dans les membranes de l'estomach , qui feront par consequent une *trituration* , un broyement , ou une digestion contre nature ? De plus la lymphe gastrique se separant d'un sang déchu de ses qualités , ne déchoiera-t-elle point elle même des siennes ; & alors sa vertu de *dissolvant* étant altérée , faudra-t-il d'ailleurs prendre les causes des mauvaises digestions , des dégoûts , & des vomissemens ou maux de cœur dont de jeunes mariées se trouvent incontinent travaillées ?

travaillées ? Un Médecin familiarisé avec ces observations sur l'œconomie animale , se trouve tout d'abord éclairé sur les causes & les remèdes qui conviennent particulièrement à l'état d'une grossesse naissante. Au contraire , un Accoucheur , entrera-t-il dans de telles notions ? D'où les auroit-il pris ! Le voilà donc connu au même degré de connoissance sur l'état de grossesse que le commun du genre humain. En est-ce assez pour ménager des enfans dans les familles , & des Citoyens à l'Etat ?

XXXIV. Que m'importe , dira un Accoucheur , de ne point sçavoir tous ces secrets de l'œconomie naturelle , pourvu que je mène la femme grosse heureusement à son terme , & que son enfant vienne à bien ? Ce peut être là le langage d'un Accoucheur occupé de son seul intérêt ; un Médecin qui gouverneroit la grossesse en question , porteroit ses vûes aussi loin que mérite l'importance de la chose & du bien Public. Tout n'est pas fait ici pour faire accoucher heureusement une femme , ni même pour sauver son enfant , quoique ce soient deux objets capitaux en cette matière. Car en même tems il est nécessaire de pourvoir à ce que l'enfant qui doit naître , possède un esprit sain dans un corps

corps sain. Dans cette vue consiste le service que les Médecins rendent à la République ou à l'Etat ; sçavoir de leur procurer des Citoyens vigoureux de corps & d'esprit , exempts de ces infirmités , trop peu apperçûes par des gens comme des Accoucheurs , qui font que les corps des hommes diminuent de santé & de génie. L'on s'en prend au décroissement des tempéramens , cela est vrai , mais ces tempéramens le soutiendroient si par l'habileté des Médecins qui gouverneroient les femmes grosses , l'on pourvoyoit à ce que ces jeunes corps ne perdissent rien de la force que la nature peut leur donner. Qu'un Médecin donc d'une femme grosse la voie dès les premiers tems de sa grossesse tomber dans des dégoûts , des vomissemens , des appetits bizarres , qui les portent à manger de très mauvaises choses , ce Médecin entendu dans l'œconomie animale voyant dans ces accidens qui attaquent l'estomach , qui est comme l'ouvrier de la principale digestion , il comprendra la nécessité & les manieres d'y remedier. Sera - ce superficiellement en combattant les symptomes par des stomachiques , des confortans ? Ce sont des secours à ne pas omettre , mais ce qu'il faut principalement

palement faire , c'est d'aller comme à la  
 sappe de la cause originaire de ces dé-  
 goûts. Ainsi ce sera en rétablissant l'é-  
 quilibre qui s'altère dans la mere entre  
 les solides & les fluides , par la crue du  
 trop de sang qui force ou gêne la vertu  
 systaltique de l'estomach. En effet cette  
 premiere coction altérée dans son prin-  
 cipe , fournira à l'enfant des suc's nour-  
 riciers disproportionnés à sa croissance ,  
 dans le sein même de sa mere ; la dis-  
 proportion passe dans les *solides* & les  
*fluides* de l'enfant qui se forme , & il  
 naît en consequence avec des visceres  
 qui sont lezés dans le *ton* des parties  
 spermatiques , c'est-à-dire , dans celui  
 des fibres nerveuses à mesure qu'elles se  
 forment , lesquelles naissant altérées  
 dans leurs oscillations primitives , elles  
 prépareront mal les suc's , parce qu'ils  
 seront mal broyés. Avec de tels vices  
 d'origine , le nouveau né entre dans le  
 monde , il est vrai , avec une apparence  
 de santé ; mais portant dans le fond de  
 ses visceres un affoiblissement de *ton*  
 dans les solides, *inequale partium robur* ,\*

\* Van-  
 hel-  
 mont.

une alteration innée dans les fluides &  
 les solides. Sera-t-il dans cette force de  
 corps qu'il auroit apportée du sein de sa  
 mere , si l'on avoit prévu à conserver  
 dans les fibres de son estomach la force

H &

& la maniere de la vertu systaltique ; qui auroit broyé comme il faut les sucs nourriciers ? En consequence le sang de l'enfant se seroit grossi d'une lymphe nourriciere , pleine de cette élasticité molle & naturelle , qui doit faire la force naturellement due au corps , & celle de l'esprit par la bonne constitution du suc nerveux , quand il se forme dans cette bonne qualité ; & c'est quand la lymphe du sang autant bien préparée , que la premiere coction aura influé dans le chile. Toutes ces considerations sont celles d'un Médecin entendu qui veilleroit pendant la grossesse d'une femme , dès qu'il verroit se deranger la vertu systaltique de l'estomach dans ces dégouts , &c. à rétablir ou à contenir dans leur *ton* naturel les fibres nerveuses , pour contenir dans leur équilibre naturel les solides & les fluides. Car par cette Médecine l'estomach reprenant incessamment l'errement des mouvemens de la vertu systaltique qui lui est propre , il imprimera au chile & aux sucs nourriciers le sceau de cette louable digestion , qui fait le fondement des forces du corps & de celles de l'esprit. De telles prévoyances ne peuvent être indifférentes , & il n'en couteroit que de remettre chacun dans son ordre & à sa place.



place. L'Accoucheur, puisque les femmes le veulent ainsi, réduit au manuel de l'accouchement, & les Médecins rétablis dans leur droit naturel de gouverner l'intérieur des corps dans leurs maladies.

XXXV. Dailleurs sans porter ses vûes trop loin, un Médecin versé dans l'histoire de l'œconomie naturelle, sçait à quoi préludent ces indispositions naissantes dans l'estomach d'une femme grosse, & par la connoissance qu'il a de l'empire de l'estomach sur tout le corps, & de ses rapports immédiats avec tout le genre nerveux, il comprend avec quelle prévoyance & quels soins il doit pourvoir aux maladies dont ces indispositions sont les annonces. Ce sont ici ces *flatuosités*, ces anxietés des parties du bas ventre, qui tourmentent si fort une femme nouvellement grosse; anxietés qui sont les prodromes de tant d'affections *hysteriques* ou *spasmodiques*, qui traversent si souvent les grossesses & les couches des femmes. C'est la place d'*antispasmodiques* convenables à cet état; la science d'un Accoucheur vaudra-t-elle jusques-là? S'ensuivent des *cours de ventre*, qui mettent en danger l'enfant qui se forme, & travaillent importunément une femme. Car ces cours de

Hij ventre

ventre deviennent plus ou moins *tormineux*, *phlegmoneux*, *dysenteriques*; plus ou moins *chileux*, *biliieux*, ou *sereux*, toutes circonstances qui font varier les remedes. Un Accoucheur comprend-il toutes ces differences, qui cependant font la sureté des succès de la Médecine des femmes grosses? Faut-il donc s'étonner de l'incurabilité si fréquente des cours de ventre dans cet état, entre les mains des Accoucheurs? Des femmes déperissent dans leur santé, des enfans naissent languissans; si encore de fausses couches ne viennent les précipiter à contre-tems hors du sein de leurs meres.

XXXVI. A qui se prendre de tant d'inconveniens? Au Brigandage des Chirugiens-Accoucheurs qui empiètent sur une Profession qui est au-dessus de leur portée, & de la Profession qu'il envahit sur les Sages-femmes. Autre branche donc du Brigandage Chirurgicale. Car a combien d'inconveniens ne pareroit point la juste timidité des Sages-Femmes, qui ne feindroient point d'appeller des Médecins dans tant de cas, où le Chirurgien souffert ou toléré Accoucheur fait le Médecin, cette attention peut-elle passer pour peu importante à qui que ce soit qui regardera

dera la sûreté de la santé du Public.

XXXVII. Autre inattention d'un Accoucheur, parce qu'il n'en sçait pas davantage dans la science du corps humain. Comprend-il la consequence de ce partage si essentiel & ordinaire qui se fait dans le corps d'une femme lorsqu'elle devient grosse ? C'est celui de la *partie rouge* du sang, laquelle supprimée prend une autre route dans les vaisseaux pour se reporter au cœur, sans s'être prêtée à la *secretion* qui s'en seroit faite chaque mois pendant l'espace de neuf mois ; l'autre portion de ce partage est celle de la *partie blanche*, c'est-à-dire, de cette lymphe nourriciere qui va se distiller dans l'*amnios* pour la nourriture de l'enfant. Cette partie rouge refluant donc dans les grands vaisseaux, à quels engagemens phlegmoneux, ou congestions sanguines n'expose-t-elle point les femmes grosses ? De-là se font des étouffemens ou des *suffocations* qui étant plus *sanguines* que *spasmodiques*, ne doivent pas se confondre avec les *suffocations hysteriques*. Ce diorisme n'est gueres de la competence d'un Chirurgien-Accoucheur, qui peut avoir pour apanage de l'Art qu'il exerce, l'agilité des mains, la dexterité des doigts, la legereté des uns & des autres, bien plus que les lu-

mieres d'un esprit Médecin, qui s'est nourri des connoissances de l'œconomie naturelle. Mais cette partie rouge du sang qui se dérobe à la matrice pendant le tems de la grossesse fait quelquefois bien pis. Elle produit des *saignemens de nez*, des *crachemens de sang* en quelques-unes ; symptômes qui préparent un esprit attentif à en prévenir les suites. Car en effet se font des avertissemens de ces assoupissemens *léthargiques*, de ces apoplexies qui se font par l'amas du sang dans le cerveau d'une femme grosse. Les convulsions qui s'en ensuivent, venant de la pression de la congestion sanguine sur le principe des nerfs, demandent des remèdes bien différens des *antihysteriques* ou des *antispasmodiques*. Ce sont donc toutes réflexions qui demandent un esprit plus orné de la sciencemécanique du corps que celui d'un Chirurgien-Accoucheur. Mais voici par où il se sauve en pareil cas ; il appelle au plutôt un Médecin, quand le mal est consommé ; & c'est la preuve convainquante de la conviction où il se sent d'ignorer les causes de telles maladies. Cependant ce parti qu'il prend, est peut-être bien plus une adresse pour couvrir la surprise où son imperitie en Médecine l'a fait tomber, que pour  
avouer

avouer le fond de sa faute ou de sa négligence. Car les engagemens étant consommés dans le cerveau , un Médecin vient à tard pour sauver la malade & l'enfant ; mais toujours à tems pour couvrir la faute de l'Accoucheur. Car le préjugé aveugle du Public l'excuse toujours. C'est donc cette faveur si peu méritée pour un Accoucheur , qui autorise le Brigandage de sa Profession de Chirurgien. Fasse le Ciel que ceux qui s'aveuglent à yeux ouverts , des desordres si capitaux , profitent des avertissemens que leur donne ici la religion & la raison de ceux qui ont les yeux ouverts sur ces malheurs , pour les comprendre.

XXXVIII. Les vertiges ou des étourdissemens sont encore des accidens qui arrivent dans les premiers commencemens d'une grossesse. Est-il indifférent d'en attribuer la cause aux humeurs ou à l'abondance du sang ? Et qui en décidera plus sûrement qu'un Médecin ? Mais un mal qui saisit beaucoup de femmes grosses , c'est le mal de dents , qui est même pour plusieurs le signe qu'elles deviennent grosses. Le mal à la vérité n'a rien de mortel , & par cette raison l'on s'en effraye moins. Mais les Médecins savent combien les douleurs épuisent les forces , à proportion qu'elles

ôtent le sommeil , & qu'elles diminuent l'appetit ; cependant de tels inconveniens , sans tuer la mere , ne portent-ils point sur un enfant qu'elle nourrit dans son sein ? Car la douleur est une affection des nerfs. Or l'on sçait combien les esprits dans une femme grosse ont de pouvoir sur le genre nerveux du corps d'un enfant. Ce sont donc des ébranlemens qu'il faut épargner à un aussi tendre corps ; sur qui tout faisant impression, ç'en est assez pour alterer le *ton* des parties nerveuses qui se développent dans la formation d'un enfant. Les connoissances d'un Accoucheur sont cependant ici très bornées , aussi abandonne-t-il au tems la cure de telles douleurs , que le tems ou l'accouchement , dit-il , fait cesser. Mais en est-il moins vrai qu'il faudroit pourvoir au temperament de l'enfant qui doit naître , pour contenir dans leur *ton* naturel les fibres nerveuses du corps de la mere ? La Médecine des calmans est la seule de tels maux , un Accoucheur y est parfaitement novice , pourquoi donc ne prendra-t-il pas conseil de ses Maîtres les Médecins ? Appeller , dira-t-il , du conseil pour un mal de dents , faire venir un Médecin pour une telle maladie ? De quoi donc est-il capable , puisque dans

un

un cas si léger, il ne l'est pas de secourir suffisamment une femme grosse ?

XXXIX. Mais à mesure qu'elle avance dans la grossesse, outre que les maux se multiplient en plusieurs, ils deviennent autant graves que les plus dangereux pour la vie. Ce sont des *oppressions* très pressantes, des *toux* très importunes qui se perpétuent jusqu'à la fin de la grossesse. Ce sont encore des *crachemens de sang*, des *palpitations* ; de tels maux sont-ils plus de la compétence d'un Chirurgien, parce qu'ils se font dans une femme grosse ? Ce seroit à dire qu'un Chirurgien seroit plus capable de guérir les plus grands maux, à mesure qu'ils deviennent plus difficiles, plus embarrassans, plus compliqués. Car c'est ce qui arrive à un mal, lequel étant de sa nature de l'appartenance de la Médecine, passeroit dans celle de la Chirurgie accoucheuse, parce qu'une femme doit être délivrée par sa main, tandis que de telles maladies prennent des caractères dans le corps d'une femme grosse bien différens de ceux qu'elles ont en toute autre personne ; qui est ce qui demêlera ces caractères ? Sera ce l'esprit d'un Accoucheur, qui même n'a pas fait apprentissage de ses mains pour accoucher ! Il ne paroît d'ailleurs que  
dans

dans tous ces états d'une femme grosse un Chirurgien n'a à faire usage de les instrumens de Chirurgie, & qu'un Accoucheur n'a rien à manœuvrer dans ces occasions. Elles sont pourtant précieuses, car un Médecin continue à y appercevoir les changemens qui arrivent à la marche du sang, & quelle détermination prend sa circulation. Il concevrait donc qu'à mesure que le sang supprimé pendant une grossesse, se trouvant refusé par les *secretoires* qu'il trouvoit ordinairement ouverts dans la matrice, il s'en reporte beaucoup davantage par la veine-cave & celle de la porte au ventricule droit du cœur. C'est donc une plus grande charge qui passera de ce ventricule dans le poumon, par le plus de sang que l'artere pulmonaire recevra. Or les diametres & de l'artere & de la veine pulmonaire venant à se trouver en certains corps de femmes, moins propres à se dilater à proportion de la quantité de sang qui les remplit, ce sera une raison à un Médecin d'examiner les inconveniens qui menacent le poumon; alors donc voyant une femme fatiguée de *toux*, d'*oppression*, & de *palpitation* de cœur, ce sera à lui à préserver cette femme de ces foiblesses alarmantes, qui vont jusqu'à la *syncope*, accidens



dens qui annoncent un avortement , si par la saignée , comme l'expérience le prouve , ce malheur n'est détourné. Sont-ce là toutes reflexions qui viennent dans la tête d'un Accoucheur , qui sçaura bien mieux dans l'occasion diriger & dresser ses doigts & ses mains , qu'en ces cas , diriger ces pensées ou son esprit ? Car c'est encore plus loin que peut aller , & que le doit , un esprit Médecin ; par cette raison le cerveau est étrangement menacé par cette ravine de sang qui a inondé le poumon , puisque ce viscere ne se soulagera que par la force avec laquelle le ventricule gauche du cœur, en recevant cette surabondance de sang, s'en déchargera promptement , en le renvoyant par les arteres carotides dans le cerveau. Les étourdissemens en prendront à la malade ; & peut être des *vertiges*, tous accidens qui sont les prodromes des affections léthargiques ou vaporeuses , qui mettent des femmes grosses en d'éminens dangers.

XL. Le diagnostic d'un Médecin se trouvera merveilleusement aidé pour ne se pas tromper dans la cause de tous ces maux , en considérant toujours ce qui se passe dans l'état d'une femme grosse dès les premiers mois de sa grossesse.

seffe. Ce sont des pertes de sang , qui quelquefois en font douter ; en d'autres ce seront des hémorroïdes plus ou moins douloureuses ou enflammées , plus ou moins fluantes. Est-il signe plus démonstratif ou plus évident d'une plethore particulière dans son origine , mais qui devient celle de tout le corps par les résistances qu'une grosseffe occasionne au sang pour sa circulation , en s'opposant à son évacuation par les parties basses ? Car par la raison qu'un fluide pousse par une force compressive , suit les chemins qu'il trouve plus faciles pour s'échapper , le sang pressé dans les capillaires des vaisseaux du bas ventre, doit necessairement prendre la route des grands vaisseaux comme sont les veines *porte & la cave*. Un Médecin en demeurera-t-il à ces simples réflexions qui lui indiquent la saignée ? Les portant au contraire aussi loin que la mécanique lui permet d'aller , il comprendra avec quel soin il doit préserver les parties basses , contre les engagemens phlegmoneux qui se feroient dans les vaisseaux voisins de la matrice ; en même tems donc qu'il feroit saigner du bras une femme grosse , il lui feroit appliquer des sangsues autour du fondement , pour ouvrir au  
sang

sang qui est en *stase* peut-être , ou au moins en *congestion* dans toute cette région du corps , une issue pour remettre le niveau dans la circulation de sa masse. Voilà la fonction à remplir auprès d'une femme grosse. Mais étant autant Médicinale qu'elle regarde la disposition intérieure du corps humain , elle appartient si peu à un Accoucheur , qu'elle est propre & affectée à la science & à la condition d'un Médecin.

XLI. Les derniers mois d'une grosse deviennent-ils plus l'objet de la fonction d'un Chirurgien-Accoucheur ? La nature des maux qui arrivent alors décide absolument la question. Ce sont des *paresses de ventre* , des *incontinences* dans les unes , en d'autres des *suppressions divines* ou des difficultés importunes pour faire de l'eau , & à tout cela ne vient aucunement la fonction , ni de Chirurgien , ni d'Accoucheur. La compression de la matrice qui gêne le *rectum* & la  *vessie* par le poids d'un enfant qui augmente à proportion que la grosse s'avance , cette double compression empêche d'une part la sortie de l'urine , ou l'exprime malgré la malade , & s'oppose d'autre part à la décharge des intestins. Une Garde accoutumée auprès des accouchées , sçait contenir le  
ventre

ventre d'une femme grosse par une sorte de bandage. Elle ajoute à ce secours celui de la faire coucher sur un des côtés du corps ; encore de garder le lit le plus qu'il lui est possible ; & ajoutant à tout ceci de simples demi-lavemens d'eau , elle conduit sa femme grosse à un heureux accouchement. Ce sera le moment propre à la fonction d'Accoucheur , car c'est un manuel , le voilà donc à sa place , ou dans la fonction qu'il s'est arrogée ; suite du Brigandage de la Chirurgie qui prend à toute main , parce que rien n'échappe à son usurpation. Mais ces mêmes accidens sont-ils les seuls qui arrivent sur la fin de la grossesse ? Alors encore se font des *varices* dans les cuisses & dans les jambes , & les enflures qui s'en ensuivent sont bien d'une autre importance. Mais cette importance regarde-t-elle l'Accoucheur ou un Chirurgien , car il n'y a ici ni manouvragé des doigts ni action d'instrument. Cependant le mal étant grave demande du secours , il sera sûr entre les mains d'un Médecin qui saura prévenir de bonne heure cet engagement de vaisseaux. Aussi ce qui auroit été omis dès les commencemens , sera au moins réparé avant le tems des couches par le conseil de ce Médecin ,  
qui

qui par un régime bien entendu , & par l'évacuation du sang , soit par la saignée , soit par les *sansues* , pour remettre l'équilibre entre la partie rouge du sang & la blanche , par l'égale répartition qui se fera de ces fluides , chacun dans les vaisseaux qui lui sont propres. Enfin la pesanteur du corps d'un enfant qui presse les veines iliaques, étant la cause occasionnelle de l'enflure des jambes & des cuisses dans une femme grosse , outre que le remede en est sûr dès que l'accouchement arrivera , il épargnera les drogues à cette femme. Mais les soutiens qu'il conseillera à tems pour soulager le poids de la matrice. Encore les situations convenables , dont il instruira de bonne heure la malade & sa Garde , épargneront beaucoup des incommodités qu'une femme grosse a à souffrir de ces enflures , quand l'on manque de la prémunir de tous ces secours.

XLII. Le moment de la sortie de l'enfant s'approchant , il arrive quelquefois que les eaux s'écoulent avant que la mere accouche. Ce peut être un étrange inconvénient pour un enfant qui se trouve à sec , & qui a perdu le vehicule qui devoit lui faciliter sa sortie. Ce seroit le cas qu'un Accoucheur appellât

appellât du conseil ; le fait-il ? Il juge un Médecin incapable d'entrer avec lui dans cette discussion , soit par les remèdes s'il y en avoit à faire , soit par le régime qui est absolument nécessaire , & sur lequel ce ne seroit pas un deshonneur à un Accoucheur , que de prendre conseil des Maîtres en matière de Médecine Chirurgicale.

XLIII. Les accouchemens sont véritables ou faux , à ceux-ci se rapportent les *avortemens* , les *faux germes* , ou *fausses couches* , & les *moles*. Les accouchemens seuls véritables sont ceux par le moyen desquels naissent vifs & à terme des enfans. Car une femme qu'on délivre d'un enfant mort n'accouche pas véritablement ; mais elle est déchargée d'un corps étrange. Les *avortemens* sont des sorties forcées d'enfans avant le terme destiné à leur formation & à leur naissance. Les *fausses couches* sont à proprement parler ce qu'on appelle *faux germe*. Mais c'est spécialement à ce sujet que la Chirurgie Accoucheuse doit apprendre de la Médecine , à revenir , avec le peuple qui la croit , d'une erreur ou opinion dangereuse à la Religion. Car le sentiment reçu de tout le monde , c'est que les *fausses couches* ne sont que des germes d'hommes

d'hommes manqués , comme parmi les œufs des poules il y en a qui jamais ne se dévelopent en poulet , quoique le coq y ait passé. C'est à l'ombre de cette opinion que l'on rassure les meres chrétiennes dans la plûpart de leurs fausses couches. Cas où les Accoucheurs même les consolent en leur disant que ce sont des *faux germes* , & des enfans faussés qui n'ont eu ni vie ni âme , qui ne sont que des excrétiens informes & qui ne tiennent rien que de la matiere. Sur de telles raisons , des meres chrétiennes persuadées que ce qu'elles rendent n'est point un homme qui pût être baptisé , sont portées à se pardonner toute négligence passée , & pour l'avenir à se tenir moins en garde contre ces accidens ; & des Accoucheurs aussi peu instruits qu'elles sur cette Physique-Théologique , n'en sçavent point davantage pour les ramener à la vigilance , que des meres chrétiennes se doivent pour ne pas peupler l'enfer de réprouvés. Car comme le dit un Pere de l'Eglise \* très-respectable , si ce ne sont point des hommes que ces masses informes , que les femmes rendent dans leurs *fausses couches* , ce sont des corps organisés par l'institution du Créateur pour devenir des hommes. *Homo est* ,

\* *Tere  
tulien.*

*Et qui est futurus. Etiam fructus omnis jam in semine est.* En faut-il davantage pour inspirer à des meres chrétiennes toutes les retenues auxquelles un Médecin éclairé & chrétien les obligera pendant leur grossesse ? Sans cela ces meres sur la parole de leur Accoucheur , seront en connivence avec des événemens criminels. Car il y va du salut d'ames , dont les germes organisés par l'institution du Créateur , & devenus féconds par la conception , ont manqué de parvenir à l'âge parfait de l'organisation du corps humain , & cela par l'inadvertence , l'inattention & peut-être la passion des femmes , qui sont autorisées à ne rien craindre là-dessus ; d'autant plus que des fausses couches qui arrivent avant le quatrième mois ont rarement de fâcheuses suites , soit pour la santé , soit pour la vie.

XLIV. Une autre erreur en fait d'accouchement , c'est l'opinion où l'on est que les femmes sont sujettes à enfanter des moles , que l'on donne pour des productions arrivées par des conceptions manquées , comme si ces masses de chairs , étoient les produits d'un germe véritable. Les Accoucheurs doivent encore ce que nous avons de lumière là-dessus , à la Médecine , dans la  
personne



personne de l'illustre Mr *Ruysck* \* Médecin-Chirurgien-Anatomiste. Car aiant été nommé par les Magistrats d'Amsterdam pour examiner avec le Collège des Médecins de cette Ville, ce que les Sages-femmes avoient acquis de connoissance sur la verité des moles. Ces femmes ne leur dirent là-dessus que des pauvretés, jusques-là que quelques-unes n'étoient point éloignées de croire, qu'une mole fût un animal. Mr *Ruysck* donc ayant suivi de près tous les cas, où ce qu'on appelle des moles, ont été observés, il a trouvé qu'une mole étoit si peu une conception manquée, qu'il a trouvé des filles ( au-dessus de tout soupçon d'avoir manqué à la sagesse ) & de vieilles femmes qui vivoient dans une continence averée, ont rendu ce qu'on appelle vulgairement des moles. Desorte qu'après un examen bien exact, ce Médecin Accoucheur a reconnu, que les moles sont des *sarcomes* semblables à ceux qu'il a souvent trouvé dans la vessie & dans l'estomac. Voilà pour les moles rendues par des filles, ou par de vieilles femmes ; mais pour les femmes qui accouchent, l'examen en ayant été fait par lui, il a reconnu que ces masses informes étoient de petits *placenta* \* restés dans la matrice après de fausses

\* Voyez  
Observ.  
Chirurg.  
obs. 589

\* Ibid.  
Obs. 127

couches avant le quatrième mois , lesquels ce sont durcis pour la plûpart , & quelques-uns se sont réduits en *hydatides* ou vésicules assez nombreuses pour en remplir une écuelle. Les conséquences de telles découvertes sont inconnues aux Accoucheurs ; mais des Médecins y apprennent à étudier l'œconomie naturelle , pour se tenir au fait des secours qu'ils doivent pour la conservation des femmes grosses & accouchées , car tous ces dérangemens de matrice qui ont dû altérer la vertu systaltique de ces fibres , & interesser la circulation du sang & des esprits , demandent des prévoyances qui sont uniquement du fait de la Médecine. Aussi le Brigandage de la Chirurgie-Accoucheuse ne s'étend-il point jusqu'à entreprendre de s'étendre aux soins que les Médecins se donnent dans ces cas.

XLV. Mais a-t-elle cette Chirurgie la même retenue , quand une perte de sang saisit une femme dans le travail , ou sitôt après l'accouchement fait. Car il s'est vû immédiatement après la sortie de l'enfant le sang sortir si rapidement & si abondamment , qu'en un tel cas le célèbre *Mauriceau* n'eût pas le tems de profiter de l'avis d'un Médecin , qui fut envoyé chercher avec la plus grande promptitude ,

promptitude , pour venir au secours d'une Dame des plus qualifiées. Car Mr Mauriceau lui même en descendant l'escalier , annonça au Médecin qu'on avoit envoyé chercher , & qui le montoit , qu'il venoit à tard , & que la Dame étoit morte. Un tel exemple n'ouvrira-t il pas les yeux à des Accoucheurs , pour en cas pareil pourvoir à de si prompts malheurs. Le régime de la plupart des femmes , surtout de qualité , accoutumées aux ragoûts & à boire beaucoup de liqueurs , ne seroit-il point une raison de faire tenir dans l'antichambre un Médecin , quand une femme plethorique par l'usage de tant de choses spiritueuses est en travail , pour de bonne heure faire saigner abondamment du bras une telle femme , & sitôt après l'accouchement la mettre à un régime des plus sobres , des plus tempérés , plus propre à délaier le sang , & à en rabattre les excès d'élasticité , qu'à en grossir la masse par des nourritures trop succulentes ?

XLVI. Mais enfin voilà l'Accoucheur enfermé avec la femme qui est en travail ; la Médecine ne prétend aucunement partager ce manuel avec la Chirurgie , mais seulement qu'elle se souvienne qu'elle est en droit de s'en faire

un propre , comme de toutes les autres opérations de la main , par la même raison qu'Hipocrate & Galien les ont pratiquées par leurs mains. C'est une Police en ce genre aujourd'hui tolérée jusqu'à ce que la réforme qui se conçoit là-dessus soit arrivée. Car enfin s'il faut accorder des hommes aux femmes pour les accoucher , ne sera-t-il pas permis à des Médecins de se faire Médecins-Accoucheurs , puisqu'il s'est fait sans autre titre , de Chirugiens des hommes Accoucheurs ? C'est un événement qu'il faut abandonner à la Providence , & aux réglemens qui pourront se faire là-dessus. Car est-ce une imagination , une supposition en l'air , sans fondement ou sans exemple ? *Londres* ne forme-t-elle pas depuis plusieurs années un Collège de Médecins-Accoucheurs , qui exercent par eux-mêmes cette Profession ? Est-ce contre la raison ? Dès-lors que l'art d'accoucher a été jugé faire partie de la Chirurgie , la Chirurgie étant une partie de la Médecine. Est-il rien de plus conséquent , que l'art d'accoucher appartient à la Médecine , comme une branche d'arbre appartient au tronc d'où elle est sortie. Encore une fois donc qu'un Chirugien-Accoucheur se souviennne que  
ce

ce n'est que par une souffrance dont il abuse , que la Médecine le tolère dans son entreprise , & qu'elle pourra prendre la Profession d'Accoucheur à la discretion de ceux des Médecins , qui voudront d'une telle Profession.

XLVII. D'ailleurs rien n'est si peu certain que la superéminence du savoir faire ou de la science d'un Chirurgien , qui s'est fait Accoucheur au-dessus de ses Confreres. Un des plus célèbres & des plus habiles Maîtres de saint Côme le reconnut & l'avoua. Sa femme assistée d'une Sage-femme dans un travail laborieux de plusieurs jours , lui donnoit d'étranges inquiétudes ; pour les lui diminuer on lui proposa d'appeller un Accoucheur ; & ce fut le Médecin ( car ce Chirurgien autant éclairé qu'équitable , en avoit appelé un ) qui pour lui mettre le cœur au large voulut bien dire ( que quoiqu'il n'y eût aucune confiance ) il pourroit faire venir un Accoucheur. En sçait-il , repliqua ce Chirurgien , plus que moi ? Ne sçais-je pas tout ce qu'il sçait là-dessus ? Mais cette Sage-femme a appris ce manuel de la Chirurgie , & moi je ne l'ai pas appris. C'est donc la bonne foi qui rend ce témoignage d'un Chirurgien qui fut certainement des plus éclairés.

éclairés. Dieu benit son équité & sa droiture ; desorte que la femme mit au monde un garçon plein de vie.

XLVIII. L'enfant étant sorti du sein de la mere , est-ce tout fait ? Les dangers sont-ils entierement passés incontinent après cette sortie ? Voilà que le *placenta* est en retard dans la matrice. A la bonne heure qu'alors une main diligente détache sur le champ le placenta , mais s'il est trop fortement attaché au fond de la matrice , ne sera-ce point une occasion nécessaire à l'opérateur de l'accouchement de se conseiller avec un Médecin , puisque c'est un Médecin \* qui a appris aux Accoucheuses à ne se pas déconcerter lorsque le *placenta* échape à la diligence de leurs doigts ? Parce que la nature ayant situé un muscle au fond de la matrice , dont les paquets de fibres font l'office de doigts , pour exciter le tissu musculueux de la matrice à se défaire de ce corps étranger. N'est-ce donc pas une leçon pour une main accoucheuse , de se pourvoir vers l'esprit d'un Médecin , pour faire ou attendre ce qu'il conviendra de faire pour toujours , suivant la règle de la bonne Médecine , s'en remettre au pouvoir de cette nature qui est la guérisseuse dans toutes les autres maladies ;

mais

\* Mr  
Ruyck.

mais qui devient l'accoucheuse en pareille occasion. Car un Médecin apprendra à attendre ce qui résultera de la force de *contractilité*, que le muscle *uterin* donne ou augmente en cas de besoin aux fibres musculeuses du tissu de la matrice. Et alors comme l'ont observé les Maîtres de l'Art \*, en s'attendant à la Médecine expectative, ou à ne mettre la main à l'œuvre que quand la nature l'y met elle-même pour dégager ce placenta, supposé cependant le régime convenable, ce qui est encore du fait de la Médecine.

\* Voyez  
Mauriceau.

XLIX. Les tranchées qui prennent aux accouchées après même qu'elles sont délivrées, sont un objet des plus graves en Médecine. Est-ce là l'affaire d'un Accoucheur, qui a consommé ce qui est de sa besogne ? Autre occasion donc qui doit lui faire appeler un Médecin. En effet cet accident dépendant tout entier de l'indisposition des parties intérieures, *solides & fluides*, il demande toute la réflexion d'un Médecin, pour remédier à l'inflammation qui fait le fond de la cause des tranchées, & encore pour calmer la disposition spasmodique où se sont mises les fibres musculeuses & tendineuses du tissu de la matrice. Une telle discussion peut-

K elle

elle être abandonnée , comme il est de coutume , à la présomption d'un Accoucheur , qui n'apportant dans un cas si mécanique , ou si fort appartenant à l'œconomie naturelle , que des notions vulgaires , n'atteindra jamais la cause véritable des tranchées ? Or Hippocrate ne juge propre à guérir que ceux qui ont la connoissance du mal. *Qui aptus est ad cognoscendum , aptus est ad sanandum.* Ainsi la cure des tranchées des femmes accouchées est toute réservée à la Médecine ; & un Accoucheur pouvoit alors s'en retourner à sa Boutique de Chirurgien, s'il l'avoit encore ; car sa fonction est autant finie , que la main n'a plus rien à faire dans l'état présent de l'accouchée ; car le *délivré* fut-il retenu , la main d'un Accoucheur ne serviroit qu'à consommer le mal. C'est donc un état à réflexion , & la place d'un Médecin.

L. En effet tout est désormais dépendant de la disposition intérieure du corps , & cet objet est celui de la Médecine. Ainsi l'évacuation qui doit suivre la couche , vient-elle à manquer ? C'est autant l'affaire du Médecin , qu'elle l'est en tout autre état d'une personne du sexe , à qui les règles viennent à manquer. Car est-ce à un Chirurgien-Accoucheur



Accoucheur à qui on demande conseil en pareil cas ? La difficulté est bien plus grande dans le corps d'une accouchée , où se trouve tant de précautions à prendre pour la guérir. L'intérieur donc entre d'autant plus dans la maniere convenable à cet état , que ce pourroit être peu ( ou point ) celle d'appeller un Accoucheur , puisque toute l'habileté d'un Médecin n'a rien ici de trop pour décider s'il faut saigner la malade ? Si du bras , si du pied ? S'il faut appliquer des ventouses ? Le degré d'inflammation de la matrice , & mille autres circonstances dépendantes du jugement de la Médecine , déterminent au choix qu'il conviendra de faire en pareil cas. Au contraire , l'évacuation des couches vient-elle à dégénérer en perte , l'embarras de l'arrêter ou de permettre jusqu'à certain point cette excessive évacuation, demande tout le sçavoir faire d'un grand Praticien en Médecine. Aussi quelle que soit la jalousie ou la présomption d'un Chirurgien contre la Médecine ; le Brigandage ne pousse gueres l'avidité d'un Accoucheur ou la cupidité vers le gain ou l'intérêt , jusqu'à se charger seul de tels soins & de tels événemens. Il appellera donc un Médecin , mais les devans n'ayant pas été pris à

K ij      propos,

propos , ce secours viendra à tard. Un Médecin peut-être aura besoin que la main d'un Accoucheur ( celle d'une Sage-femme en feroit autant ) l'assure qu'il n'est rien resté dans le fond de la matrice ; mais à cela près , la fonction d'un Accoucheur demeure finie. Au contraire , dès qu'il est bien certain qu'aucun résidu dans la matrice n'entretient la perte de sang , l'on sçait que souvent une Garde habile y remédie par la maniere de bander le ventre de l'accouchée , au moyen des compresses sèches graduées l'une sur l'autre pour faire un point d'appui sur la région de la matrice , en faisant serrer à propos la bande sur cet endroit. Voilà donc que l'accouchée rentre sous la direction des femmes , sans le secours d'hommes Accoucheurs , & c'est la retrouver dans l'ordre naturel , d'où certainement il conviendrait mieux qu'elle ne sortit jamais , pour ne permettre à un homme de s'approcher d'elle pour l'accoucher , que quand dans un cas extraordinaire , il est nécessaire d'arracher un enfant, ou de le tirer par les instrumens de la Chirurgie.

LI. La *fièvre de lait* venant à étourdir la science d'un Accoucheur , attirera à la malade des accidens , dont un Médecin

decin connoisseur , ſçauroit la parer. C'eſt ce qui redouble l'inquiétude de la Médecine ſur l'abandon où ſe trouvent les accouchées entre les mains des Chirurgiens-Accoucheurs , qui les gouvernent juſques-là même comme leurs Médecins. La fièvre de lait eſt cependant le point de vûe d'où ſ'apperçoivent tous les malheurs preſens & avenir qui accueillent les accouchées , ou qui les rendent infirmes le reſte de leurs jours , par les impreſſions que laiffent dans leurs entrailles un lait mal diſtribué. Car la fièvre de lait par elle-même n'eſt pas plus une maladie d'accouchée , que les douleurs pour l'accouchement ſont une maladie de femme groſſe. Celles-ci ſont des efforts de la nature qui travaille à rompre les liens ou les attaches d'un enfant qui a à naître ; & la fièvre de lait eſt un effort de cette même nature , par lequel elle travaille à rediſtribuer le ſurcroît de lymphe nourriciere qui ſe monte aux mammelles pour en préſerver la maſſe du ſang. Car c'eſt la *partie rouge* dont la crue fait le travail de la nature pour la rediſtribuer quand une femme devient groſſe ; au lieu que c'eſt la *partie blanche* dont la crue ſe fait dans le corps d'une femme accouchée. Cette crue inonderoit

tous les vaisseaux , & les fluides qui y sont contenus , s'il ne s'en faisoit la répartition destinée par la nature. En effet la sérosité ou la lymphe du sang faisant dans le naturel les trois parts de toute la masse des fluides , ( desorte que dans un corps pesant 160 livres \* , il se trouvera environ 60 livres de partie blanche , sur 100 livres de sang ou de fluides qui remplissent les vaisseaux de ce corps ; ) ce sera , comme il arrive en effet , le lait se portant imparfaitement aux mammelles , la partie rouge du sang qui se trouvera comblée , surmontée & empetrée par le surcroît des sucs nourriciers qui y entrent. Car ce n'est point une petite quantité de sucs qui se portent aux mammelles pour y faire du lait. L'exemple de ce qui se passe dans les corps des vaches de *Frise* \* le prouve ; puisque ces vaches donnent par jour jusqu'à 60 livres de lait. Ce sont , dira-t-on , des vaches ; mais des femmes peuvent en donner par jour jusqu'à deux livres \*. Ce sera donc une quantité peut-être de deux livres , ou de tout ce qu'on voudra au-dessous , dont le reflux se fera tous les jours dans le corps d'une accouchée , où la fièvre de lait aura manqué à la redistribution des sucs nourriciers. Mais

\* Voyez  
Keill.  
tentam.  
c. 1.

\* Hoffm.  
tom.  
Med.  
system.

\* Ibid.

ce sont des lacs qui n'ayant plus à être employés à la nourriture de l'enfant renfermé dans le sein de sa mere , viendront vacans ou vagabonds & errans par toutes les parties du corps , si les mammelles qui en devoient être les réservoirs , ou s'y sont refusées , ou si elles en ont été frustrées. Telle est donc l'adresse que doit employer un Médecin pour mener à bien la fièvre de lait. Car ce n'est pas une fièvre d'une nature déconcertée , plus travaillée que travaillante. Ce n'est pas même une de ces fièvres *dépuratives* , qui ont à clarifier la masse du sang , & à la dépurer par une espumation , en la déchargeant d'impuretés qui en ruinent la *crase*. Mais c'est comme une fièvre d'*ordonnance* , qui ne remue l'économie naturelle , que pour y mettre la discipline ou les arrangemens qui doivent en régler les fonctions. Un Accoucheur , un Artiste ou Manouvrier en Médecine , n'est pas certainement dans le point de ces vûes ; à quels dangers donc ne se trouve point exposée une accouchée entre les mains d'un aussi mauvais observateur des mouvemens de la nature , & autant novice en ce point que l'est un Chirurgien-Accoucheur ? Foible rameur sur l'océan

du petit monde , ou sur les eaux dont il peut être inondé.

LII. Mais c'est trop ravalier , diront- on, les Accoucheurs, dont l'habileté, la science & l'expérience sont en honneur dans le monde. Aussi ne prétend- on rien rabattre de toutes ces qualités dans plusieurs de ces Messieurs Chirurgiens. L'on a pour eux toute l'estime & la considération qui est dûe à une réputation solidement établie. Mais le tout renfermé dans leur sçavoir faire par le manuel des accouchemens. Qu'ils en demeurent donc dans les bornes de la Profession qu'ils se sont faites d'accoucher les femmes , de recevoir leurs enfans , de les tirer dans l'occasion de leurs corps , & tout ce qui est de la dépendance de cette manœuvre , sur tout cela la Médecine ne leur demande aucun compte. Mais ils se rendent les Médécins de ces femmes , c'est jeter la faux dans la moisson de son voisin , & là- dessus la Médecine revendique ses droits.

LIII. L'on ajoutera, si l'on veut encore, que ce sera un Accoucheur-Médecin, instruit des principes de la Médecine , & des règles de la pratique de cette science , & voilà un Chirurgien équipé à un Médecin , *ecce factus est quasi unus*

*Annus ex nobis* \*. Ce sera donc un double  
 prévaricateur , un double usurpateur ,  
 un brigand au double ; car il se donne  
 pour Accoucheur , sans avoir passé par  
 les règles qui établissent la Profession  
 d'accoucher , & il se mêle de Médecine  
 sans avoir passé par les examens , & les  
 degrés établis pour donner de dignes  
 Médecins au monde. Au surplus qui a  
 inspiré à cet Accoucheur la pensée qu'il  
 faut sçavoir la Médecine pour traiter  
 des femmes grosses & des accouchées ?  
 La raison lui aura fait sentir ce devoir ,  
 elle est juste , & l'on y consent. Mais  
 voilà le premier pas fait pour établir  
 des Médecins Accoucheurs. Que les  
 loix parlent , & bientôt la paix sera en-  
 tre la Médecine & cette partie de la Chi-  
 rurgie.

LIV. En attendant l'on doit avertir  
 les femmes accouchées du danger où  
 elles s'exposent tous les jours, en faisant  
 perdre le lait qui afflue dans leurs mam-  
 melles , parce que sans que les Accou-  
 cheurs les avertissent , les instruisent ,  
 & les en empêchent , elles se refusent  
 au devoir de nourrir leurs enfans. Faut-  
 il prendre ailleurs que dans cette con-  
 duite , les causes de tant de *rhumatismes*,  
 de *fluxions* , d'*abscesses* , de glandes durcies,  
 souvent scrophuleuses, malignes ou car-  
 cinomateuses ,

\* Genes.  
 C. 3.  
 V. 22.

cinomateuses , qui leur attirent des opérations douloureuses , incertaines même , d'autant plus que la masse du sang , imbuë de la mauvaise lymphe que l'on a remelée dans les vaisseaux , forme & entretient une source que l'opération ne sçauroit tarir.

L V. La raison de tous ces desordres se prend dans ce que l'anatomie a de plus profond. Or cette anatomie n'étant point de l'étude d'un Chirurgien , peut-on attendre des soins d'un Accoucheur , qu'il prévienne tous ces maux par de justes conseils qui ne se trouvent que dans la Médecine ? Ce sont les glandes , les membranes , les vesicules , les artères & veines lymphatiques , enfin tous les vaisseaux qui servent à la secretion de la lymphe , qui sont ici en faute ; parce que ce n'est plus une moiteur lymphatique qui transpire à travers des vaisseaux , mais tous pleurent , pour ainsi dire , de sérosités , & la distillent sous la forme humorale , d'où la lymphe ne devoit pour la plûpart que transpirer pour humecter les membranes sans les mouiller. Ce sont donc des regorgemens de lymphe qui se font sur les membranes & sur les glandes de toutes les régions du corps d'une accouchée , & voilà donc la conséquence de bien  
traiter



traiter la fièvre de lait , pour le mener à bien , jusqu'à son terme & dans les réservoirs. Ce sont les mammelles qui sont faites & capables de donner asile à une grande quantité de la lymphe nourriciere , par où seroit préservé tout le genre glanduleux & membraneux. Or les mammelles peuvent séparer par jour jusqu'à deux livres de lait , & c'en étoit assez dans l'intention de la nature pour préserver des débordemens de lymphe quelque partie que ce fût. Au contraire , ces réservoirs venant à lui être fermés suivant la scandaleuse coutume des meres de refuser leurs mammelles à leurs enfans ; le reflux par jour de deux livres de lait , va inonder autant d'arteres , de veines & de vaisseaux excretoires lymphatiques , qu'il y a dans le corps humain de membranes & de glandes. Comme donc toute l'habitude du corps , & le fond du tissu de tous les visceres est principalement composé de vaisseaux du genre lymphatique , de-là se montre pourquoi l'épanchement de lait ( comme on l'appelle ) devient un mal universel de tout le corps d'une accouchée , & pourquoi les *abscess*, les *enfures* , ou les *congestions* de toutes les sortes , *sanguines* , *humorales* , *séreuses* , *phlegmoneuses* & *éresipelateuses* , sourdent pour ainsi

ainsi dire, du fond de chaque partie du corps. L'on a sujet de douter qu'aucun Accoucheur ait jamais songé à une telle Pathologie ; cependant elle est toute dans le naturel de l'œconomie animale. Car une telle accouchée qui fait boucher au lait les entrées dans les mamelles, parce qu'elle ne veut pas nourrir son enfant, ne rabat rien de la quantité de sa nourriture, au contraire ( & c'est la Médecine des femmes que les Accoucheurs adoptent ) de bien nourrir une accouchée, de lui laisser boire du vin & manger de la viande dès les premiers tems d'après les couches. Est-ce imaginer une surabondance de sucs nourriciers qui vont s'accumuler dans son corps ? En effet, cette accouchée ayant bon appetit, digere bien tout ce qu'on lui donne ; & voilà le piège, parce qu'on ne pense pas assez qu'en pareille conjoncture, l'estomac prépare & fournit beaucoup plus de chile qu'il ne peut s'en distribuer dans les vaisseaux pour les secretions naturelles. Qu'arrive-t-il de cette abondance de chile ? Il passe commodément dans le *canal torachique*, celui-ci le monte & le transmet encore commodément dans les *axillaires*. Mais en entrant dans les vaisseaux sanguins, il s'en faut bien que ce chile abondant  
s'y

s'y loge commodément. La partie rouge du sang a préoccupé dès le commencement de la grossesse les vaisseaux sanguins ; une accouchée se fait une surabondance de lymphe nourricière , en même tems qu'elle lui ferme toute entrée dans les réservoirs ; ce sont les mammelles , qu'elle s'étudie avec son Accoucheur à tarir de lait. Que va devenir l'affluence journalière de tant de sucs vacants ? Les capillaires sanguins arteriels s'en déchargeront de toutes parts dans les *arteres lymphatiques* , les *glandes* , & partant les excrétoires ou vaisseaux séreux ; & voilà la raison pourquoi se rompent les cataractes dans le petit monde , ce qui fait la cause du déluge qui met le corps d'une accouchée tout en *congestions* séreuses & en *stases* lymphatiques , qui font comme autant de *lacunes*.

LVI. Il n'est gueres possible de ne pas appercevoir le vrai de cette Pathologie pour peu que l'on suive la nature dans son mécanisme. Mais c'est précisément ce qui manque à un Chirurgien-Accoucheur , parce qu'il ne compte que sur l'adresse de son manuel. Desorte qu'il croit avoir rempli toute justice pour la cure des femmes grosses & accouchées , que de n'avoir manqué à rien au devoir

voir ou à la science du manuel. Aussi de-là vient-il que tant de femmes sortent de leurs mains , infirmes , par les restes de leurs couches , & surtout par ceux d'un lait épanché. Ces inconveniens pourtant ne sont pas les seuls. La coutume que suivent ces femmes à qui des Accoucheurs ne sont pas en état de faire comprendre les dangers de ne pas nourrir leurs enfans , attire sur le genre humain la disgracieuse décadence où l'on voit tomber les hommes de jour en jour. En effet , les comparant avec nos ayeuls , ce ne sont presque aujourd'hui que des *pigmées* , tant les enfans de ces derniers siècles ont apétissé , & tant la force des corps paroît déchûe. Rien cependant si peu que cela prouve que la nature est affoiblie ; car étant conservée toujours la même dans ses loix , sa force seroit toujours la même , si les corps avoient le tems de se former , comme il étoit ordinaire dans les anciens tems. Une mere nourrissoit son enfant pendant trois ans , d'où il arrivoit un double avantage au profit du genre humain. Des enfans nourris du lait de leur mere , se faisoient des viscères autant fermes , que sont solides les fondemens d'un édifice , que l'on bâtit à loisir , sans accumuler les matériaux

riaux ni le ciment qui doit lier les pierres les unes aux autres. Car un lait aussi long tems continué formoit d'une part des *solides* étoffés sans être grossiers , fermes sans être durs , souples sans être flâques ; & d'autre part des *fluides* pétris de mollecules essentiellement douces , lisses & liantes , roulantes , & autant mobiles que le sont les globules que l'on observe dans le lait. Enfin les unes & les autres parties , *fluides* & *solides* concertées par une affinité ou convenance réciproque, qu'aucun suc étranger , salin , vineux , ou spiritueux n'avoit pû altérer pendant l'espace de trois ans. C'étoit le moyen naturel de laisser à la nature toute seule , le soin ou le travail de développer les forces de chaque fibre , parce qu'elle avoit le tems de suivre & prendre en se nourrissant toutes les dimensions , & se mettre dans les directions propres à chacune. C'étoit laisser le loisir à toutes les parties de se montrer sur le *ton* qu'elles auroient à se conserver toute la vie. En même tems une accouchée avoit celui de laisser meurir en elle les autres germes des corps d'où devoient sortir d'autres hommes. C'étoit aller au-devant d'une maturation précoce , ou d'un développement prématuré que commettent aujourd'hui

jourd'hui des grossesses de tous les neuf ou dix mois. Ajoû- ez que des corps de femmes devenus comme des passagers de corps d'enfans , ou des barques de trajet pour les transmettre dans le monde , perdent d'autant plus de leurs forces naturelles , que ces forces sont souvent mises en œuvre. Ainsi déperissent les tempéramens des meres & des enfans. Des Médecins qui gouverneroient des femmes grosses & accouchées , leur inspireroient sur tout cela les sentimens où elles doivent entrer par principe de Religion , de santé pour elles & pour leurs enfans , & pour l'honneur , la vigueur & la durée du genre humain. Ce seroit les mettre de moitié dans la gloire qu'il y a de travailler pour celle de la posterité. Seroit-ce leur rendre un mauvais office ?

LVII. A ce sujet donc ne seroit-ce point ici que se presenteroit une question mixte ; car elle est de droit & de Médecine : *Questio Medico-Legalis*. Car les Romains firent des loix touchant le labourage des terres , la mere commune de tout le monde & la nourrice des biens de la campagne *leges agrariae*. Est-il un plus grand bien pour un Etat que celui des enfans ? Et seroit-il déraisonnable de faire des loix pour la conservation

servation de leurs meres, pour lui conserver de nombreux sujets, & aux Villes d'utiles Citoyens ? A cette fin donc il seroit réglé, comme l'on fait en tant d'autres choses, que les femmes nourriroient elles-mêmes leurs enfans; & à l'exemple de nos ayeuls, qu'une mere les nourriroit de son lait pendant trois ans. A cela qui perdrait, que les tables des jeux, les spectacles, les parties de promenade, & semblables amusemens dont s'occupent les femmes, lesquelles dorénavant retenues chez elles, s'y occuperoient de nourrir leurs enfans, & de veiller à leur former l'esprit & le corps ? L'Etat en seroit-il moins bien servi, puisque de-là sortiroient des hommes faits, autant raisonnables & en force d'esprit, que sains & vigoureux de corps ? Ce n'est pourtant pas que l'on ne sçache les égards que l'on doit avoir pour les femmes ; car l'on sçait la résolution que prirent entre elles les Dames Romaines, parce que le Sénat leur avoit retranché l'or sur leurs habits & l'usage des carrosses. Elles convinrent donc toutes de se refuser à leurs maris pour leur donner de la posterité. L'on sçait encore comme l'Aréopage d'Athènes fut contraint de céder aux Dames Athéniennes, auxquelles il vouloit ôter des hommes

Voyez  
Plutar-  
que dans  
ses ques-  
tions.

pour les accoucher, elles s'accorderent donc toutes à mourir plutôt que de se passer d'Accoucheurs. Ce Tribunal si célèbre & si autorisé fut contraint de rabattre de son Arrêt. La Médecine ne fait ici qu'ouvrir un avis de santé pour le bien public, s'en rapportant absolument là dessus à l'avis des sages. Aussi bien lui convient il de ménager un sexe aussi délicat d'un genre nerveux tant aisé à blesser, & à prendre de fâcheuses maladies.

LVIII. Mais enfin toute chair n'ayant point corrompu sa voie, ou toutes les meres n'étant point universellement déchûes des devoirs naturels, il s'en trouve encore qui nourrissent leurs enfans; & de plus les enfans de toutes les autres, ont des nourrices étrangères & à gage. Ce sont toutes femmes qui ne sont point exemptes de maladies. Car quoiqu'il en soit peu de propres ou d'affectées à l'état de nourrice, (rien prouve-t-il tant combien cet état est dans l'ordre de la nature ?) elles demeurent sujettes à tous les maux qui peuvent troubler la santé. Un Accoucheur fera-t-il au fait des différences qu'il faudra faire d'une fièvre, d'un dégoût, d'un cours de ventre, d'une phtisie qui surviendra à une nourrice, d'avec ces  
mêmes



mêmes maladies qui peuvent arriver à toute femme sans avoir de nourrisson ? Ici est requis un jugement Médicinal , ou une connoissance singulière dans la Pathologie pour bien gouverner des maux en pareille circonstance. Mais ce qui seroit plus à la portée de la Chirurgie d'un Accoucheur ce sont des *tumeurs* qui surviennent aux mammelles , en conséquence de la nourriture des enfans , & sur cela même un Chirurgien trop vulgaire prend le change. Car par un jugement précipité qui fait traiter de cancer ou de scrophules , par exemple , toutes glandes endurcies dans les mammelles , elle conclut trop volontiers à abattre une mammelle ou à extirper des glandes. La différence cependant y est entière ; car autant que les glandes des mammelles qui viennent en conséquence de l'alaitement des enfans sont susceptibles de résolution & d'une *supuration* louable , autant de semblables glandes deviennent-elles *insupurables* ou incapables de résolution , quand n'étant point dans ce cas , elles ont une cause qui ne fait que des *noli me tangere*. C'est ainsi que ( n'en déplaise au Brigandage de la Chirurgie ) la Médecine a raison de revendiquer son attention sur les maladies des femmes , parce qu'il n'en

ait aucune dont le rapport ne soit intimement uni à la Médecine.

LIX. La Médecine seroit moins sensible si les Chirurgiens s'en tenoient à n'exercer la Médecine que sur les femmes grosses & les accouchées. Mais en conséquence de la première licence qu'on leur a souffert de traiter les femmes & les accouchées. Les femmes se sont comme tenues enrôlées pour leurs infirmités sous l'empire des Accoucheurs. Ainsi quelque femme que ce soit, jeune ou cassée de vieillesse, mariée ou veuve, se trouve affligée d'infirmité qui regarde la matrice, c'est sans autre délibération à des Accoucheurs que toutes elles s'adressent. Or de quelle étendue ne devient point cette Médecine usurpée, puisque la matrice suivant la remarque d'Hipocrate cause des centaines d'infirmités ? Mais en même tems se manifeste l'injustice d'une entreprise si publique cependant, & tant avouée des Chirurgiens ; car dès qu'ils ne s'arrêtent plus, parce que des maladies sont internes, ils ont pris droit sur quelque maladie que ce soit qui regarde les personnes du sexe. Mais le désordre a bien fait plus de progrès dans le monde féminin, car il ne faut plus que ce soit des femmes ; les infirmités des

*Lib. 2.  
de uli-  
ment.*

des filles sont encore l'objet de la Médecine des Accoucheurs. Car eux seuls sont consultés par des filles, & elles croient ( prévenues par l'éducation, ou par l'exemple de leurs meres ) que les Chirurgiens sont les Médecins nés des maladies des femmes & des filles, & par une conséquence qui leur paroît naturelle, elles se mettent sous les yeux & entre les mains d'un Accoucheur.

LX. Après cela si l'on vient à faire réflexion, que les femmes & les filles sont plus que la moitié du genre humain, ne voilà-ce point les Chirurgiens en possession de la plus grande partie du monde Médicinal ? C'est donc un Brigandage autant public qu'étendu ; car outre que l'usurpation va si loin, elle s'accroît d'autant, que ce ne sont plus les femmes seules, mais encore les filles ; ce ne sont plus les maladies externes, dont la juridiction pourroit appartenir à la Chirurgie ; mais ce sont toutes maladies où ni la main d'un Accoucheur, ni les instrumens de la Chirurgie ne sont d'aucun besoin. Car seroit-ce des ulcères dans la matrice, ou des cancers naissans de causes internes sur les mammelles ? Est-il maux qui aient une cause plus intérieure ! Tel est donc le Brigandage de la Chirurgie. Est-il douteux

douteux ou supposé ? La Médecine est-elle injuste ou calomnieuse ? Son droit donc lui est acquis , & sa déclamation devient autant nécessaire pour le Public , qu'intéressante pour la Médecine. Mais , comme répondirent des femmes Juives à un Prophete , \* qui les repro-  
noit de leur idolâtrie : Le faisons-nous , lui dirent-elles , à l'insçû de nos maris ? ils le voient & n'y trouvent point à redire. Aussi diront les femmes accouchées , prenons-nous des Accoucheurs en derriere de nos maris ? Ils le voient sans y retrouver à redire. Mais la Médecine ne juge pas ici , elle ne fait qu'avertir.

LXI. S'ensuivent les maladies des enfans. Elles ont fait la frayeur d'habiles Médecins , fondés sur la réflexion de *Platon* , & suivant le témoignage de *Galien* : Que les enfans étoient de toutes les bêtes les plus intraitables : *Pueros esse maximè intractabiles ferarum omnium*. C'est pourquoi un sçavant Médecin Espagnol \* disoit qu'il trembloit , & que les difficultés pour le traitement des maladies l'accabloient , quand il avoit à gouverner celles des femmes grosses & des enfans. *Duo sunt quæ in Medicinâ maximè me habeant anxium , sollicitumque , in quibus maximis angustiis premor , difficultati-*  
*bus*

\* Jere-  
mie.

\* Epi-  
phan  
Ferdin-  
andus  
hist. 13.

*bus scateo, & ferè titubo, scilicet cùm gravidis & infantibus medeor.* Un aussi sçavant Médecin tremble & doute sur le traitement des maladies des femmes grosses & des enfans; & nos Chirurgiens-Accoucheurs s'en font un jeu, surtout de celles-ci, sur lesquelles par droit d'Accoucheur, ils se font juges & Dictateurs sur de tels maux ! Seront-ils meilleurs Médecins des enfans qu'ils ne le sont des meres ? Le premier pas qu'ils font dans cette Médecine est une faute contre la science dans l'œconomie animale. Car le premier soin, c'est de pourvoir à la nourriture du nouveau né. Quel choix sçavent-ils faire là-dessus ? Le même que la moindre femmelette médecine ; car qui ne l'est point aujourd'hui ? Le Senat féminin ordonne de choisir un lait purifié, & qu'est-ce que c'est que ce lait purifié ? Le lait d'une femme accouchée au moins de quelques jours, quelquefois de quelques mois avant les couches de la mere du nouveau né. Le Chirurgien-Accoucheur s'y accorde, & voilà comme il porte son usurpation ou son Brigandage sur les droits de la nature. Elle avoit pourvû à la nourriture de l'enfant par un lait tout nouveau ; travaillé pour lui ; parallèle en consistance, & en qualité

avec

avec la lymphe nourriciere qu'il vient de quitter dans la matrice ; & l'Accoucheur bien plus sçavant qu'elle , est d'avis que l'on donne à cet enfant , un lait plus épais & plus succulent. Qui ne voit que l'Accoucheur , ne sçait ce que c'est que de se conformer aux loix & aux manieres de la nature ? Cependant ce lait disproportionné va jeter les fondemens de mille ralentissemens dans les glandes , & par tous les visceres de cette tendre créature. De-là les *cours de ventre* dans peu de tems , des *convulsions* , des *vers* , des *chartres* où tombent de jeunes enfans. Mais l'Accoucheur appuyé par les femmes est au-dessus du qu'en dirait-on , & échappe à la critique de qui que ce soit ; car avec un tel préalable , personne ne s'avise de croire que qui que ce soit en sçache plus qu'un Accoucheur sur cette matiere. Autre entreprise de la façon. Il purge le nouveau né par des drogues qui ne sont pas faites pour lui ; au lieu qu'un lait nouveau sortant de la mammelle de sa mere auroit été un laxatif travaillé par la nature est destiné au bon effet de faire couler la bile , & de degager le foye. Car encore c'est à ce principal viscere , ce secretoire si abondant , du suc balsamique de la masse du sang , mal mené dans

un nouveau né , qu'il faut s'en prendre , de ce que l'on lui prépare pour la suite de ces jours , des infirmités de toutes les sortes. Voilà ce que la Médecine sçait au-dessus d'un Accoucheur ; peut-il devenir indifferant de s'en occuper si peu ? Patience cependant , si l'enfant en étoit quitte pour ces malheurs ; mais un lait fait ou grossier , approuvé par un Accoucheur en faveur des Nourrices , à qui il permet l'usage de la bouillie pour leurs Nourrissons , c'est le comble du mal que produit un lait impur par son épaisseur. Car le sang empétré de ses premiers principes de sucs nourriciers trop lourds , trop grossiers & trop nourrissans , porte l'obstruction dans tous les vaisseaux , de sorte que ceux qui auront moins de vertu systaltique , s'engorgeant davantage , contracteront des tumeurs plus ou moins inflammatoires. Il est vrai que le monde croiroit qu'un enfant ne seroit pas suffisamment nourri , s'il ne l'étoit que du seul lait de sa mere. Mais l'experience est contraire à ce préjugé , puisque l'on sçait que des enfans , qui n'ont que succé le lait de leurs meres , qui en abondoient , se sont conservés en santé , & ont pris l'embonpoint convenable , pour en jouir sans infirmité. Au contraire d'où viennent ces galles qui

M            ont

ont retenu le nom de laiteuses ( *crusta lactea* ) ces gommes , ces glandes , ces fluxions sur les yeux , sur les aines , & par les oreilles , qui rendent l'âge des jeunes enfans si misérable , si déplaisant , & si souffrant ? Sont-ce rien autre chose que des superflus de sucs nourriciers , que la nature rejette comme une écume d'un sang qui n'a pu se lier avec des alimens incongrus , que lui aura fourni un lait trop vieux , & de la bouillie trop tôt accordée à de trop jeunes enfans. Cette cause ne peut être obscure ou contestée , elle regarde donc la Médecine , & le Brigandage Chirurgical en fait l'objet de sa Médecine.

LXII. La *Dentition* ou la sortie des dents qui afflige la plupart des enfans , & qui en fait tant périr , paroîtroit plus appartenir à la Chirurgie , parce que c'est une ouverture qui doit se faire à travers les gencives. Les Chirurgiens qui prennent sur tout ce qu'ils peuvent usurper , osent prévenir cette ouverture par l'incision des gencives. Voilà pourtant ces habiles & sçavans Anatomistes qui ne sont hardis à cette opération , que parce qu'ils ignorent la structure des gencives ; car ce n'est point qu'elles crevent , ou qu'elles rompent les fibres de leur tissu , quand une dent



dent vient à éclore & à sortir ; mais à la maniere d'un bouton de fleur , ou d'un fruit qui entrouvre le calice qu'il contient , la pointe d'une dent naissante écarte les fibres qui composent le tissu des gencives , & le fait jour comme à travers d'un joint serré que la nature fait trouver à une dent qui pousse. Que fait donc l'instrument d'un Chirurgien qui ouvre à l'aveugle une sortie à cette dent ? Il brise les fibres , & par cette violence la fièvre s'augmente par la douleur & l'inflammation , & un pauvre enfant expie la faute d'un Chirurgien souvent téméraire en ce cas. Un Médecin attentif au travail de la nature dans la dentition , observeroit qu'un sang grossi & animé par des sucres trop abondans , ou trop succulens , est cause qu'une dent se présente au passage prématurément ou avant que l'entrouverture du calice charnu , soit en état de prêter à la sortie d'une dent. C'est à un esprit Médecin qu'appartient une telle attention , & une main de Chirurgien s'en rend maîtresse.

LXIII. L'on doute qu'il puisse paroître aux moins impartiaux que la Médecine en ait imposé dans tout ce qu'elle vient de faire observer en tant de maladies d'enfans qui sont si ouvertement de

causes interieures ; c'est pourquoi la Médecine est touchée d'avoir à decouvrir avec la derniere évidence , quel est le Brigandage des Chirurgiens-Accoucheurs dans tant d'autres maladies d'enfans qu'ils ont le front de traiter , quoique les causes en soient manifestement internes. Car quoi de plus interieur au corps humain que le sang , quoi de plus caché dans ses fonctions que la nature des esprits & du suc nerveux ? Des maladies d'un tel coû font l'objet journalier de la prétendue Médecine des Chirurgiens. Mais les fièvres des Nourrissons sont-elles dans ces jeunes corps , d'un autre origine , ou de causes essentiellement différentes de celles qui se font dans les corps adultes ? Car ce sont les mêmes fièvres , les continues , les malignes ( car la petite verole même n'arrête point leur présomption ) les intermittentes , les lentes ou de consomption. Dans les unes de ces maladies la partie rouge du sang doit être distinguée de la blanche pour ne point confondre la cure des unes , avec celle des autres. Ce diorisme est-il à la connoissance des Chirurgiens , tout est humeur pour eux , & en voilà assez pour risquer des purgatifs à tort & à travers. C'est une fièvre intermittente ? Il ne faut qu'y prodiguer le  
quinquina

quinquina. Une petite verole ? Il n'y faut que des cordiaux dont l'on empoisonne la Nourrice & par elle l'on enflamme le sang des petits enfans. Sera-ce une fièvre lente ou de consomption ? Ce sera une occasion de renforcer le régime , ou en multipliant la nourriture , ou la corrompant à force de restaurans , autant que le peut comporter un foible corps. Et ainsi de pauvres enfans médicamentez au hazard deviennent les victimes du Brigandage de la Chirurgie. Les familles perdent leurs héritiers. Ceux qui échappent à cette manœuvre de Chirurgien deviennent des corps infirmes , incapables d'emplois , des charges ou des postes qu'ils pourroient occuper dans le monde. C'est ainsi que l'Etat en souffre. Car les Arts & les Sciences , la Cour & la Ville , le Magistrat & le Bourgeois perdent leurs sujets. Tel est le Brigandage des Chirurgiens-Accoucheurs. C'est un abus donc qui interesse tout un Public , & la Médecine n'a besoin que de l'en avertir , pour en obtenir la justice qu'il lui demande , pour rentrer dans les droits d'une Profession comme elle , autant illustre par son origine qu'elle tient du Créateur qui l'a formée , qu'autorisée par le témoignage de tous les siècles qui

ont parlé constamment de Médecin sans aucune mention de celle de Chirurgien, ni de celle d'Accoucheur.

LXIV. Enfin le comble du Brigandage & de la présomption de la Chirurgie est de lui voir oser entreprendre la cure des Nourrissans ou jeunes enfans qui tombent en chartre. C'est le *rachitis*, dont la pathologie embarrasse les Auteurs modernes les plus célèbres. La Chirurgie nomme ces petits corps des *Rikets*, & à l'ombre de ce nom, ils rangent le chartre parmi les maladies Chirurgicales, parce que ce sont des os mal conformés, ou qui se sont dressés mal. Or parce que de redresser des os, de les remboëter par le maniement des mains, ou par la force de leurs machines Chirurgicales, cela est de l'appartenance de la Chirurgie, ils s'arrogent à saint Côme la cure des malades qui tombent en chartre. La méprise peut-elle être plus mal fondée ? Peut on prendre ou donner le change plus grossièrement ? Qu'une chute, qu'un coup ou semblable violence extérieure ait disloqué ou rompu des os, qu'une entorse ait forcé quelque jointure, en dérangeant la situation des tendons, des ligamens, ou si l'on veut des os eux-mêmes. De telles causes toutes extérieures & qui deman-

dent

dent l'adresse des doigts ou des mains des Chirurgiens , découvrent aux sens de tout le monde le droit de la Chirurgie sur de tels maux. Mais n'en déplaît aux Chirurgiens qui veulent se donner pour Médecins , que ne commencent-ils par revendiquer ce droit sur les maladies des os , que tant d'autres que des Chirurgiens reconnus pour tels , de saint Côme même , traitent tous les jours , jusqu'à leur dérober la confiance du Public , & ce seront des *manans* , des *rebouteurs* ( comme on les appelle , ) des boureaux mêmes , non ces boureaux de l'ancienne Médecine , les *Archagathes* , ou les Chirurgiens barbares , mais les exécuteurs de la haute justice , par eux , ou par leurs valets , qui exercent ce Brigandage sur la Chirurgie. Les Chirurgiens en seroient-ils à n'avoir pas appris que le moyen juste de s'enrichir consiste bien moins à faire des acquisitions , qu'à sçavoir ne rien perdre de celles que l'on tient de la justice & du droit de ses peres. Les Chirurgiens veulent devenir Médecins , & ils ne s'apperçoivent pas qu'ils cessent d'être Chirurgiens à plusieurs égards. Car ne sont-ce pas encore d'autres que des Chirurgiens qui se donnent pour Opérateurs des dents ? L'on sçait distinguer les ha-

biles *Dentistes* qui se sont immatriculés dans saint Côme. Mais les Carrefours & les coins des rues offrent aux passans des Arracheurs de Dents. Pourquoi les Chirurgiens autorisés dans une Profession que saint Côme a toujours illustrée, laissent-ils ainsi demembrer un Art qui leur appartient en propre. Les *ongles* sont encore des parties analogues jusqu'à un certain point avec les parties osseuses. Ce sont des maladies certainement extérieures, puisque leurs causes naissent le plus souvent d'occasions du dehors. Or les ongles ont leurs opérations purement Chirurgicales. Hé pourquoi laisser perdre cette portion de leur patrimoine entre les mains de *Coupeurs de cors*, ou pareils aventuriers, qui ne se cachent point dans l'exercice de cette partie de la Chirurgie. Que diroit-on d'un Coupeur de bourse qui se laisseroit couper la sienne ? Ne seroit-ce point la duperie dans le sein du Brigandage. Les Chirurgiens donc tout occupés d'envahir les droits d'autrui & d'entrer dans leurs possessions, ne songent point qu'ils sortent des leurs, ou qu'ils se les laissent enlever. Mais c'est l'esprit du Brigandage, il a ses attraits trompeurs, & les Chirurgiens s'y laissent prendre.

LXV. Mais revenant au *rachitis* ou  
au

au chartre , c'est une maladie qui n'est rien moins que Chirurgicale. En effet les causes en sont les plus intimes & les plus cachées dans les secrets des fonctions animales. Elles sont dans le vice du suc nerveux , dont la crase altérée fait une lymphe nourriciere , saline & épaisse , qui force pour sa circulation les diametres des fibres nerveuses , ou de leur tissu vesiculaire ou spongieux comme seroit la moëlle de *sureau*. De là arrivent les manquemens de direction , de rectitude , de souplesse propre à des fibres osseuses qui doivent se former d'une glue , d'une ductilité proportionnée aux tuyaux qu'elle doit enfiler pour nourrir , grossir , & faire croître des os. Cette glue donc dégénérée de sa ductilité ne s'arrange dans les parties osseuses , qu'à la maniere des blocailles d'une maçonnerie grossiere.

LXVI. L'étude de la Médecine est de faire retrouver à cette glue primordiale sa crase ou ses qualités naturelles. La Chirurgie va-t-elle jusqu'à ce point de science dans la Mécanique du corps ? Y pensa-t-elle jamais ? Aussi la Médecine la quitte-t-elle , pour seulement l'aider par d'ingenieux bandages , à tenir les os & les jointures , dans les directions & les situations qu'ils doivent prendre

prendre ou garder. L'intérieur de ces maux la regarde donc en propre, & l'usurpation est manifeste dans les Chirurgiens. Que d'autres humiliantes réflexions à faire sur l'imperitie en Médecine des Chirurgiens Accoucheurs, au sujet de ces *Architoux*, ( *Pertussis* ) dont ils se tirent si mal, comme encore bien d'autres maladies des enfans. Mais l'on doit même grace aux vaincus, qu'il ne faut pas pousser au desespoir de la honte & de la confusion. Ils sont pleinement convaincus d'ignorer la Médecine des enfans, des femmes grosses, des nourrices, &c. Il faut leur laisser le tems de revenir à resipiscence & de regagner par leur soumission la bienveillance & l'appui de leurs Maîtres.

LXVII. Mais encore les Chirurgiens qui brigandent en empiétant sur la Médecine, sont brigandés par ceux qui empiètent tous les jours sur la Chirurgie : les uns se font Guérisseurs de *fistules* sans opérations ; les autres promettent la guérison des *loupes* sans les extirper ; les troisièmes annoncent une nouvelle maniere de faire la *Lithotomie*. Et saint Côme illustré par tant d'excellens Opérateurs qui ont donné la Loi à la Chirurgie de l'univers, a vû un de ses Maîtres des plus distingués courir en Angleterre  
pour



pour apprendre cette nouvelle maniere de tailler. C'étoit un peu humilier la Chirurgie de Paris , si fiere a bon droit de sa suffisance autentiquement avouée. Mais il est glorieux de sçavoir s'humilier à propos & utilement. Au contraire l'humiliation ne passe-t-elle point en honte , quand après avoir couru au loin pour se rendre admirateur d'un Chirurgien étranger , l'on est revenu incapable de le suivre dans ses succès ? Car tandis que cette nouvelle maniere de tailler se pratique journellement & très heureusement en Angleterre & en Hollande , nos fiers Maîtres Académiciens de saint Côme sont demeurés en reste. C'est que comme leur avoit dit tant de fois l'heureux Opérateur , & célèbre par tout le monde , Mr. Colot ; il y a un tour de main pour la réussite de la taille , que n'attrapent point des Chirurgiens habiles à toute autre opération. Ainsi l'on a vû de les yeux & en sa presence travailler Mr. Colot pendant plusieurs lustres d'années , a-t-on jamais attrapé sa maniere d'opérer ? Il en est arrivé de même , l'on a été obligé d'admirer l'Opérateur Anglois ; mais sa maniere de travailler lui est demeurée en propre. Voilà certes une étrange entamure à la Chirurgie de nos Chirurgiens

giens - Médecins ! Ne vaudroit-il pas mieux donc s'occuper à perfectionner sa Profession & à l'accroître que d'ambitionner d'envahir celle des autres ? Est-ce que la Médecine de Paris voudroit insulter à l'humiliation de saint Côme ? Tant s'en faut certainement ; mais elle est en droit de faire remarquer que les Chirurgiens qui voudroient risquer avec elle , devraient commencer par se mettre hors de toute atteinte contre la science & l'adresse qu'ils se doivent pour l'honneur de l'ancien saint Côme & de leurs Ayeuls.

LXVIII. Mais une sorte d'Opérateurs qui fait Corps dans le monde contre les Chirurgiens de saint Côme , ce sont les *Oculistes* , pourquoi ce nouveau Corps Chirurgicale ? Parce que les Maîtres de saint Côme occupés ou distraits par des soins ambitieux pour obscurcir les autres , se sont laissé enlever les nombreuses opérations qui se font sur les yeux. Encore patience s'il ne s'agissoit que de *cataractes* ; mais combien de cas d'affections qui attaquent les yeux , & qui demandent des opérations de la main , qui sont négligées à saint Côme , & à tel point que la plupart ne les connoissent ni par leur nom ni par leur situation. D'autres les pratiquent ;  
ainsi

ainsi reste à saint Côme à jouer au Roi dépouillé , car bien-tôt ils se reduiront à n'être ni Chirurgiens , ni Médecins , par ce qu'en se dessaisissant de ce qui leur convenoit , ils courent après des fantômes de vanité & d'ambition.

LXIX. Leurs peres furent des hommes graves, solidement Maîtres en Chirurgie, Opérateurs célèbres pour le manuel, dont la reputation mourra aussi peu que la sagesse Chirurgicale dont ils ont été les Auteurs & les peres. Aujourd'hui les Chirurgiens de saint Côme s'érigent en *Académiciens* , en *Phyliciens* , en *Philosophes*. Ils se donnent pour *Censeurs* & *Approbateurs* de Livres de Chirurgie. D'Artistes donc & d'Opérateurs de la main , ils ambitionnent les titres & prérogatives des sçavans critiques. Ils prennent les noms des gens de Lettres , & à peine s'en trouve-t-il quelques-uns parmi eux qui aient ouvert le *Rudiment*. Le Brigandage donc est-il un nom supposé ? Car ils n'ont rien que de larcin dans le peu de connoissance dont ils se parent. Un Arrêt du Parlement leur a défendu d'appeller Collège ou Ecole de Chirurgie leur Maison de saint Côme ; & aujourd'hui ce sont des Professeurs soi-disant qui y donnent des leçons & qui y dictent des cahiers. La  
contravention

contravention est-elle inévidente ? Au contraire elle prouve évidemment le Brigandage de la Chirurgie de S. Côme, qui n'est plus qu'un cahos de fonctions usurpées sans mérite , & de titres surpris sans raison. Car encore les Arrêts du Parlement leur ont interdit la licence qu'ils avoient voulu prendre d'approuver des Livres ; & aujourd'hui ils ont l'audace & l'adresse d'arrêter l'Edition des Livres qu'ils n'auront pas approuvé. Vanité ne le montrera jamais dans un plus grand jour. La Faculté de Médecine de Paris s'oppose autant que la prudence , ou de sages ménagemens le permettent à de telles entreprises. L'Université n'approuva jamais une telle confusion dans les Lettres , toujours & constamment opposée à une quatrième Faculté , ne souffrira jamais suivant ses sages Loix que la Maison de saint Côme fasse de la *Philosophie* , tandis que ses Registres qui font foi des études de ceux qui y ont donné leurs noms , ne font ombre de mention des noms des Académiciens de saint Côme ; c'est qu'elle n'auroit pas voulu en faire ses *Maîtres ès Arts*. Cependant voilà , ô pauvre Public , les Médecins qui se donnent pour traiter vos femmes , vos filles , vos enfans , & qui ne craignent point d'exercer

cer la pratique au vû & au sçû de tout le monde , sur des maladies comme la verole , qu'ils ne sçavent traiter qu'avec le plus formidable de tous les remèdes , qui est le mercure. C'est donc l'abus le plus criant , parce qu'il est le plus dangereux , que des Chirurgiens qui sont sortis de leur sphere , & qui voudroient faire oublier qu'ils le sont au moins par état , en se mettant sur le nez des masques d'Académiciens , de Physiciens , de Philosophes. Une telle mascarade pourroit-elle être une marque , que de tels personnages pussent donner au Public des gens de science en Médecine , ou des Praticiens habiles pour un emploi qui demande des têtes ornées des Loix de la nature & de celles de la bonne Médecine. Car dans une tête de Médecin doivent être concentrées la science des Physiciens , la sagesse des Philosophes , & sur le tout la probité des mœurs & l'amour de la Religion. Sans cela la Médecine ne sera qu'un Brigandage de vanités de toutes les sortes , assorties par l'interêt , & entretenu par la cupidité , la superbe & l'ambition.

LXX. Les Chirurgiens de saint Côme se demêleront , s'ils peuvent , de ces honteux mélanges , mais la Faculté de Médecine

Médecine de Paris confirmée par la discipline que lui ont laissée les anciens Maîtres, défendront toujours pour le bien public les vraies idées & les justes notions d'une Médecine qui ne se laisse distraire, ni par l'intérêt, ni par l'ambition, ni par la vanité de nouveaux titres, pas même d'Académie. Contentée de la dignité de la plus noble Profession dont elle est la tutrice & la dépositaire, & qui ne s'occupe que de la santé des hommes & de leur conservation. C'est une telle Médecine dont aujourd'hui l'on revendique les droits contre le Brigandage des Chirurgiens de saint Côme. L'ancien saint Côme jura fidélité & obéissance à cette Médecine pendant des siècles. Tous les ans le jour de saint Luc, les Prévôt, le premier Chirurgien, ou premier Barbier, ( par lui ou par son Lieutenant ) venoient à l'Assemblée de la Faculté, apporter comme le *Mercen*, ou le denier de leur redevance envers elle, jurant par serment obéissance & soumission à ses Docteurs, comme à leurs *Seigneurs & Maîtres* ; car ce sont les termes de la requête des Maîtres Barbiers-Chirurgiens qui porte : *A nos Seigneurs les Doyens & Maîtres de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris* :

\* Et voici la teneur du serment que les Chirurgiens doivent faire & qu'ils font tous les ans à ladite Faculté. *Jurabitur, quod parebitur Decano & Facultati in omnibus licitis & honestis, & quod honorem & reverentiam exhibebitis Magistris Facultatis, sicut scholastici suis Praceptoribus tenentur obedire.* Vous étiez, ancien saint Côme, dans cette coutume, où vous marchiez de bon gré, & sans aucune repugnance. Quel mauvais génie vous a empêché de continuer à courir si bien par cette voie: *Tam bene currebatis, quis vos impeditur*? L'homme ennemi a semé cette zizanie dans le champ de la Médecine: *Homo inimicus hoc fecit.* C'est l'esprit de revolte, d'indépendance & de vanité; qui est la source originaire du Brigandage qui ruine la Chirurgie de saint Côme. L'Histoire de la Médecine montre comment les Chirurgiens furent originairement les Valets des Médecins, c'est les voir être moins que rien en matière de science & de littérature. *Ex nihilo estis*, leur pourroient dire les Médecins. La superbe donc leur a troublé l'esprit. Une inspiration maligne leur a dit, pourquoi ne tâterez-vous point d'un fruit qui vous donnera les mêmes connoissances qui mettent des Maîtres au-dessus de vos têtes?

N Pourquoi

\* Voyez dans les Statuts, le Contract entre les Docteurs Regens de la Faculté de Médecine de Paris & les Maîtres Barbiérs-Chirurgiens : p. 4.

Voyez Decreta Facult. Med. p. 106.

Pourquoi vous laisser interdire l'usage d'un fruit qui vous ouvrira les yeux comme à eux ? De sorte que comme des souverains en science, vous jugerez en Maîtres du fond des choses : *Eritis sicut Dii, scientes bonum & malum*. De si flatteuses espérances ont allumé la cupidité des Chirurgiens du nouveau saint Côme, & la vanité leur faisant secouer le joug de leurs Maîtres, ils en sont venus jusqu'à se moquer de leurs mœurs anciennes comme celles des bonnes gens : *Homines antiquæ virtutis*. C'est qu'une vertu austère leur a paru infructueuse. Car telle approbation qu'on lui donne, l'on fait avec elle peu de chemin vers la fortune : *Virtus laudatur & alget*. L'on se morfond selon cette Philosophie auprès d'une vertu comme celle de la Médecine de la Faculté. Il est un chemin plus court. C'est de mépriser tous les Anciens & de se mettre au-dessus de leurs connoissances. En effet c'est la remarque d'un sçavant Auteur qui a recherché les causes de l'ignorance des Chirurgiens de ces derniers tems, car il les trouve en ce qu'ils méprisent les Anciens. Aussi personne ne poussa-t-il plus loin la raillerie & le mépris de ces Maîtres en Médecine que le nouveau saint Côme. Un seul exemple ne laisse rien à douter là-dessus.



dessus. Un des Coriphés dans le Brigandage de cette Chirurgie a osé dire de son Fils , qu'il en feroit un Médecin s'il lui connoissoit trop peu d'esprit ou de mérite. Un des principaux sujets d'affliction dans l'infortune du saint homme Job , fut de se voir raillé par des jeunes gens , dont autrefois il n'auroit pas voulu faire ses plus bas valets : *Nunc derident me juniores , quorum non dignabar* Job 30. 10. *patres ponere cum canibus gregis mei.* Hé quelle n'est point l'obligation de ce glorieux Chirurgien envers la Médecine ? Est-ce pour faire entrer ici du personnel ? Saint Paul ne veut point qu'on fasse réflexion sur ce qu'ont été autrefois les faux Apôtres : *Quales fuerunt , &c.*

LXXI. L'on a d'ailleurs une liste nombreuse de grands & illustres personnages sortis de la poussière. Mais sans sortir de la Médecine , le célèbre Patin ne rougissoit point de tenir dans son cabinet les Portraits de son bonhomme de Père , & de la bonne femme sa mere ; c'étoient de vrais Payfans , cependant il avoit soin de les faire remarquer à tous ceux qui venoient dans son cabinet. C'est que l'ingratitude seule fait le crime des orgueilleux qui oublient ce qu'ils doivent à leurs bien-

Nij faicteurs,

faicteurs, qui les ont nourris & instruits.  
 Mais cet exemple n'est pas seul dans le  
 nouveau saint Côme ; car que sont ce  
 que leurs prétendus Professeurs qui dic-  
 tent des leçons d'Anatomie ? D'où se  
 font-ils fait là dessus un petit fond de  
 quelques connoissances ? De la defro-  
 que des dissections Anatomiques &  
 Chirurgicales des corps qui servoient  
 aux démonstrations de l'amphithéâtre  
 des Ecoles de Médecine. C'est un des  
 Geais de saint Côme paré des plumes du  
 Paon , qui ne sont riches que des con-  
 noissances qu'ils tiennent du Briganda-  
 ge ; simples & purs *plagiaires* de tout  
 ce qu'ils ont dérobé de leurs Maîtres ,  
 dont ils se sont appropriés les lumieres.  
 De quelle étrange sorte donc seroient  
 plumés de tels Brigantins en matiere de  
 science ; si chacun des Maîtres qui ont  
 été filoutés reprenoit la plume qui lui a  
 été dérobée.

Un Paon muoit ; un Geais prit son plumage  
 Puis après se l'accommoda ;

Puis parmi d'autres Paons tout fier se panada  
 Croiant être un beau personnage ,

Quelqu'un le reconnut : il se vit basoüé  
 Berné , chiffé , mocqué , joué.

Il est assez de Geais à deux pieds comme lui,  
 Qui

Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,  
Et que l'on nomme plagiaires,  
Je m'en tais, & ne veut causer nulle ennui.

De la

Fontai-  
ne, Fable  
choif.  
vol. 1.  
p. 1929

LXXII. Ici prendroit une maligne satisfaction à la Faculté de Médecine, si elle étoit susceptible de basse joie. Ce seroit l'indigne complaisance de voir la rebelle Chirurgie de saint Côme son ennemie courir à sa perte. Car ce fut la prédiction de Mr *Chirac*, aussi sensé que sçavant Médecin, & qui connoissoit si parfaitement le génie des Chirurgiens & de leur race. On voulut lui faire faire attention à l'entreprise des Chirurgiens de saint Côme, qui essayoit se donner pour Académie. Cela paroissoit à tout autre que lui, interesser la Médecine, dont il étoit capable par la place qu'il occupoit de premier Médecin du Roi, laquelle le mettoit en état par le grand crédit qu'il avoit à la Cour, de révéndiquer les droits & l'honneur de la Médecine, auquel il tenoit très singulièrement. Quelle fut sa réponse ? Laissez les faire, dit-il, d'un ton froid & méprisant, ils se perdent eux-mêmes. Mais d'ailleurs la Faculté de Médecine a toujours pour la Chirurgie qu'elle regarde comme sa fille, & pour les Chirurgiens qu'elle regarde comme ses enfans, un

cœur

cœur de mere , elle les tient comme les os de ses os , comme la chair de la chair : *Os de ossibus , caro de carne*. Elle ne peut donc que s'attendrir sur les malheurs qui deshonnorent saint Côme , & qui entraînent les Chirurgiens dans leur ruïne , à la honte d'une Profession qui a tant honoré la Maison de saint Côme. Car voici la consommation de la plus injuste & la plus insensée des prétentions. Ces Académiciens tenant Boutiques , & ouvriers de leurs mains , ambitionnent de censurer les Livres de Chirurgie , & d'en être les Approbateurs. Car ont-ils rien de meilleur pour remplir ces places de science , que leurs prétendus Professeurs qui font comme la crème de la Comique-Académie de saint Côme. Or quel est le fond de science de ces representations de Professeurs , ou de Professeurs de nom , & moins qu'en figures , puisqu'ils n'ont le droit ni d'en porter le bonnet ni la robe , & que l'on devroit faire taire s'il étoit permis , ou le tems de faire valoir les anciennes Loix de l'Université. On vient de le voir dans l'exemple du Geai se *panadant*. De tels Censeurs de Livres ne seront-ils pas donc obligés de recourir aux sources d'où ils ont pris les leçons qu'ils dictent , pour s'apprendre à juger  
des

des matieres des Livres qu'on leur ren-  
voyeroit pour être examinés ? Peut être  
croiroit-on que l'établissement d'une  
Académie leur donneroit des lumieres  
supérieures en Chirurgie. Mais que se  
traite-t-il dans ces Assemblées comiques  
d'Académiciens sans Lettres ? Sera-ce  
autre chose que ce pourquoi l'on déli-  
vre la *Médaille*, qui fait le prix de ce-  
lui qui a le mieux traité la question pro-  
posée par le Senat Académicien. Et quel  
peut être celui qui emporte un tel prix ?  
On vient de le voir dans la personne  
d'un précepteur à qui la Médaille a été  
adjudgée à la honte de tous les Chirur-  
giens. Donc un Précepteur a bravé la  
science. La preuve est donc complete  
que l'ignorance est attachée à toute la  
Chirurgie. Comprenne après cela qui  
pourra la science des Chirurgiens pour  
l'examen des Livres. D'ailleurs, saint  
Côme peut-il avoir oublié l'humiliante  
condamnation, & la honte de l'amende  
de 100 liv. qu'il subit en vertu des Ar-  
rêts du Parlement dans la personne de  
*Jean Michaut Maître Chirurgien*, étant  
du Conseil de la Communauté des Maîtres  
Chirurgiens de saint Côme ? Parce que ledit  
*Michaut* avoit composé un Livre, & fait  
imprimer sans l'approbation de la Faculté  
de Médecine de Paris. Ce Livre sortant du  
Conseil

*Conseil de la Communauté des Maîtres Chirurgiens*, fut supprimé, ledit Michaut condamné en 100 liv. d'amende, interdit du *Conseil des Chirurgiens*, défense à lui & à toute autre personne de faire imprimer aucun *Livre de Chirurgie*, ou autre partie de la *Médecine* sans l'approbation des Doyens & Docteurs de la *Faculté de Médecine de Paris*; ladite *Communauté des Chirurgiens* & ledit Michaut condamné aux dépens. (Voyez cet Arrêt de 1672, & bien d'autres rapportés à la fin des Statuts de la *Faculté de Médecine* en l'*Université de Paris*.)

LXXIII. Après une telle aventure & de telles Déclarations contre la *Communauté des Chirurgiens* de saint Côme, cette *Communauté* colorée, mais en détrempe, du titre d'*Académie*, a-t-elle plus de droit que ses peres, plus de science & plus de raison, de vouloir aujourd'hui s'ériger en Approbateurs de Livres d'autrui, tandis qu'il est prouvé, qu'il est défendu à eux-mêmes de composer des *Livres de Chirurgie* sans l'approbation de la *Faculté de Médecine de Paris*? Ont ils fait preuve au *Parlement* de nouvelles lumières de science compétente pour juger des Livres? & là dessus se sont-ils pourvû en cassation d'Arrêt? Reste donc à conclure que

que c'est à la seule Faculté de Médecine qu'il appartient par les Loix de donner des Approbateurs ou des Censeurs des Livres de Chirurgie, comme il se pratique tous les jours dans la personne des Censeurs Royaux, qui se prennent toujours parmi les Docteurs de la Faculté.

LXXIV. Mais parce que le Brigandage est le mépris de la discipline, il se met au-dessus des Loix, des Réglemens, & des Arrêts. Car ces barrières sont impuissantes contre des gens que la révolte souleve contre les Puissances qui veulent contenir l'ordre & le rétablir. Car toutes les Loix des Parlemens, des Facultés & de l'Eglise qui en autorise la validité, non-seulement défendent de composer des Livres de Chirurgie aux Chirurgiens; mais encore il leur est universellement défendu de donner des remèdes & de traiter des maladies internes. Car c'est surquoi se récrie le plus sage & sçavant Auteur Chirurgien, \* qui voudroit faire rentrer les Chirurgiens dans la place propre à leur état. Car qui ne sçait; dit-il, jusqu'à qu'on va l'ignorance des Chirurgiens qui donnent des drogues: *At quanta hodiè plerumque Barbitonforum, & quam noxia sit imperitia quis nescit* \* : L'on verra ail-

\* Glan.  
dorp,  
*Spec. de m.  
Chirur.  
gor. præ-  
fat. p. 2.*

\* Ibid.

O leurs

\*Voyez  
*Zacchias,*  
*Ibid.*

leurs les raisons de ces dangers. Mais ce qui fait particulièrement au sujet présent , c'est que les Facultés de Médecine , approuvées par les Théologiens \* , & les Jurisconsultes ont ajouté la nécessité du serment pour interdire aux Chirurgiens de saigner , de donner des médecines , sans ordonnance de Médecins. Pour infirmer donc tous ces sages Réglemens , quelles sont les raisons qu'ils apportent ? Car ils ne font autre métier que saigner , médicamenter , sans d'autres ordonnances que celles de leurs têtes. Ils sentent tout le poids d'une Loi qu'ils violent en allant contre le serment qu'ils ont fait. Pour donc justifier leurs prévarications criminelles aux yeux de Dieu & du monde , faisant des scrupuleux ou des réguliers , ils en appellent à leurs consciences , qui ne leur permettent pas d'exécuter un serment qui va au détriment de la société & du soulagement urgent des malades. Ils donnent ce cas de conscience à décider à de graves Docteurs en Théologie , des plus éclairés ; & ces Messieurs ( disent-ils ) leur ont répondu qu'ils ne sont pas tenus à un serment aussi injuste que déraisonnable. Mais sur quel exposé se sont-ils fait donner secrètement cette décision ? Ont-ils fait entendre



entendre à ces Casuistes que la Loi du serment n'a jamais été adoptée par les Facultés , que pour rappeler les Chirurgiens à l'observance de la Loi naturelle confirmée par l'Evangile ? Car par-là se comprend la juste nécessité du serment contre des gens que n'a pû contenir dans le devoir de l'humanité la Loi qui contient tous les hommes. Car ou le violement ne peut être arrêté que par une Loi aussi sacrée que par celle du serment ; ont-ils fait sentir ces adroits scrupuleux à ces Casuistes , qu'étant les plus hardis violateurs des Loix humaines , il n'y avoit qu'une Loi divine , c'est-à-dire , prise dans la Religion qui pût les arrêter. Si les Chirurgiens s'étoient conservés dans cette irréfragable simplicité que l'Evangile ordonne aux Chrétiens , dont le *oui* & le *non* faisoient la sûreté de leurs paroles , & de leurs actions , ç'auroit été un crime de les assujettir à des sermens. Mais en sont-ils là ? Eh pourquoi font-ils tant de bruit sur ce serment ? Ne seroit-ce point parce qu'il va contre leurs intérêts. C'est l'or du Temple , sur lequel le serment leur paroît le plus important ; mais le Temple lui-même , ou la Religion entre-t-elle aussi avant dans leur

cœur ? *Qui jurat per Templum , nihil est ; qui jurat per aurum Templi , debet.*

LXXV. Or la cupidité des Chirur-  
giens est tellement marquée dans leur  
révolte contre leur serment , qu'il est  
mal-aisé d'y appercevoir cette délica-  
tesse de conscience dont ces scrupuleux  
voudroient parer l'injustice de leurs en-  
treprises sur la Médecine. Mais comme  
il n'est pas possible qu'ils ne sentent au  
fond de leurs consciences allarmées l'i-  
gnorance où ils sont sur l'intérieur des  
maladies , qui ne sont ni Chirurgicales  
ni extérieures , ils ne peuvent jeter de  
voile sur les péchés qu'ils commettent  
en ce genre , qu'en se couvrant du pré-  
texte de la nécessité où ils se trouvent  
de médicamenter , saigner , ou autre-  
ment traiter les malades. C'est donc ,  
disent-ils, des cas urgens, où l'on ne peut  
sur le champ avoir un Médecin , com-  
me les Loix les y obligent pour le trai-  
tément des maladies internes. Mais fût-  
ce jamais la pensée des Législateurs ,  
qu'il ne fut pas permis à un Chirurgien  
de sauver la vie à un malade ? Les Juifs  
se permettoient de retirer du puits leur  
âne qui y seroit tombé un jour de Sabat ;  
& sur cet exemple Jesus-Christ lui-mê-  
me nous enseigne que la charité l'em-  
porte

porte sur la Loi. Ce n'est donc là qu'un cas du Brigandage de la Chirurgie ; car à l'ombre d'un prétexte aussi léger , & d'une raison si peu concluante , ils se livrent à la licence de traiter quelque maladie interne que ce soit indépendamment de la présence d'un Médecin. En effet est-ce urgence de maladie , de donner des avis par écrit & des ordonnances *baragouinées* de raisons Physiques, Chymiques , Anatomiques , pour être envoyées en Provinces ? Est-il *guet-à-pent* plus manifeste ? Et voilà ce que les consciences de nos scrupuleux devroient leur reprocher. Car c'est mettre la faux dans une moisson , non-seulement qu'ils ne connoissent point , mais encore qui ne leur appartient point. Est-ce rien moins que prendre le bien d'autrui ? Autre chose que la cupidité peut-il là-dessus endormir la Religion ? Quelle raison apporteront-ils du Brigandage qu'ils font de leur Profession , en faisant celle des autres ? Car ce n'est pas seulement celle de la Médecine qu'ils veulent maîtriser , ils étendent l'empire de leur domination sur la Pharmacie. Ainsi le bouleversement est complet parmi eux en fait de licence. Autrefois c'étoit dans la personne du Médecin qu'étoient concentrées la Médecine , la

Goelick  
 ac. r. far-  
 ciendo  
 corpore  
 mutilo  
 Medici-  
 na.

Chirurgie & la Pharmacie. Heureux ce tems suivant la pensée d'un sçavant Auteur\* qui gémit sur l'abandon qu'ont fait les Médecins de la Chirurgie & de la Pharmacie ! Aujourd'hui c'est dans la personne du Chirurgien que résident la Médecine , la Pharmacie & la Chirurgie. Or à quels dangers ne sont pas exposés des malades , qui avalent , ou qui usent de remèdes préparés de main de Chirurgiens, ne fût-ce que des *emplâtres*, des *onguents* , des *baumes* & semblables topiques de cette importance ? Car qui ne sçait les difficultés qu'il y a en particulier dans la *manipulation* , ou maniere de faire les mélanges de drogues pour la composition , & la cuite des emplâtres ? Les plus habiles Pharmaciens en conviennent, & un Chirurgien a le front de se mettre au-dessus de ces difficultés pour gagner davantage. Appliquez ces réflexions aux préparations du *Mercur*e qui est ou leur idole, ou leur asile dans les cas importants de maladie, où sans conseil aucun ils prodiguent le mercure extérieurement & intérieurement. Mercure qu'ils auront préparé en dépit de toutes les Loix de la Pharmacie , qu'ils méprisent sans les avoir étudiées. La suffisance qu'ils s'arrogent en fait de Chymie, est un branchage du Brigandage Chirurgi-  
 cal.

cal ; car les sels caustiques , ces *feux potentiels* , ces *feux en puissance* , les Mercurés doux sublimés , & encore les eaux mercurielles , & tant d'autres remèdes tenans de la Chymie , ou qui en sont les productions, se trouveront employés sur les malades des Chirurgiens ; toutes œuvres de mains qui sont aussi peu Chymistes que Pharmaciennes. Telle est l'étendue du Brigandage de la Chirurgie. Les Médecins ont-ils tort d'en avertir le Public , & de demander sur de si prouvés & si pressans maux de prompts remèdes par de nouveaux Reglemens.

LXXVI. Ce fut le parti que prit il y a peu d'années le Collège , comme il se nomme des Médecins du Roi de *Prusse* , l'Electeur de *Brandebourg* , pour remédier aux malheurs qui arrivoient aux malades de la verole entre les mains de tels Chirurgiens. Un jeune Seigneur de la Cour de ce Prince mourut misérablement entre leurs mains ; & la Cour & la Ville ayant ouvert les yeux sur les affreux dangers que couroient ceux qui étoient attaqués de maux vénériens entre les mains des Chirurgiens , qui s'approprioient cette cure ; le Collège des Médecins demanda au Roi de *Prusse* ( qui n'étoit alors qu'Electeur

de Brandebourg ) le fameux Edit touchant la Médecine que l'on trouve à la tête du Dispensaire ou Pharmacopée de Brandebourg. Une seconde occasion aussi malheureuse qui autorisa la Requête du Collège des Médecins fut la mort précipitée d'un Officier de la Couronne , très cher au Prince regnant , lequel mourut promptement pour avoir pris de la main , ou par le conseil seul d'un Chirurgien , un purgatif violent \* : deux exemples funestes qui ont éclairé les esprits & qui ont valu au Public cette Constitution Médicinale pour les Etats de Brandebourg , par laquelle ce Prince règle & fixe en Maître & sous de grosses amendes , les devoirs de soumission des Chirurgiens envers les Médecins \* , comme leurs Supérieurs & Maîtres.

\* Voyez  
l'Avis au  
Lecteur  
qui est à  
la tête  
de ce  
Dispensaire ,  
p. 1.

\* Ibid.  
p. 4.

LXXVII. Mais pour se renfermer dans la question présente , touchant les Reglemens à demander contre les Chirurgiens , c'est-à-dire , pour les faire rentrer dans la discipline , & les remettre sous les droits des Médecins ; seront-ce des moyens de conciliation , ou des expédiens de contrainte ? Moyens de conciliation , pour regagner aux peres les cœurs d'enfans rebelles , & pour convertir vers de tels enfans les cœurs  
des

des peres. Les moyens de conciliation se presentent les premiers , & d'autant plus convenables , qu'ils ont été pratiqués entre la Faculté de Médecine de Paris, & les Chirurgiens de S. Côme ; ce sont tous les points ou articles du *Concordat* passé volontairement, & à la Requête même des Chirurgiens avec la Faculté de Médecine de Paris. Toutes les conditions de cette *Transaction* ont été consenties , convenues & executées entre les deux Parties. Que faudroit-il pour faire revivre cet aimable accord , selon lequel ont vécu en paix tant de célèbres Chirurgiens des siècles passés avec leurs amis les Médecins de la Faculté ? Rien autre chose de la part des Chirurgiens d'aujourd'hui que de mettre bas les prétentions où ils sont entrés , bien contraires aux mœurs & aux manieres de leurs Peres de saint Côme ancien. Voilà la paix faite , le Public en sûreté , & l'union rétablie entre la Communauté de saint Côme & la Faculté de Paris. Mais ce parti de conciliation n'étant point du goût du fier saint Côme moderne , ce seront des Loix qu'il faudra leur imposer pour les remettre sous le joug raisonnable & naturel de la Médecine leur mere & maîtresse. Or ces Loix sont toutes faites , arrêtées & executées

cutées dans l'Edit pour les Etats d'un grand Prince , ſçavoir le Roi de Pruſſe. Et ces Loix vont en général à remettre ſous la diſcipline des Médecins , non ſeulement tous les Chirurgiens ordinaires pour le courant de la Chirurgie , mais encore tous les differens *Opérateurs*, appartenant à la Chirurgie , ou ſortis de ſon ſein. Ce ſont les Opérateurs pour la *pierre* , pour les *deſcentes* , pour les *yeux* , ſans en excepter les *Baigneurs*. Par une raiſon ſemblable les *Sages femmes* ſont ſoumiſes à la Médecine , ſans que les Chirurgiens puiſſent prendre l'autorité de Maîtres au-deſſus d'elles , pour la théorie des accouchemens , qui deſormais leur ſera enſignée , non plus par les Chirurgiens , mais par les Médecins. Ce général ſuppoſé , il eſt enjoint aux Chirurgiens par l'Article XIII. de l'Edit Médicinal , de ſe tenir tellement aſſujettis au Collège des Médecins , que ſans leur approbation , en conſéquence de l'examen qu'ils auront ſubi , ils ne pourront être admis à la Profeſſion de Chirurgie. Enfin que leurs Garçons ou les Eleves en Chirurgie ſeront obligés d'avoir les atteſtations d'étude qu'ils auront obtenues , & méritées des Docteurs en Médecine. Par l'Article XIV. du même Edit , il eſt ordonné que  
les



Les Chirurgiens ne pourront traiter aucune plaie considérable sans avoir appelé un Médecin qui réglera leur conduite , sans qu'il leur soit permis de former leurs difficultés aux Médecins , que d'une manière modeste & soumise. Article encore par lequel il est défendu aux Chirurgiens d'ordonner des remèdes internes , sous de rigoureuses peines ; tels que sont les purgatifs , les vomitifs , les narcotiques ; mêmes défenses de donner des remèdes internes sans l'avis d'un Médecin , sont faites aux *Opérateurs Herniaires , Oculistes , Lithotomistes*. Par l'Article XVII. & par le XVIII. les *Sages-femmes* ne doivent traiter sans le conseil d'un Médecin les femmes grosses & les accouchées.

LXXVIII. Sur ce plan il doit être également interdit aux Chirurgiens de traiter en chef ou tous seuls les *maladies vénériennes* ; il faut y ajouter le *scorbut* cette maladie formidable & interne dont les Chirurgiens disposent sans la connoître avec le même empire , & un despotisme pareil à celui avec lequel ils se rendent les Médecins seuls des *maladies vénériennes* : ensemble par la raison que les *Sages-femmes* sont assujetties par l'Edit Médicinal , à prendre les avis des Médecins pour les femmes grosses

&amp;

& les accouchées , les Accoucheurs , qui se sont mis au niveau des femmes , entrent dans les mêmes assujetissemens envers les Médecins, pour le traitement des femmes grosses & des accouchées , sans qu'il leur soit permis de leur ordonner des remedes interieurs ; leur pouvoir pour le traitement des enfans sera encore limité sur le modele de celui des Sages-femmes , puisqu'ils ne sont sages comme elles que pour le manuel. Ainsi donc il leur sera défendu de donner aux enfans , comme aux meres, des remedes interieurs.

LXXIX. Quoi donc ! faire reprendre la lancette aux Accoucheurs pour saigner comme Chirugiens les femmes qu'ils accouchent comme Médecins ? Faire fermer les atteliers vénériens ; détruire ou dissiper ces repaires du crime , ces antres secrets , où vont se cacher les débauches de peres & d'enfans de famille ? Sinon y admettre des Médecins , qui après avoir constaté la maladie , demeurent juges & témoins de tout ce qui se passe dans ces profondeurs de la Médecine vénérienne des Chirugiens. Profondeurs qui sont des mysteres d'iniquité où le crime trouve asile , sans que la pieté y entre , puisqu'on y laisse mourir des malades sans  
Sacrement ,

Sacrement, lesquels on se garde bien d'y laisser entrer, pour ne pas décrediter de telles auberges. De plus faire taire ces Discoureurs de théâtre, ces Causeurs comiques qu'on nomme Professeurs à saint Côme; pour ordonner comme le regle l'Edit Medicinal du Roi de Prusse, & comme il est plus singulièrement porté par les Réglemens ou Constitutions de l'Empereur *Frederic second*, que ce soient de Professeurs en Médecine dans les Facultés juridiques, que tout Chirurgien, pour être autorisé à pratiquer la Chirurgie, sera obligé de produire des attestations; c'est-à-dire, des Professeurs en Médecine sous qui il aura étudié un an pour le moins, pour y apprendre sur tout l'Anatomie. Car on ne pense point en Allemagne que les Medecins ne sçavent point l'Anatomie: *Extat in Constitutionibus Fride-rici secundi Imperatoris, ut nullus Chirurgus ad praxim admittatur, nisi testimoniales litteras attulerit, Magistrorum in Medicâ Facultate legentium, quod per annum saltem in eâ Medicina parte studuerit, præsertim Anatomiam didicerit.* Car ajoute le même Auteur, il est aussi ordinaire aux Chirurgiens d'Allemagne, qu'il l'étoit en Italie aux Chirurgiens, de sçavoir si peu d'Anatomie, qu'il n'étoit pas possible

Voyez  
Berheus  
De Chi-  
rurgorum  
functio-  
nibus p.  
66.

\* *Præfat.*  
p. 3.

ble de trouver un ou deux Chirur-  
giens qui fut médiocrement instruit de l'Ana-  
tomie. Ajoutez ce que rapporte Glan-  
dorp, \* ( si célèbre en Chirurgie ) des  
Chirurgiens , dont plusieurs avoient  
peine à distinguer une lettre d'une au-  
tre lettre , tant ils étoient peu capables  
d'écrire ou de lire : *Imò vix vix litteram  
à littera distinguere , neque legere neque  
scribere valent , & tamen doctorum libros ,  
&c. contemnunt.* Vantez après cela , si  
vous pouvez , Messieurs les Chirur-  
giens , comme les Maîtres en Anato-  
mie sur les Médecins : *Theoriæ ( Anatomiæ )  
neglectus Chirurgis in Germania tam  
peculiare vitium est , ut quod Zacchias de  
Italîs suis olim quarebatur , vix ex decem  
unum aut alterum reperias , qui vel medio-*  
criter hac in parte instructus sit. \* Les Chi-  
rurgiens sont-ils donc si peu dépendans  
de la Médecine pour apprendre l'essen-  
tiel de leur Métier ?

\* Ber-  
leus.  
*Ibid.*

LXXX. Mais l'étrange plan de re-  
forme ! Que de dommages , que de  
pertes , que de préjudice à faire souf-  
frir ! Il est vrai ; Mais à qui ? A la Chi-  
rurgie , ou aux Chirurgiens ? Mais est-  
ce rien prendre du leur que de retirer de  
leurs mains les larcins , & les usurpa-  
tions que le Brigandage de leur Art ,  
leur a fait commettre ? De plus , rien  
manifeste-

manifeste-t-il davantage un Brigandage, qu'une ambition qui s'est portée à tant d'injustes entreprises, dont les Chirurgiens se sont fait des patrimoines. Car sans trop profondément creuser ces fonds d'iniquité que l'interêt a suggéré, l'on en sçait assez sur le mercure vénérien, pour ne point ignorer que le mercure a commencé la découverte par enrichir le célèbre *Jacques de Carpy* Chirurgien de *Bologne*, qui sçut se faire une fortune immense à traiter, tuant & guérissant ou estropiant des verolés, par les onguens mercuriels.\* Il faut lui associer, comme nous l'apprend *Fallope*, *Gonzalve d'Oviedo* Espagnol, lequel au moyen du *Gayac* qu'il donnoit pour le spécifique de la verole, s'érigea en Médecin de la verole, & gagna tant de bien en peu de tems, qu'il laissa ses enfans dans l'opulence.\* Après cela est-il douteux, d'où vient aux Chirurgiens affamés d'interêt, l'attrait pour le mercure & les spécifiques, le *gayac*, la *squingue*, le *sassafras*, la *sarspareille* pour la guérison de la verole? On s'y enrichit à l'ombre des spécifiques mercuriels ou autres. La lancette est-elle d'un aussi grand revenu? Quoi qu'il en soit donc, les pertes par la reforme à faire ne tombent aucunement sur la Chirurgie.

La

\* Voyez  
LeClerc  
hist. de  
la Mé-  
decine  
p. 791.

\* Le  
Clerc,  
&c.  
ib. id.

La Médecine lui conserve par tout & en tout son manuel. Ainsi un Hôtelier, tenant attelier de verolés, seroit-il obligé de rouvrir boutique ? Ce ne seroit que le remettre à sa place.

LXXXI. Mais enfin si le monde quel qu'il soit, veut se fermer les yeux & se boucher les oreilles sur les abus du Brigandage Chirurgical, tout préjudiciable qu'il est à la santé des hommes, à la sûreté du Public, aux devoirs de la conscience ; après ce naufrage de la raison & de la police, il reste une dernière ressource. C'est à la Médecine de rentrer dans ses anciens droits, dans ses anciens privilèges, & de reprendre son ancien état. Ce fut en tenant le timon & le gouvernail de la Médecine, d'exercer par elle-même la Chirurgie & la Pharmacie, les deux Membres principaux de la tête qui doit les regir.

\* Voyez  
Goe-  
dick. De  
mutilo  
Medici-  
ne corpe-  
re resar-  
ciendo  
per Chi-  
rurgiam  
& Phar-  
maciam  
possi-  
mini re-  
vocan-  
das. præ-  
fat. p. 55.

C'est le remede seul qui lui reste pour remédier à ses malheurs. *Interim ut cunctis hisce malis, maturè, si quæ Medicina iisdem adhuc superest, provideatur, nullum salubrius perspicio remedium, quàm si saluberrima Ars Medica in statum suum antiquissimum, auctoritatem, jura ac Privilegia in integrum restituatur, hoc est, Chirurgia & Pharmacia, tanquam reales & essentielles Medicine partes, revocentur, & cum eadem denuò uniantur.* \*

Ceci

Ceci peut-être paroîtra une menace impuissante aux Chirurgiens , par la raison que les Facultés interdisent aux Docteurs qu'ils reçoivent , de faire la Chirurgie. Ils sont , ce leur semble , d'autant plus assurés contre ce projet , qu'ils savent par l'expérience qu'ils voient dans leur Communauté de saint Côme , que des meilleurs sujets qui leur sont venus , quelques - uns sont gens dont on n'a pas voulu parmi les Médecins , parce qu'ils vouloient se conserver le pouvoir de faire la Chirurgie. Ils croient ce projet d'autant moins possible dans l'exécution , que ce seroit pour les Médecins une raison de tomber dans la rotûre de la Médecine , où sont les Chirurgiens , s'ils dégénéroient jusqu'à faire la Chirurgie. Mais il faut juger de la coûtume où sont les Facultés de ne point permettre l'exercice de la Chirurgie à leurs Eleves , par celle qui empêcha Galien de pratiquer la Chirurgie à Rome. Je l'y aurois , dit-il , exercée , comme je le faisois en Asie ; mais comme ceux , continue-t-il , que l'on nomme Chirurgiens à Rome , sont chargés de ces sortes d'opérations , je m'en suis abstenu. \* *Aggressus verò fuisssem aliquandò ipse quoque experiri hujusmodi curationis ( manu ) rationem , si perpetuò in Asia man-*

\* Galien  
l. 6.

P *fisssem ,*

*fissem, sed cum Roma plurimum agerem, Civitatis morem sum secutus, permissa, iis quos Chirurgos vocant, maximâ ejusmodi operum parte.* C'est donc aussi pour être fidèles aux concordats passés avec les Chirurgiens que les Médecins s'abstiennent de faire la Chirurgie. Car la noblesse de la Médecine ne perdrait rien par le manuel de la Chirurgie, & en voici la raison au naturel. C'est qu'il y a cette différence entre un Chirurgien faisant du Médecin, & un Médecin par état qui ferait la Chirurgie par suréminence de science; que la Profession du premier est absolument mécanique, au lieu que celle du second est un Art purement liberal. C'est qu'il est permis & honorable à un Docteur dans une telle science, de faire les Opérations qui y sont attachées essentiellement, comme une branche est attachée à l'arbre qui la produit. Un Chirurgien en Boutique est un homme qui vient de son Village ou de sa Province, se mettre en apprentissage chez un Maître pour travailler de ses mains, comme un Cordonnier fait des siennes pour gagner sa vie; & voilà un Artisan dans toutes les formes. Au contraire un Médecin est élevé dans les sciences, dont l'esprit orné particulièrement des connoissances



ces naturelles, choisit l'étude de celles qui appartiennent au corps humain. C'est un Art en lui tellement dependant de l'esprit ou du cerveau, qu'il demeurera Médecin, quand bien même les forces du corps viendroient à lui manquer : *Artium alia nobiles qua in munere animi posita sunt, quas liberales vocant; alia ignobiles qua labore corporis tractantur, quas mechanicas appellant . . . Ha deferere artificem in senectute solent. Illa sunt Medicina, Geometria. . . . Adde si placet plasticen & picturam, nam & si utraque opificis manu tractatur, neutra tamen viribus juvenilis corporis egent.* \* En est-il de même de l'Art Chirurgical; il tombe dès qu'avec l'âge les mains & les bras s'affoiblissent. Les Opérations manuelles lui sont donc impossibles, de sorte qu'avec toute la force de son esprit, il cesse de pouvoir être Chirurgien. C'est ainsi que la noblesse de la Médecine se soutient, quoi qu'il arrive aux forces du corps, parce qu'un Médecin est Médecin par la tête, & qu'un Chirurgien ne peut l'être que par les mains.

LXXXII. Ce n'est donc point un projet en idée que de pouvoir reprendre l'exercice de la Chirurgie en Médecine. Ce seroit se remettre à l'état primitif de la Médecine, laquelle, comme le dit

Pij Hipocrate,

Galien  
Orat.  
suasor. ad  
Artem,  
cap. ult.  
timo.

Hipocrate, est de tous les Arts le plus noble, jusques-là qu'il auroit voulu que les Médecins n'eussent pas souffert qu'on avint l'exercice de la Médecine en recevant des honoraires. Il en donna en effet l'exemple en refusant dix talens, que le peuple d'Abdere lui offrit, c'est-à-dire, plus de vingt mille écus pour avoir guéri *Democrite*; donnant cette genereuse reponse : *Sinite opera libera Artis esse libera, qui mercede locant, hi scientias servire cogunt.* \* L'exercice donc d'une Chirurgie scientifique n'auroit rien d'avili ou de deshonorant en Médecine; & en effet les premiers Nobles *Machaon & Podalire*, ces Héros de la Médecine, pratiquerent la Médecine de leurs mains. Fut-ce comme des Valets ou des exécuteurs des ordres de leurs Maîtres, tant s'en faut, mais comme les enfans d'*Esculape*, qui faisoient ce qu'ils avoient vû faire à leur pere. Furent-ils des *Empiriques*, sans d'autres connoissances que celles de leurs instrumens, ou des ignorans dans les secrets de la nature guérissante? Au contraire leur Médecine étoit un Art muët dans leurs bouches : *Ars muta*; mais parlant & très éloquent par les réflexions de leurs esprits, & la justesse de leurs pen- sées, parce qu'ils avoient le goût de la

vraie

Hip.  
 q. 1. fl. ad  
 S. P. Q.  
 Abacrit.

vraie nature , qui les tenoit au fait de la science de l'œconomie animale. C'étoit une Pathologie copié sur le vif que la leur , qui consistoit à bien sçavoir , plutôt même à sentir les allures ou les mouvemens de la nature , leurs commencemens , leurs fins , leurs terminaisons , ou leurs chutes dans l'ordre des fonctions par où elle entretient la santé & la vie. C'est la science d'une Physique expérimentale , ou d'observations naturelles , qui les avoit formés à l'Art d'*inciser* , de *couper* , de *bruler* , d'appliquer des herbes , d'en faire avaler les sucs , de bander des plaies ; toutes Opérations qui faisoient une Médecine , qui consistoit bien moins dans la science de discourir , qu'en celle de bien pratiquer : *Vetus Medicina in opere tantum consistebat , & manu solâ agebat ; unde & Chirurgica omnium antiquissima medendi ratio , herbas legere succum ex his parare , agro propinare , vulnera deligare , sanguinem sistere , herbis impositis , urere , secare , & quacumque alia manu fiunt , munus olim Medici unius fuit Artem suam non linguâ exercentis , sed opere.* \* Après cela lera-ce ravalier la Médecine que de la rappeler à des manières de pratiquer , qui ont fait l'honneur des plus grands Médecins de l'antiquité.

\* Salma-  
sius pro-  
leg. lib.  
de home-  
nym. p.  
134

LXXXIII. D'après ces modèles de Médecins Chirurgiens , sera-t-il indécemment de remettre sous la conduite des Médecins le traitement des maladies les plus honteuses comme les plus obscures, telles que sont les *maladies vénériennes*, & encore le *scorbut* , dont les causes étant appartenantes à la science des Médecins , elles leur sont autant acquises , quoiqu'elles occupent la peau , que la peste avec ses dépendances qui se montrent dans les dehors du corps , sçavoir les *bubons* , les *charbons* , les *vlières* , les *phlyctènes* , les *gangrenes* , & tout ce qui suit d'une inflammation consommée , & qui occupe autant les parties *solides* , que les *fluides* ; & le monde ne sera plus en peine de sçavoir où se sont réfugié des débauchés qui le deshonoreroient. Car les *Colombiers* des Chirurgiens seront fermés , & un enfant de famille sera traité par des Chirurgiens sous la conduite d'un Médecin dans la maison paternelle ; sera-ce deshonorer de jeunes gens ? A Dieu ne plaise qu'un Médecin y contribuât , lui à qui Hipocrate fait jurer de ne jamais rien révéler de ce qu'il aura vû de secret dans des familles. Pourquoi donc faire craindre du Médecin , ce que l'on confie à l'aveugle , ou avec si peu de précaution au secret des maisons

maisons des Chirurgiens , ou des témoins comme des *Fraters* sont si peu sûrs ? Une telle Chirurgie deviendra-t-elle plus onéreuse pour la dépense que celle de ces colombiens , où l'on n'entre que moyennant des sommes énormes ? Sera-t-elle plus dangereuse pour la qualité des remèdes ; puisque ceux qui s'emploient secrètement dans ces maisons , s'y donnent , sans que la Pharmacie y ait nulle part , ni la Médecine aucune inspection , pour juger les drogues que l'on y prépare ? Toutes suites naturelles du Brigandage Chirurgical. Que gagnera donc à une telle réhabilitation d'ordre le Public ? De dépenser moins d'argent , & d'être servi plus sûrement. Le même avantage lui reviendra dans les pansemens des plaies & de semblables maladies Chirurgicales , dans lesquelles la conduite d'un Chirurgien , étant éclairée par la présence d'un Médecin , qui y sera appelé ; comme encore aux opérations , quelles qu'elles soient , qui se feront sous les yeux d'un Médecin , ce sera un moyen sûr pour empêcher les Chirurgiens d'exiger des sommes exorbitantes pour de prétendus pansemens qu'ils disent avoir faits pendant des mois entiers , souvent sans nécessité :

cessité : cependant d'autres Chirurgiens sont nommés pour régler de tels Mémoires ; or comme un Barbier rase l'autre , un Barbier-Chirurgien interprète toujours favorablement les demandes de son Confrere ; parce qu'il lui en pend autant dans une autre occasion où ce Confrere lui rendra la pareille. Le pauvre Public est la victime de ce Brigandage , qui cessera dès que des Chirurgiens seront obligés de se donner pour témoins de leurs œuvres , des Médecins qui y seront appelés. Il ne restera qu'à obliger tous les Chirurgiens , qui aujourd'hui en vertu du titre usurpé d'Académiciens ont fermé leurs Boutiques , à les r'ouvrir , & à y descendre , afin que le Public n'ait point à chercher un Chirurgien à sa fenêtre , où il attend les Cliens vénériens , ou les blessés des rues qui y auront besoin de son secours. Car voici aujourd'hui la mode , & l'effet du Brigandage Academicien. Un Chirurgien dont la maison étoit notoire à tout passant , par une Boutique habillée à la mode Chirurgique , avoit encore l'Enseigne pendante avec les trois bassins , qui entourent la figure de saint Côme , avec son boëtier ou son pot à onguent , toute cette parure Chirurgicale , dénotoit aux passans que là de-

meuroit

meuroit un Chirurgien ; mais tous ces signaux trop ressemblans à des ouvroirs, pour des maisons d'hommes qui veulent passer pour Académiciens, sont disparus ; le seul signal est un petit marbre noir avec cette Inscription, *Chirurgien de saint Côme*, marbre fort étroit, & qui est posé au-dessous de la fenêtre du premier étage. Là le Maître Chirurgien, mis comme en vedette se montre au Public passant ; cependant un blessé dans une rue a un prompt besoin d'être pansé, l'on cherche une Boutique de Chirurgien, & ce n'est qu'après des enquêtes que l'on est averti qu'à présent on ne trouve plus les Chirurgiens, en regardant en bas pour les appercevoir dans des Boutiques, mais en levant la vûe aux fenêtres, d'où il faut les appeller. Ainsi à mesure que les Chirurgiens s'élèvent au-dessus de leurs conditions, ils retardent au Public les services qu'ils lui doivent promptement & sur le champ dans des plaies ou fractures qui arrivent inopinément ; c'est le desordre que cause le Brigandage Académicien de saint Côme. Les Médecins en reprenant le timon de la Chirurgie remédieront à ces déplaisans inconvéniens, & satisferont leur honneur ; car leur honneur & toute leur ambition consiste à se

rendre utiles au Public , non-seulement dans les choses , mais encore dans toutes les manieres qui vont à sa commodité comme à ses besoins.

LXXXIV. Mais quelle sera cette facilité qui reviendra aux femmes grosses & aux accouchées , de cette réforme ? N'y perdront-elles rien dans la personne des Accoucheurs qu'on leur ôte ? Mais valons nous mieux que nos Peres ? Qui a mis au monde tout ce qu'il y a eu d'hommes & de femmes depuis la création ? Car dans aucun de ces tems il n'est fait mention d'Accoucheur. Comme donc des Sages-femmes, dont les noms sont connus , comme la Profession , dans l'antiquité la plus reculée , célèbres même dans les Livres Saints, étoient les personnes employées à accoucher les femmes , seroit-ce les mettre en mauvaises mains , que de les laisser entre celles qui ont accouché nos Ayeules ? Cependant la réforme n'ira pas jusqu'à les contraindre à se passer d'Accoucheurs. Elles en veulent, ( Dieu le leur pardonne ; ) la Médecine leur en donnera. C'ont été jusqu'à présent dans ces derniers tems des Chirurgiens-Accoucheurs qui leur ont rendu ce ministère , la Médecine par complaisance pour elles leur donnera des Accoucheurs ;



cheurs ; & en même tems elles y trouveront cette nouvelle facilité , qu'en cas d'accidens graves ( dont un Chirurgien-Accoucheur vouloit faire retomber l'événement sur quelque Médecin qu'il faisoit appeller ) un Médecin-Accoucheur leur tiendra lieu de Médecin après avoir été leur Accoucheur. Ce sera donc pour elles une consolation de n'avoir point à se donner en spectacle à deux hommes , à un Chirurgien-Accoucheur , & à un Médecin. Un Médecin-Accoucheur leur suffira tout seul , & à tous égards. Voilà donc la facilité retrouvée & au double , en faveur des femmes qui seront d'autant plus honorées par le choix qu'elles feront du ministère des hommes , qu'un Médecin est autant au-dessus d'un Chirurgien , que le Maître au-dessus du Serviteur , ou un Docteur au-dessus de l'Ecolier. De la même source se tireront des Médecins *Oculistes* , *Lithotomistes* , *Herniaires* ; enfin des Docteurs guérissans des maladies vénériennes ; & tout cela sans partage ou division de Profession , car tous demeureront & seront Médecins. Mais comme parmi les Egyptiens , & depuis parmi les Grecs , suivant le témoignage de Galien , le Corps de la Médecine étoit partagé par Classes , de Médecins

pour les hommes , de Médecins pour les femmes , de Médecins *Herniaires*, *Oculistes*, *Lithotomistes* ; chaque Médecin de la Faculté de Médecine de Paris , seroit tout cela éminemment , ou en puissance , mais des particuliers d'entr'eux s'adonneroient spécialement à telles ou telles maladies , à telle ou telle opération de la main , sans sortir de sa condition fondamentale de Docteur en Médecine. Ce fut même la pensée d'*Hipocrate* , que certaines opérations comme la Lithotomie , par exemple , demandoient un Médecin qui s'y attachât en particulier. Ce seroit donc entrer dans les vûes de ce Prince de la Médecine , de se partager sans se diviser en Médecins non differens , mais chacun exerçant spécialement une partie de la Médecine , sans se donner l'exclusion de tout le reste. Tous donc seroient Médecins , mais les uns pour les yeux , les autres pour la pierre , les autres pour les hernies , les autres enfin pour les maladies vénériennes. Rien seroit-il plus avantageux au Public malade , que d'avoir sous sa main des Médecins instruits du fond de toute la Médecine , mais qui en connoissance de cause , se seroient rempli la tête de toutes les observations qui regarderoient certai-  
nes

nes matieres là dessus. Sûr donc de trouver dans ces têtes de Médecins tous les secours connus sur la matiere en question. Car ce seroit l'occasion à des Médecins de voyager comme le conseille Hipocrate, pour aller par les Païs en réputation de posseder certains remedes, ou d'avoir de certaines connoissances sur certaines maladies ; routes découvertes après lesquelles ils iroient, & qu'ils rapporteroient à leurs Compatriotes pour leur guérison. Ce fut la raison qui fit tant voyager Galien, comme avoit fait Hipocrate, conformément à l'avis qu'il nous a laissé là dessus : *Quibus sanè omnibus ad artem Medicam collatis, ejusque verâ cognitione perceptâ, urbes obeundo non solum verbo, sed etiam opere Medici existimationem tueri oportet* \*. Ainsi un Chirurgien d'Angleterre, par exemple, seroit connu pour avoir une maniere particuliere & sûre de tirer la pierre ; le Médecin Lithotomiste iroit en Angleterre, & apporteroit à Paris cette excellente maniere : un Oculiste, comme fut autrefois Horius en Hollande, auroit un secret pour guérir la cataracte, ou quelque autre maladie des yeux ; l'Oculiste Médecin de la Faculté iroit en Hollande s'instruire de ce secret pour le service de ses Concitoyens. Car d'où

\* Ex le-  
ge Hipoc-  
ratis.

\* Voyez  
le Clerc,  
Hist. de  
la Med.  
p. 791.

est venu à la Médecine la connoissance du *gayac* pour la guérison des maladies vénériennes ? *Gonzalve d'Oviedo* \* a eu le courage de faire un voyage aux Indes pour s'instruire du remede (c'étoit le *gayac*) dont les Indiens se servoient pour se guérir de la verole, parce qu'il avoit appris que la verole y étoit une maladie *endémique*. Ainsi s'enrichiroit la Médecine par les mains, l'industrie, & le courage de Médecins particuliers, qui rapporteroient à la Faculté comme au centre de la Médecine, les découvertes utiles & de pratique qu'ils auroient moissonnées çà & là, dans les voyages faits exprès pour aller s'affurer des secrets qui sont en réputation en certaines contrées ou parmi certains Peuples.

LXXXV. L'ordre, l'équité, la discipline & la dignité qu'apportera avec elle la Médecine devenue Chirurgienne, en feront les glorieux & utiles avantages ; mais toutes ces différences comparées avec le trouble, l'injustice & la confusion que la Chirurgie, faisant de la Médecine, entretient dans les Professions qui en dépendent, montrent évidemment la vérité du Brigandage où l'on vient de représenter l'état présent des Chirurgiens de saint Côme ;

car

car tout y étant usurpation , vanité , intérêt , & fastueuse ambition , a-t-on surfait la moindre chose pour leur imposer des desseins ou des entreprises sans fondement ? Rien que de journellement executé de leur part , n'a été employé contr'eux. Est-il faux que les Chirurgiens de saint Côme ont des appartemens en compartimens divisés en chambres singulierement affectées à tenir enfermés des enfans de familles , des hommes , des femmes ; & comme en cellules où se cachent des Religieux , des Prêtres , des Ecclesiastiques , ou des Abbés , qui en portent les noms , & qui en possèdent les Bénéfices. Quelle Arche ! L'aveu sur tout cela devient honneux à faire de la part des Chirurgiens. Il est affligeant à la Médecine d'avoir à le reveler au Public ; mais ce n'est que parce qu'elle s'occupe de l'honneur qu'on lui doit , de sa Religion , & de l'intérêt qu'elle prend a sa santé. Mais l'importance d'un tel avertissement , peut elle devenir indifferente ? Rien demande-t-il un plus urgent Règlement ? La Médecine vient de l'offrir en plus d'une maniere. Les familles donc se refuseroient-elles à l'execution des moyens que l'on vient de proposer pour mettre en sûreté la santé & la vie de

leurs enfans , peut-être des peres & des meres , infectés au vrai ou à faux de quelque *virus vénérien* ? Leurs fortunes se perdent dans ces repaires de débauches ; mais qu'y devient le salut des ames des malheureux qui périssent sans Confession , sans Sacremens , & dans l'impenitence dans ces sourdes retraites ? Et tout cela par le misérable & faux préjugé , que les maladies vénériennes sont uniquement de la compétence des Chirurgiens , tandis qu'il vient d'être prouvé qu'il n'y a rien au monde qu'ils connoissent si peu que les maladies vénériennes , parce qu'aucunes ne sont autant internes ou autant intimement cachées dans les secrets des causes naturelles. Est-ce donc injustice que de revendiquer ces maladies aux Médecins qui les ont profondément étudiées & observées avec toute la précision possible sur pareilles connoissances ? Rien donc n'est tant nécessaire que d'obliger les Chirurgiens de S. Côme à fermer leurs infirmeries vénériennes , ou à se soumettre aux conditions proposées , & surtout aux examens préalables de Médecins Inspecteurs & surveillans. Est-il moins public que les Accoucheurs se sont emparés des maladies des femmes grosses , de celles des nourrices ,

nourrices , de celles des accouchées & de celles encore des enfans ? Est-il douteux que cette Profession d'Accoucheur est une usurpation sur celle des Sages-femmes , & cependant leur injustice en demeure-t-elle là ? Leur usurpation s'étend sur la Médecine dont ils s'arrogent la science & l'expérience dans les maladies les plus difficiles à connoître , les plus compliquées à démêler , & les plus malaisées à conduire : & de telles maladies , des hommes souvent moins que Chirurgiens , se donnent pour en être les Médecins. La Police & le Peuple , avec aussi peu de capacité dont on puisse le soupçonner , peut-il ne pas apercevoir les milliers de dangers qui le menacent dans la personne de leurs femmes , & de leurs enfans , c'est à dire dans ce qu'ont de plus cher leurs familles ? Encore donc est ce à tort que la Médecine réveille là-dessus l'attention publique ? Et ce qu'elle propose pour remédier à ces desordres est-il hors de raison ? Est-ce rien moins que le droit des gens qu'elle vient défendre ? Peut-on lui refuser sa demande ? C'est l'ordre naturel où elle remet les choses. Car ce seront des Médecins qui gouverneront les maladies telles que sont celles de femmes & d'enfans. Droit que leur

leur a acquis l'étude & la science ; ces deux titres qui font les Médecins & qui manquent à des Chirurgiens-Accoucheurs.

LXXXVI. Mais enfin s'il en faut passer par-là, que d'accorder des hommes pour accoucher les femmes, est-il du bon sens après tout ce qui a été prouvé là-dessus, de pouvoir s'imaginer qu'un Chirurgien sçait mieux l'Anatomie qu'un Médecin ; car c'est à titre de sçavans en Anatomie que les Chirurgiens se preferent aux Sages-femmes : & pour ce qui est du manuel des Accouchemens, les connoissances Anatomiques supposées, ce manuel deviendrait-il plus au-dessus de la capacité d'un Médecin, que de celle d'une femme ? Le Règlement donc demandé par la Médecine, est encore autant raisonnable que conforme à l'équité, sauf à la Religion à prononcer sur l'indulgence d'accorder à des hommes la faculté d'accoucher les femmes, & à des femmes de prendre des hommes pour les accoucher.

LXXXVII. La Médecine prive-t-elle la Chirurgie de saint Côme de quelque chose qu'elle n'ait pas abandonné aux Brigandages de ceux qui la pillent ou la dérobent, lorsqu'elle se donnera  
pour



pour fournir au Public des *Oculistes*, des *Lithotomistes*, &c. Saint Côme a-t-il un Opérateur pour les yeux ? Sont-ce d'autres gens que des Opérateurs répandus dans les provinces qui viennent à Paris abbatre les cataractes au vû & au sçû de tout saint Côme ? Pourquoi un Médecin ne seroit-il pas reçu à pratiquer ces Opérations, dont il se seroit instruit plus parfaitement où à Paris où par tout ailleurs ? Car n'y a-t-il rien à ajouter à la pratique de la Chirurgie sur les maladies des yeux ? Seroit-il impossible de prévenir la consommation d'une cataracte, dont on ne sçait qu'attendre la maturité pendant vingt ou trente ans, sans la voir arriver avant la mort ? N'y a-t-il rien d'innocent à essayer, au lieu de n'avoir qu'à flatter des malades par l'espérance d'une Opération si fautive ? Les *goutes sercines* devroient-elles être négligées au point qu'elles sont ? Un Médecin entendu dans l'œconomie naturelle, auroit à ajouter là-dessus bien des connoissances à celles des Chirurgiens, qui ne s'entendant point à l'intérieur du corps ne sçavent tout au plus que pratiquer des Opérations vulgaires, encore les laissent-ils faire à des étrangers. La *taille* pour la pierre pourroit-elle être interdite, lorsqu'il seroit prouvé,

prouvé, qu'outre le droit acquis à la Médecine de faire la Chirurgie, un Médecin se feroit fait sur une matiere si importante des connoissances, qu'il sçauroit mettre à profit, & que saint Côme néglige ou méprise ; feroit ce comme le Renard faisoit des mûres?

LXXXVIII. C'est, dira-t-on, une face nouvelle que l'on donneroit à la Médecine & à la Chirurgie. Mais si c'est pour la sûreté de la santé & de la vie, & pour tous les avantages qui en reviendront au Public, la nouveauté lui sera-t-elle préjudiciable? C'est donc sa cause que la Médecine soutient contre la Chirurgie, qui l'abuse, le seduit & l'endort en lui coupant la bourse; car voilà le premier mobile, le grand grief des Chirurgiens, qu'ils n'avoueront pourtant point, & qu'ils coloreront de leur mieux; sçavoir que la Médecine par sa reforme va à leur faire perdre les plus grands de leurs revenus, & la ressource la plus seconde pour la Chirurgie. C'est qu'elle trouve dans les traitemens des maladies vénériennes, les moyens d'enrichir les Maîtres, & de faire subsister jusqu'aux *Fraters*. Or il y aura bien à rabatre de ces produits pecuniaires pour les uns & pour les autres, dès que la Médecine viendra la bougie à la

à la main éclairer toutes les adresses des Chirurgiens les Maîtres à attirer les pigeons dans les trebuchets de leurs colombiers , leur sçavoir faire pour leur donner la verole sur les moindres indices & les plus légers prétextes ; ou dans les *Fraters* , pour amuser des enfans de famille sous prétexte de galanteries au dépens de leurs bourses , & trop souvent de leur santé. Ce sont là en effet toutes les petites filouteries que le Brigandage des Chirurgiens se permet , en dérochant tout ce qui passe pour vénérien aux Médecins. Mais c'est donc ainsi que les Chirurgiens ont sçu tourner en salaires les honoraires des Médecins , car ce sont des payemens pour des Ouvriers ou des Artisans que les presens qui se font aux gens de lettres, C'est pourquoi, disent les Livres Saints, le Médecin recevra des presens des Princes : *Donationem à Rege accipiet Medicina*. Un tel Brigandage prendra fin par la réforme de la Chirurgie. Elle en sera moins riche , mais aussi moins injuste , & les pertes prétendues seront moins des dommages faits aux Chirurgiens , que des restitutions qui se feront aux Médecins. Tous ces avis sembleront-ils en termes durs ? *Sermo durus*. Le reproche conviendrait, s'il s'agissoit d'égal

*Eccl.  
siastic.  
c. 38.*

198 *Le Brigandage de la Chirurgie.*  
d'égal à égal. Ce n'est point à dire que  
l'on donne les Chirurgiens pour les ser-  
viteurs des Médecins ; mais ce sont des  
inférieurs revoltés & des subalternes ,  
qui se sont refusés à être leurs humbles  
amis : *Humiles amici* , comme veut *Seneca* ,  
qu'on appelle des domestiques  
soumis & obéissans. Contre de tels or-  
gueilleux sont permises des repriman-  
des de Maîtres , sur tout quand elles  
sont fondées en raison , en expérience,  
en justice. Fasse le Ciel que le remède  
suive de près la remontrance.

Fin du Brigandage de la Chirurgie.



L E  
BRIGANDAGE  
D E L A  
PHARMACIE.

*Ouvrage Posthume de M. PHILIPPE HECQUET,  
Docteur-Regent & ancien Doyen de la  
Faculté de Médecine de Paris.*

SECONDE PARTIE.

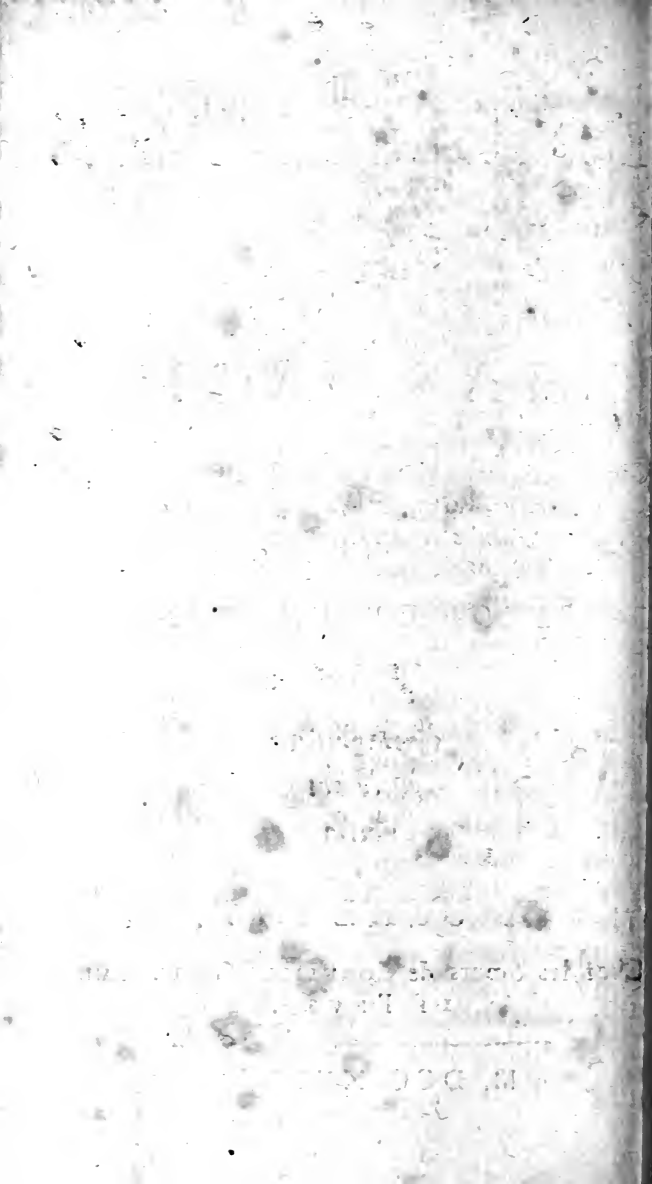


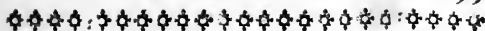
A UTRECHT,

Chez les Sœurs de CORNEILLE-GUILLAUME  
L E F E V R E.

---

M. DCC. XXXVIII.





# EXTRAIT

DE

## L'EDIT MEDECINAL;

POUR REMETTRE LES CHIRURGIENS  
sous la Discipline des Médecins dans  
les Etats du Roi de Prusse, en 1713.

### *TENOR EDICTI MEDICINALIS.*

**F**RIDERICUS WILHELMUS,  
Dei gratiâ, Marchio-Brandenburgi-  
cus, Sacri Romani Imperii Archicame-  
rius & Elector, Prussiæ, Magdeburgii,  
Julia, Clivia, Montium, Stetetini,  
Pomeraniæ, Cassubia & Vandalorum,  
ut & in Silesiâ, Crosnæ & Jagerdorff  
Dux, Burggrafius Noribergæ, Princeps  
Halberstadii, Mindæ & Camini, Comes  
Hohenzollera, Marcæ & Ravensbergi,  
Dominus Ravensteini & terrarum La-  
venburgi & Butovia, &c. &c. Notum  
his facimus omnibus & singulis, cùm  
quotidiana testetur experientia, quâ  
ratione passim, tam in Civitatibus,  
quàm extra illas ruri, circa præpara-  
tionem

tionem ac distributionem Medicamentorum, ut & curationem ægrorum, plurimi, illicque summè periculosi, abusus invaluerint; quibus non modò Ars illa nobilis Medicinæ, à Deo hominibus in commodum ac ad conservationem singulorum revelata, in contemptum ac vilipendium lapsa; sed & per quam multi non tantùm sanitatis, verùm & vitæ jacturam patiuntur. Necessarium proinde duximus, ataxiæ huic abusibus saluari Statuto, quantum fieri potest, obicem ponere; scopo itaque huic utilissimo assequendo, ac testandæ paternæ pro Subditorum nostrorum salute sollicitudini nihil magis congruum, & è re fore censuimus, quàm ut Collegium aliquod Medicum in hac Metropoli, stabiliremus, illicque tam defectuum illorum & excessuum emendationem, quàm accuratam curam rei Medicæ ac sollicitam animadversionem in omnes ad illam spectantes, nimirum Pharmacopolas, Chirurgo, Tonsores, Obstetrices, Ophtalmicos, Hernio- ac Lithotomos, Balneatores, & similes tenore Statutorum, ac punctorum sequentium, committeremus ac delegaremus.

COLLEGIO hoc sic stabilito, ubi  
illud



illud confessus suos habere cœperit, omnes & singuli Medici præsentés aut futuri, qui in Marchiâ nostrâ Brandenburgicâ cis & ultrâ Viadrum & Albim præxim modò exercent, aut in posterum exercere presumunt, tenebuntur intra certum tempus aut scripto aut presentes Collegio huic sese offerre, rem aut propositum illud suum eidem exponere, testimonia quæ habent, publica producere aut alias decenter, cur ad praxim admittendi, docere, quò Collegium de admissione illorum aut capacitate ritè decernere possit. Absque Collegii approbatione verò & impetratâ permissione, recens advenientes à curando penitus abstineant necesse est, ni seriam & inevitabilem incurrere velint animadversionem.

MAGISTRATUS quoque tam primariarum, quàm aliarum Civitatum, ut & Status Provinciarum & Ordo Equestris, si quem Physicum desiderent, propriæ securitatis ergò, illum Collegio huic Medico præsentare tenebuntur; quo casu illi qui Francofurti studiis vacarunt aut promoti sunt, præ aliis considerari merentur, prout id privilegio à Majoribus nostris Facultati Medicæ Francofurtanæ dato cautum.

R ij

Pro

PROUTI clementissimè etiam volumus, ut Collegium hoc nostrum cum Medicâ Facultate Universitatis nostræ Francofurtanæ ad Viadrum semper unanimem foveat concordiam, ac circa examen & approbationem Medicorum, Pharmacopœorum, Tonforum, Obstetricum, Balneatorum, Hernio & Lithotomorum, Ophthalmicorum & similibus, vota sua conferant ac placidè inter se conveniant.

QUA autem ratione illi, qui Collegii directioni subjiciendi sese gerere debeant, sequentibus Legibus determinare placuit, quæ ut exactè serventur, Collegii erit procurare, hinc & contra delinquentes decernendi facultate pollebit.

SIMILITER Chirurgi ac Tonsores huic Collegio eâ ratione erunt subjecti quod ubivis præviâ Collegii examinatione, approbatione ac censurâ recipiendi. Discipuli quoque aut Famuli illorum (antequam emancipentur) Collegio aut à Collegio approbato Physico sistendi ac testimonio muniti, dimittendi sint.

AD vulnera lethalia aut aliàs periculosa, ac casus graves in tempore approbatos

probatos Medicos adsciscant , illorum consilium ac præscriptum sequantur ; ac si quod dubium circa id occurrat , modestè moneant ac ipsis consciis procedant. A curationibus autem morborum internorum, à præscribendis formulis , aut administrandis medicamentis propriis ut purgantibus , vomitoriis , opiatis , &c. internè adhibendis sub gravi multâ penitus abstineant. Ægros quoque æquo ac moderato pretio fiant , nec quemquam contra æquitatem pecuniâ emungant. Quemadmodum illi ipsi ægrè ferunt Chirurgum unum præ alio , Pharmacopolium unum præ altero à Medicis ægris commendari , ac exigi , ut illud ubivis aliis præferatur , sic nec illi Medicum ullum præ alio commendare , multò minùs quemquam à tergo contemptui exponere aut vilipendere præsumant.

U B I Ophtalmici , Operatores , Litho-ac-Herniotomi , ut & Dentifrangibuli , &c. se offerunt , & Artem suam atque scientiam exercendi ac publicè merces suas venum exponendi licentiam ambiunt , non minus hi Collegio huic , quam Magistratui se sistant ; ac illius tam personarum suarum , quam Medicamentorum

Medicamentorum ratione examini submittant oportet , pro ut res tulerit , vel admittendi , vel repudiandi , si admissi fuerint juxta tenorem Statuti nostri ante hac clementissimè hac de rescanciti , in præjudicium Medicorum & Pharmacopolarum , atque detrimentum ægrorum , durantibus nundinis publicis , ultra quatrimum , ut merces suas venundent , extra nundinas verò penitus non tolerandi. Operationes suas debitâ circumspèctione , & absque iniquâ nimis ab ægris pretii exactiōe peragant. Ab omni curâ internâ , quæ operationes illorum non concernit , sub gravi animadversione omnimodè abstineant. Attestata quoque curarum ab ipsis præstitarum , quæ Magistratus ad instantiam Ophthalmicorum , &c. hactenus dare solitus , absque Collegii aut Physici approbati , quorum erit accuratè prius in rem omnem inquirere , cognitione non extrudantur. Quare etiam ad operationes suas , in casibus præsertim difficilibus ac dubiis semper Medicum aliquem accersere tenebuntur.

OBSTETRICES quoque ubivis locorum antequam recipiantur & admittantur à Collegio , aut approbati à Collegio Medicis examinari , ac postquam

quam admittæ , juramentum præstare ; præterea in casibus gravibus & periculosis , circa gravidas , parturientes & puerperas , in tempore , nec ubi jam fere conclamatum Medicum consulere debent , multò minùs inconsulto Medico suapte sponte Medicamenta propinare. Quod si in casu ancipiti duæ aut plures vocentur Obstetrices , promptè & pacatè illæ conveniant , optima consilia contribuant , neutra ex odio aut invidiâ quidquam celet , sed unanimiter Christianâ fide & dexteritate auxilia conferant , omnimodè conspirent , ac ut fidas decet ac Christianas Obstetrices se gerant , secùs facientes severâ afficiuntur pœnâ.

CIRCUMFORANEI Stelliones , Agyrtæ , &c. summatim omnes & singuli ad rem Medicam non pertinentes , nusquam tolerandi. Multò minus Vetulis , Sagis & aliis , indecentia , magica , superstitiosa & incognita remedia usurpantibus , curandi , Vroscopiam exercendi , aut consilia dandi licentia concedenda sub irremissibili gravi pœnâ.

TANDEM quo prædictum Collegium  
cò meliùs subsistere ac impensas erogandas ferre possit , concedimus clementissimè ,

mentissimè , ut pro visitationibus Pharmacopolorum , examinatione & approbatione Medicorum , Chirurgorum , Ophthalmicorum , Litho- & -Herniotomorum , Obstetricum & similium , ut & pro tribuendis testimoniis modicum pecuniæ exigere, idque in impensas illas erogare possint.

QUI porro præter memorata puncta , actus speciales & particulares contingere possunt , ac vitandæ prolixitatis ergò in hoc Edicto non sunt expressi, horum determinationem , ubi Collegium subjectissimè de his monuerit , nobis revelatam volumus.

CÆTERO quin clementissima nostra est ac seria voluntas , ut huic nostro ad salutem Subditorum nostrorum & Provinciarum omnium publicam utilitatem vergenti Statuto firmiter & inviolabiliter servando omni studio invigiletur , idque quoad omnes clausulas strictissimè observetur , nec quisquam illud ullatenus transgrediatur. Quamobrem iudicium nostrum Kamerale , ut & regimen Neo-Marchicum , necnon Consiliarii iudiciorum Trimestrium & Auditorum , ut & omnes Capitanei Provinciales ac Officiarii œconomiarum Electoralium , Aulæ nostræ Prætor ,

unà cum Magistratibus Oppidanis his tenebuntur , ut omnes , quicumque Edictum hoc nostrum transgredi fuerint ausi , convenienti mulctâ , cujus dimidia pars Fisco , altera dimidia Collegio cedit , afficiantur. Quem in finem , ne quisquam ignorantiam prætereundere possit , hoc nostrum Edictum prælo subijci , ac hac ratione publicari clementissimè mandavimus. Quorum in fidem propriâ illud manu subscripsimus , ac sigillo nostro roborari curavimus. Actum Postami 12. Novembris anni 1685.

FRIDERICUS WILHELMUS.

## CONSTITUTIO

### *Quâ Pharmacopola tenentur.*

E diverso schedulæ ab ignotis , & non approbatis Medicis , à tonsoribus , balneatoribus ac similibus præscriptæ , præsertim purgantium , vomitoriorum , menses provocantium , &c. non sunt recipiendæ nec præparandæ , neque ingredientia ad ejusmodi medicamenta requisita talibus porrigenda , sed Col-  
S legio ;

legio, aut alicui Physico transmittendæ ac indicandæ sunt. Tumque is qui talia ausus est præscribere, Collegio mulctam solvat arbitrariam. Quod si verò fuerint præparatæ, Pharmacopæus ipse, aut ejus socius, si inscio Domino præparaverit, reus erit, mulctamque pender.

## N O R M A

### *Quâ Chirurgi tenentur.*

CHIRURGI tribules in urbibus nostris metropolitanis, aliisque locis omnibus nostrarum Provinciarum, sobrietati cum primis modestæ ac temperanti studeant vitæ, ut semper occasione occurrente, præsto esse possint & apti qui proximo suo, opis suæ indigo, scientia & arte succurrere, ac circumspectè ac providè, tam de die, quàm noctu subvenire queant, imprimis ægris qui ipsis obveniunt, ac curæ se illorum atque sollicitudini committunt, indefessâ industriâ ac debitâ circumspeditione, pro ut officium illorum requirit, succurrere satagant.

OMNES Chirurgicæ Professionis contribules, ubi ad vulneratum aut verberatum



ratum vocantur , si magnum sit vulnus aut periculosum , post debitam perlustrationem ac delegationem primam peractam , loco convenienti Magistratui factum denunciare ac læsionis qualitatem eidem indicare tenebuntur , quorum apprehendere , & si sinistrè res cadat , debitè fontem punire possit.

Si ad inspectionem vulnerati aut cæsi Chirurgus tribulis unà cum Physico aut Medico cui inspectio commissa , vocetur , inspectionem illam debitâ diligentia ac circumspectione , absque omni arrogantia , præsumptione aut prævaricatione peragat , ac plus Medici aut Physici directioni , quàm proprio tribuat arbitrio , statum rei ac vulneris probè observet , ut validum de jure judicium conscribere ac testimonium perhibere possit , omnia candidè & fideliter loco convenienti testetur , alibi autem , absque concessione nihil eâ de re propalet.

A curis morborum internorum omnimodè abstineant Chirurghi , in externis quoque difficilibus , ubi symptomata metuenda sunt gravia , sibi ipsis nimium ne fidant , sed unum alterumve contribulum suorum expertissimorum in adjutorium adsciscant , cumque illo

S ij rem

rem probè expendant. Quod si affectus valdè sit gravis ac periculosus Medicum aliquem prudentem advocent, & absque illius consilio nulla, præsertim interna Medicamenta alicujus momenti, uti purgantia, vomitoria, enemata acria, urinam, mensesque vehementer moventia, opiata & similia præscribere aut administrare audeant.

PRÆCIPUE cùm experientia docuerit, quod in cura luis venereæ quæ inunctione mercuriali, ac salivatione peragitur, plures errores enormes fuerint commissi, quos ægri vitæ jactura luerunt, in ejusmodi casibus, ut pote qui præ aliis plurimis gravibus ac periculosis symptomatis obnoxii, absque consilio Medici suoapte Marte nil præsumant agere, sub inevitabili mulctâ.

Si morbi ratio tulerit ut Medicus simul advocandus sit, Chirurgus ægro non præscribet, quem sibi Medicum adjungi velit, sed in arbitrio & optione ægri & astantium sit illum eligere, cui plurimum confidit.

Si quando Medicus unâ cum Chirurgo ægri cujusdam rationem habeat, unus alteri & præcipuè Chirurgus Medico debitâ urbanitate occurrat, extra carceres officii non vagetur, nec Medici  
consilium

consilium aut præscriptionem , nec coram nec clam aut à tergo illius penes ægros aut astantes cavilletur , sed præscriptam ab illo methodum aut ordinationem , quantum in ipso est strictè exequatur.

CHIRURGI quoque ægros suos nimia præmii exactione pecuniâ non emungant , nec sub prætextu insignis periculi iniquam mercedem extorqueant ; multo minùs lucri majoris ergò curam præter necessitatem & rei exigentiam protrahant , aut è minoribus plagis majores efficiant , sed conscientiæ suæ rationem habeant & omnes præsentis oculi divini meminerint ; alias si in facto hujusmodi fuerint deprehensi , gravi & inevitabili pœnæ erunt obnoxii.

## N O R M A

### *Quam Obstetrices observabunt.*

PORRO Obstetricibus planè sit interdictum curæ mulierum , puerperarum , infantum , nedum aliarum personarum sese ingerere. Nisi fortè extremâ urgente necessitate puerperis vel infantibus recens natis , ubi Medicus haberi nequit,

quit, vulgare quoddam simplex & innocuum remedium in Pharmacopolio parari curent, quod hoc in casu ipsis concedi potest. Aliàs autem & extra hunc necessitatis casum, ægras quæ ipsis obveniunt, ad Medicos ablegent.

Si quæ ipsis personæ occurrerint suspectæ, quæ reprobum quærant consilium & auxilium, omnibus circumstantiis priùs, quantum fieri potest, exploratis, ad Magistratum sub cuius jurisdictione illæ degunt, aut ad Collegium Medicum deferant, quo metuendæ inde noxæ maturè occurrì, ac improbitas ejusmodi debitâ pœnâ coerceri possit.

Si à Magistratu suspectas inspicere aut in alios circa fæminas occurrentes casus inquirere jubeantur, omnia accuratè lustrant, omnes circumstantias exactè ponderent, summo studio juxta scientiæ & conscientiæ suæ dictamen, quod nosse desideratur, explorent, nullius respectu aut auctoritate deterreantur, precibus aut minis flectantur, pecuniâ aut donis corrumpantur, sed fideliter veritatem loco debito, Magistratui à quo id ipsis commissum, aut etiam Collegio Medico, nusquam autem alibi, renuncient. Quod si res ipsis commissæ

missæ capacitatem illarum aut intellectum transcendant, ante aut post inspectionem à Collegio Medico, aut perito aliquo Medico approbato, se de illis erudiri curent. Id quod illis strictè observandum, nisi severam animadversionem ament incurrere.

U t itaque hæc nostra salutaris in bonum Subditorum nostrorum ac Provincialium tendens constitutio eò strictiùs observetur; Mandamus his, ac harum vigore Collegio Medico, ut exactam horum omnium rationem habeant ac rigide cuncta observent: cui etiam ad meliorem executionem Fiscalium nostrorum Aulicorum quemdam adjungemus, qui ad requisitionem Collegii, contra transgressores horum nostrorum Statutorum agere, ac in id attendere tenebitur, ut ea ubivis accuratè & inviolatè observentur, nec ullatenus in illa peccetur. Proinde & cameræ nostræ Dicasterium hic loci, & regimen nostrum Neo-marchicum, ut & consiliarii curiæ nostræ & judiciorum trimestrium, nec non omnes nostri toparchæ & officarii, Prætor palatii nostri, ut & Magistratus oppidani vigore hujus tenebuntur, Collegio Medico auxiliares præstare manus, ac illos, qui contra

Statutum

Statutum hoc impingere auferint, debitâ mulctâ (cujus dimidium fisco, alterum Collegio Medico cedit) afficere.

*Nota.* L'on a retranché de l'Edit & des Réglemens tout ce qui ne regarde pas la cause d'entre la Médecine & la Chirurgie. Au surplus qui seroit en doute de la fidélité de cette copie, de l'Edit Médécinal, pourra les consulter à la tête du dispensaire de Brandebourg imprimé à Berlin en 1713. où cet Edit est dans tout son entier.

---

## FAUTE A CORRIGER

*dans la Lettre d'un Médecin.*

*Page 7. ligne 4. Areogathe, lisez, Archagathe.*

LE  
BRIGANDAGE  
DE LA  
CHIRURGIE.



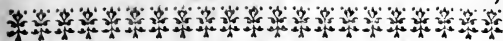
---

M. DCC. XXXVIII.

## AVIS DU LIBRAIRE.

**L**E Manuscrit de cet Ouvrage m'étant tombé entre les mains , je l'ai fait examiner par des Personnes d'une capacité reconnue. Elles ont jugé qu'il étoit trop utile au Public pour l'en devoir priver. Il fait suite du Brigandage de la Médecine du même Auteur , qui en rend raison dans une Lettre que l'on joint ici & qui est imprimée immédiatement après l'Avertissement.





# AVERTISSEMENT.



E Traité n'a pas été dicté par la passion, la médifance, ou la calomnie contre les Chirurgiens qui en font l'objet. Rien moins que d'aussi indignes motifs n'a infpiré l'Auteur de cet ouvrage. Il auroit été contre ses lumieres, fa conscience, & l'interêt du bien public, s'il avoit pu se laifser aller à l'envie de décrier les Chirurgiens, dont la profession rend des services si glorieux & si utiles dans un Etat. Mais cet Auteur a appris d'un grand Magistrat, qui a vieilli dans l'honneur, la science, & la vertu, qu'en fait de Communauté, il faut fort distinguer entre les particuliers qui en font les membres, & l'esprit qui domine dans le corps que composent les membres. Vous verrez, disoit-il, dans une Communauté distinguée dans le monde plusieurs particuliers d'un merite respectable ; mais *l'esprit de la Communauté ne vaudra pas le diable*. Sans pourtant vouloir faire d'injustes & deshonorants paralleles, l'on reconnoît hautement le vrai merite d'habiles Chirurgiens, dont les mains font des prodiges en matiere d'operations : Mais aussi l'on con-

a ij      noît,

iv *AVERTISSEMENT.*

noît , sans craindre de s'y méprendre , le  
genie qui regne dans le corps Chirurgical :  
c'est la vanité , le faste , l'esprit de revol-  
te contre leurs maîtres , ou la présomp-  
tion qui enivre la plupart des Chirurgiens  
contre la Medecine. Rien , ni politesse , ni  
religion n'ayant sçu ramener ces esprits  
enorgueillis , ces oppresseurs d'inclina-  
tion de la Medecine ; l'on se sert dans ce  
Traité de l'observation faite sur les  
*Paons* , le plus glorieux & le plus superbe  
animal, l'on a remarqué que rien ne l'humili-  
lie ou ne le contriste tant en se panadant  
& se mirant fastueusement dans ses plu-  
mes , que de l'obliger à regarder ses sales  
pattes & ses jambes crotées. Ainsi l'on fait  
regarder aux Chirurgiens l'origine humili-  
liante d'où ils sont sortis , pour faire ap-  
percevoir au Public , quels gens il idolâ-  
tre comme de sçavans Medecins , faute  
de les connoître ; & cela certainement  
moins pour les humilier , que pour les  
montrer à eux-mêmes & en eux-mêmes.  
Est-ce qu'ils ne sont rien plus aujourd'hui  
que dans leur origine ? On découvre à ce  
Public que leur état s'est grossi d'usurpa-  
tions , parce que ce qu'ils ont acquis est  
un tissu de possessions usurpées , & de  
titres envahis sur la Medecine , & sur tout  
ce qui peut nourrir leur faste ou remplir  
leur bourse. S'ils ont quelques connois-  
sances

## AVERTISSEMENT.

sances de plus que dans leur origine , d'où les tiennent-ils que de leurs maîtres les Medecins ? Et par un comble d'ingratitude , leur ambition seroit d'aneantir la Medecine , leur Ecole. La splendeur apparente de leur Academie est un clincan , une fausse lueur dont les faux jours éblouissent les sots ; puisqu'ils sont aussi peu Academistes, que peu Gens de lettres , incapables d'écrire un mot en latin , & à l'emprunt du peu qu'ils produisent en françois. Cependant ils envahissent les professions des uns & des autres ; & sans en avoir la science , ils en recueillent les profits , dont ils grossissent leur fortune. Là contre crie la Medecine , la pierre de ses Ecoles , *lapis de pariete clamat*. Est-ce à tort ? Le Lecteur équitable demêlera la justice des plaintes que l'Auteur de cet ouvrage forme contre les Chirurgiens , comme des ravisseurs du bien d'autrui , & d'une gloire , où il y a aussi peu de merite que dans l'adresse à sçavoir séduire. Au surplus , le Lecteur conviendra que dans ce Traité rien n'est ni exagéré , ni imputé , ni supposé. Les paroles à les entendre seroient injurieuses ; mais ce sont les faits injurieux qui en font la matiere , de sorte que ce n'est que nommer les choses par leur nom. Ainsi autant que la Chirurgie qui se contient dans ses bor-

## vj *AVERTISSEMENT.*

nes est estimable dans l'esprit & dans le cœur de cet Auteur , autant les actions . la conduite medecinale , & les entreprises des Chirurgiens aspirans à l'empire de la Medecine , lui ont paru dignes d'être traduits dans le Public. C'est une justice qu'il cherche & qu'il attend des gens impartiaux , qui n'appercevront ni passion , ni injure contre la veritable Chirurgie dans ce Traité. Ils s'en convaincront par le défi que l'on ne craint point de faire à l'Academie Chirurgicale de pouvoir démentir l'Auteur de cet Ouvrage sur ce qu'il prouve de l'origine des Chirurgiens , du non-être de la Chirurgie descendante des Medecins ; de sorte qu'en même tems que des siecles par mille se sont passés , sans qu'il ait été mention , & encore moins question de Chirurgie distincte de la Medecine , le monde n'a pas plutôt pris forme , qu'aussi-tôt l'on trouve des Medecins , même attachés au service des Princes. L'on craint aussi peu de les défier de montrer quelque science, autre que celle qu'ils ont empruntée des Medecins, leurs maîtres. L'Anatomie même dont ils font tant de parade , n'a crû que dans les mains des Medecins. Sont-ils plus en état de prouver qu'ils s'entendent à la cure des maladies internes ? Ont-ils là-dessus quelques écoles à produire au public , où ils

# AVERTISSEMENT. vij

ils aient appris à connoître & à traiter ces maladies ? que peuvent-ils opposer aux deffenses que les Loix de tous les tems leur ont fait de se mêler des maladies internes ? Ont-ils des titres de Medecins de femmes grosses, accouchées, nourrices, & des enfans ? Voilà sur quoi ils ont à repondre pour convaincre l'injustice, la temerité, ou la calomnie du traité de l'oppression de la Medecine par la Chirurgie.

## AVIS AUX CHIRURGIENS.

*Chirurgi hodie inferioris censeantur ordinis, quos necesse est (cum plerique eorum insuper barbitonfores sint) (a) suâ sorte contentos sic vivere & Medico imperanti obedire. . . Chirurgi hodierni, si Medicum respicias, non in alio loco sunt quàm Pharmacopœi, ministri nimirum ex ipsius nutu, quibus est pendendum, neque operandum, nisi quando & quomodo is imperat : esset officium magistratus reducere hanc legem, illisque interdicare, ne quid audeant antequam cum perito Medico rem omnem communicaverint : (b) unde de titulo eorum quo principes salutari volunt (Chirurgi) meritò ambigit Ammannus. (c) Parænes. p. 250.*

Une si belle leçon, de la part d'un Professeur celebre en Chirurgie, autant  
sincere

(a) Van-  
horne.  
Opusculi  
Anat  
Chirurg  
p. 323.

(b) Sche-  
lammerus  
ad Corin-  
gium in-  
trod. c.  
12. p.  
400.

(c) Apud  
Van-hor-

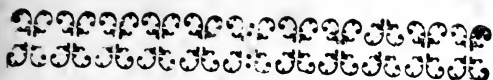
ne. p.

323.

viii] *AVERTISSEMENT.*

sincere que sçavant , doit être traduite en françois , jusqu'à ce que S. Cosme ait ramassé assez de *Maître ès Arts* , pour mettre cette Communauté à portée de la Langue Latine. La voici donc ( cette importante leçon ) en françois

Les Chirurgiens d'aujourd'hui doivent passer pour être d'un ordre inferieur aux Medecins : & parce qu'au surplus ils sont ( ou ont été ) Barbiers pour la plupart , ils doivent se tenir contens de leur condition , & obéir aux ordres du Medecin.... Les Chirurgiens de nos jours eu égard aux Medecins , sont en même situation d'état que les Apotiquaires ; c'est-à-dire , qu'ils sont leurs serviteurs , sous leur dépendance , & tellement soumis à leurs ordres , qu'ils ne fassent aucune operation , que quand & de la maniere que les Medecins l'ordonnent ; de sorte qu'il seroit du devoir des Magistrats de remettre cette loi en vigueur ; par laquelle il seroit défendu aux Chirurgiens de rien entreprendre , qu'auparavant ils en aient absolument communiqué avec un habile Medecin .... C'est pourquoi le titre de Prince dans l'Art , ( d'Academicien , ) dont les Chirurgiens veulent s'honorer , est des plus douteux & parfaitement caduc.



# LETTRE

## D'UN MEDECIN

### DE LA FACULTÉ

### DE PARIS,

*Sur ce que c'est que le Brigandage de la Médecine.*



O u s êtes bien bon , Monsieur , de vous rendre sensible à l'Apostille que vous avez lûe au bas de la page 94. d'une

Lettre \* donnée au Public pour y décrier les Médecins & la Médecine. Peut-être est-ce par un foible pour un ami que vous soupçonnez insulté , parce qu'elle regarde le *Brigandage de la Médecine* , dont l'Auteur pourroit être de vos Amis : si plutôt ce n'est le tendre & respectueux attachement que vous avez pour la Médecine , parce que cette Apostille est-là mise en preuve pour persuader le Public , que les Médecins se déchirent les uns les autres. Si c'est l'amitié qui vous touche pour quelqu'un de vos amis , il doit vous en tenir grand compte , sans quoi il seroit bien dur à la

a

reconnoissance.

\* La 63.  
dans les  
Observ.  
sur les  
Ecrits  
des Modernes.

reconnoissance. Si c'est l'intérêt que vous prenez à la cause de la Médecine, je doute que vous loyez à revenir de votre sensibilité. La Lettre en question porte si ouvertement sur son front le caractère d'une Centure contre les Médecins, inspirée par les Chirurgiens, que vous aurez incontinent apperçû que l'Ecrivain est un homme pris dans les filets de S. Côme, à qui les Maîtres Artisans-Academites ont fait la bouche, & dont ils ont enfielé la plume contre les Médecins. Car ce n'est point ici la cause de *Mr Maloet*, il ne pense dans sa these que ce que pensent tous les Médecins. La question de Médecine \* que vient de donner en Latin & en François *Mr de Santenil* Docteur, comme *Mr Maloet* de la Faculté de Médecine de Paris, traite solidement cette matiere, parce qu'il en est instruit. Pourquoi donc l'Auteur de la Lettre traite-t-il indignement les Médecins & la Médecine? Pour deux raisons. 1°. Il n'entend point la matiere qu'on lui fait traiter. 2°. Il la traite par suggestion, inspiré qu'il est par la passion des révoltés de S. Côme contre leurs Maîtres, & qui sont autant ignorans sur l'histoire de la Médecine, qui est aussi celle de la Chirurgie qu'aveuglés par leur haine contre les Médecins.

\* Le chirurgien est-il plus certain que le Médecin?



§  
Médecins. Il faut donc prier Dieu pour lui, comme vouloit S. Etienne que l'on fit pour ceux qui le lapidoient, parce qu'il ne sçait ce qu'il fait.

On lui a fait dire par une Apostille que le Brigandage de la Médecine prouvoit que les Médecins se déchirent entre eux. Il le répète en écho fidèle de saint Côme ; mais ni lui ni saint Côme ne sont au fait du Brigandage de la Médecine. Il faut lui expliquer le dessein de cet Ouvrage ; mais avant toute chose, vangez, Monsieur, s'il vous plaît, votre Ami présumé, faites hautement valoir le violement des droits des gens de Lettre par l'Auteur de la Lettre. Il fait parler son *Revérend* Chirurgien (car il est annoncé sous ce titre dans la Lettre 63. page 64.) comme celui qui devoit être le champion destiné à combattre Mr Maloet, & sous d'aussi *Révérèndes* auspices il se donne la liberté de vouloir interpréter au Public le nom prétendu de l'Auteur du Brigandage de la Médecine. Tout nom non révélé dans un Ouvrage littéraire, est celui de qui que ce soit qui voudroit s'approprier un tel ouvrage, comme une Commune ouverte ou offerte à tout venant, où entre qui le veut. L'Auteur de la Lettre instruit autant qu'il l'est des droits de la

a ij      littérature

4

littérature , n'a pû se prêter à ce manquement d'égard pour les personnes qui lui appartiennent , que parce que les Chirurgiens qui n'entendent rien en littérature , l'ont trompé ; c'est sur le fond de l'Ouvrage du Brigandage ; & sur cela , vous aurez la bonté , Monsieur , de donner l'explication que voici à ceux que la faction *Sanctômiene* , la conjuration de saint Côme auroit pû prévenir.

Le *Brigandage de la Médecine* est le titre d'un Ouvrage complet , dont il fait sentir l'objet , & dont il montre le but ou la fin. Ce n'est point la Médecine qui s'y déchire elle-même , *ce ne sont point nos Médecins qui regardent leur propre Métier comme un Brigandage.* ( C'est un Chirurgien soi-disant , c'est-à-dire , un Artisan qui parle Métier. ) Mais c'est la Médecine qui y est vûe déchirée par les insultes , les entreprises & les usurpations , d'injustes & ingrats Adversaires , qui cherchent tous les jours à l'entamer ou à l'envahir. Cet Ouvrage aura cinq parties. Dans la première , sincèrement touché que l'on est des affoiblissements que prend la Médecine entre les mains de ceux qui en négligent les regles , les loix & les maximes , l'on s'alarme sur les pertes dont elle est menacée , en presence de ceux qui ne s'oc-  
cupent

cupent qu'à profiter des avantages qu'ils leur donneroient. L'on trouve aussi que la Médecine en de telles mains déchoit de cette noble décence qu'Hipocrate recommande singulièrement dans un Traité fait exprès \* pour régler l'aparture qui convient vraiment aux Médecins. C'est la gravité dans les paroles, les habits, & dans tout ce qui concerne l'exercice extérieur de la Médecine. Il paroît que quelques uns emportés par le vent de l'ambition, se rendent plus attentifs à se parer qu'à conserver dans leur intégrité les loix, les regles & les maximes prises dans la sagesse d'Hipocrate, par où ils ont d'autant affoibli la Médecine à la vûe de ses ennemis déclarés. L'on gémit amèrement sur ces dépérissemens, où elle est exposée, en s'écartant de la sagesse, de la modestie, & cependant de la noblesse de la Profession la plus relevée des professions, comme l'enseigne Hipocrate. Et voilà, Monsieur, ce que ne sçait point du Brigandage de la Médecine, le Censeur que les Chirurgiens ont lâché contre les Médecins.

Le seconde partie est le *Brigandage de la Chirurgie*, c'est-à dire, le pillage ou le déchirement de la Médecine par les Chirurgiens. Dans cette partie le Censeur mal instruit aujourd'hui, verra-là

\* De decenti ornatu

te que c'est qu'un Chirurgien comparé au Médecin , ou pour mieux dire , s'il est possible de trouver dans l'histoire une Chirurgie séparée de la Médecine. L'on y montre que les Chirurgiens pendant quatre mille ans & plus , n'ont été que les Valets ou Serviteurs , pour ne pas dire Esclaves des Médecins , parce qu'en effet dans ces tems reculés , assez avant pourtant encore dans les premiers siècles de l'Ere commune , l'esclavage étoit ordinaire chez les Maîtres. Est-ce la faute de l'Auteur du Brigandage , si ce titre odieux est celui des Chirurgiens , qui étant devenus Opérateurs en Médecine , *Medicorum sectores* , ils en ont été appelés par les Jurisconsultes, les Bourreaux , *Carnifices* \* , parce qu'ils n'étoient que les executeurs des ordonnances des Médecins. Je doute, Monsieur , que le Censeur trouve dans ces honorables titres de quoi fonder ou appuyer la Révérence des Chirurgiens , & la certitude de la Chirurgie au-dessus de celle de la Médecine , puisque les Chirurgiens pendant tant de siècles n'étoient qu'aux ordres de leurs Maîtres les Médecins , qui leur marquoient les opérations qu'ils avoient à faire , & toutes les circonstances qu'ils avoient à suivre. C'est pourquoi l'on défie le Censeur & l'A-

cademie

\* *Rame*  
*nirales*  
*Philoso-*  
*medie*  
*pag. 485.*  
*Autor j*  
*rin.*  
*Doctore*  
*Medico.*

cadémie de saint Côme , de trouver dans l'histoire quelque marque de distinction de la Chirurgie d'avec la Médecine , jusqu'au tems qu'Areogathe ouvrit le premier Boutique de Chirurgie dans Rome : de sorte que dans tous les Auteurs anciens , les Médecins ne sont appelés Chirurgiens , que parce que c'étoit par leur ordre que la Chirurgie s'exerçoit par les mains de leurs Valets. Un autre défi , c'est que quelque Apologiste de la Chirurgie Académicienne puisse lui trouver une institution aussi ancienne , & aussi authentique que celle de la Médecine ; c'est Dieu qui l'a créée ; *Deus creavit de cælo Medicinam* ; & cette création est du Ciel & expresse dans les Livres Saints \*. Au contraire montrera-t-il que dans ces sacrés monumens , il y soit fait la mention la plus legere de la Chirurgie ? Dieu avoit-il laissé manquer au genre humain le secours de la Chirurgie ? Il en avoit fait la Médecine dépositaire , & s'il s'est déchargé sur des Valets de l'exercice manuel de la Chirurgie , ç'a été sans se défaire du domaine qui lui est acquis par le Créateur sur la Chirurgie , dont les connoissances lui sont restées en propre.

D'après cette explication historique paroît-il , quoi qu'en dise si hardiment

\* Ecclesiastic.  
c. 38.

l'Ecrivain des Chirurgiens , que la Chirurgie non-seulement puisse avoir quelque certitude par elle-même , dès-lors qu'elle est dévoluë originairement à des Valets , mais encore que la Chirurgie tienne ce qu'elle a de certitude d'ailleurs que de la Médecine sa maîtresse ? Les Chirurgiens sont donc nés dans l'ignorance , on le prouve dans cette seconde partie , y ajoutant que cette ignorance s'est conservée dans la Chirurgie jusques dans ces derniers siècles. Ces tems étant arrivés , leur trouve-t-on un peu plus de lumiere ? Ce sont des instructions qu'ils ont tirées des leçons des Médecins leurs Maîtres ou de leurs Livres. En effet, jusques-là il est démontré dans cette seconde partie , que les Chirurgiens étoient encore si peu capables d'écrire sur la Chirurgie , que les plus habiles d'entr'eux s'étoient faits Médecins , & par conséquent gens de lettres , sinon ils empruntoient les plumes des Médecins. Les Chirurgiens ont donc été ignorans pendant près de 5000. ans , & ce n'est que vers l'onzième siècle de l'Ere Chrétienne qu'il leur a paru un peu plus de science. Mais aussi peu ont-ils crus en science qui leur ait été propre , autant les a-t-on vûs croître en présomption ( glorieux Barbier a-t-on dit )

dit ) & sur-tout dans ces derniers tems , qu'avec peu ou point de littérature , ils se sont donnés pour capables de tout entreprendre , & ce sont ces entreprises qui font le Brigandage de la Chirurgie. C'est un déchirement de la Médecine , par lequel ils se rendent *Médecins* , *Accoucheurs* , *Apoticaire*s , *Chymistes* ; delorte que sans rien sçavoir dans ces Arts , il n'en est aucun où ils ne veulent maîtriser. Les maladies internes n'arrêtent pas leur ambition , & sans avoir ( dans des Boutiques sous des Maîtres , appris qu'à travailler de la main , ils ne craignent plus de traiter les maladies les plus *aiguës* , & qui ont plus singulièrement leur cause dans l'intérieur du corps. D'entre les *Chroniques* , les maladies veneriennes sont leur pain quotidien. Qu'ils arrachassent un *Enfant* du sein d'une mere qui est dans un travail laborieux , ce seroit une opération appartenant à la Chirurgie , mais de mille accouchemens , en est il un qui demande cette opération ? Il est donc prouvé que mille fois pour une , ils se mettent à la place des femmes , & toujours hors de la leur. Ce seroit de sçavoir arracher une dent de son alveole , ils ne sçavent point tirer une dent , & ils font métier de tirer un enfant du ventre de sa mere.

Mais

Mais toujours *gagne qui prend*. Ils usurent la profession d'Accoucheuses. Leur capacité en demeure-t elle la ? Sous ce prétexte ils se font les Médecins des femmes grosses & non grosses , accouchées & nourrices , & sur le tout des enfans. Voilà le Brigandage de la Chirurgie qui ravit , quoique ce soit de la dépendance de la Médecine.

Demandez, Monsieur, parmi le monde Chirurgique , par où les Chirurgiens nés dans la servitude , & nourris dans l'ignorance des Boutiques & des *Barberies* , ont acquis plus de certitude que les Médecins ? La seconde partie du Brigandage de la Médecine traite en détail toutes ces usurpations , & le Public rendra la justice à la Médecine que le Censeur pour les Chirurgiens lui refuse , & cette partie est prête à lui être présentée.

Sans doute , Monsieur , apprendrez-vous combien l'Auteur Apologiste des Chirurgiens aura été surpris , en apprenant tous les dégats qu'ils ont faits par toute la Médecine, & jusqu'à quel point se méconnoissent d'ingrats élevés d'une Profession qui les a mis au monde. Ils voudroient cependant aujourd'hui la maîtriser ; & la surprise prend bien plus en voyant un homme public & de lettres , prêter sa plume à d'indignes rebelles



belles qui la foulent aux pieds , comme s'ils avoient en propre la certitude des opérations que leurs mains executent. Cependant ce qu'ils en ont , ils le tiennent tout de l'esprit de leurs Maîtres les Médecins , & pourquoi leur ont-ils cédé l'Art d'opérer ? Uniquement pour se renfermer dans l'étude de ces règles qu'ils ont à maintenir & à méditer , pour de plus en plus mener la Médecine Chirurgicale à sa perfection.

Sans doute encore entendrez vous crier , à la calomnie , à l'envie & à la rancune que les Chirurgiens attribueront à l'Auteur de l'Ouvrage sur le Brigandage de la Médecine. Peut être par ce moyen parviendroient-ils à l'inspirer à l'Avocat qu'ils se sont donné dans l'Auteur en question. Mais pourra-t-il ne point rentrer incessamment dans son équité naturelle , quand il apprendra par l'Ouvrage du Brigandage, qu'il n'est accusations qu'il forme contre les Chirurgiens de saint Côme , qui ne soient toutes les mêmes qui ont été portées aux pieds du Trône , c'est du *Roi de Prusse*. Sa Cour , son Peuple , c'est-à-dire , la Noblesse & le Peuple , lui ont déferé tous les homicides que commettent les Chirurgiens dans ses Etats , par l'usurpation où ils étoient de traiter de  
leur

leur chef & sans presence de Médecin les maladies veneriennes ; avec la même audace ils traitoient , & aussi malheureusement , toutes les maladies entretenues par des causes internes. Ce Prince a-t il crû que l'Art de Chirurgie étoit plus certain que la Science des Médecins , comme on le dit aujourd'hui publiquement en France ? La chance a tourné bien autrement en Prusse. Le Roi de ce puissant Etat voulant faire un Reglement qui durât , a donné un Edit \* célèbre , & uniquement fait pour soumettre la Chirurgie à la Médecine. Pour cela il établit un College de Médecins devant qui doivent ressortir tous les cas & toutes les personnes qui ont rapport à la Chirurgie. Les *Accoucheuses* ( car il n'y a point là d'*Accoucheurs* ) les *Droguistes* & les *Apoticaire*s voulant qu'aucune de ces Professions , n'ait la présomption de rien faire que par les avis des Médecins. Est-ce calomnie , injustice ou rancune que ce grand Prince ait eu contre les Chirurgiens ? C'est l'amour de l'ordre & de la subordination qu'il veut qu'il y ait entre ses Sujets dans les différentes Professions qu'ils exercent. L'on verra que ce sont les mêmes vûes que l'on a suivies dans l'Ouvrage du Brigandage de la Médecine. Ainsi on ne

craint

\* Editum  
Medici-  
nale.

Cet  
dit se  
trouve à  
la tête  
du Dis-  
pen'sa-  
rium  
Brande-  
burg.

craint point d'en appeller à l'équité du Patron de la Chirurgie , quand il verra les preuves fondées en faits authentiques & historiques pour le passé , & en faits qui sont aujourd'hui sous les yeux de tout le monde.

La troisième partie est le *Brigandage de la Pharmacie*. \* Mais la pauvre Pharmacie ! Elle n'est que patiente dans ce Brigandage. Autant les Chirurgiens sont Acteurs dans le Brigandage de la Chirurgie , autant les Apoticairens sont les patiens dans le Brigandage de la Pharmacie , puisque jusques là s'est porté la capacité des Chirurgiens que d'envahir la Pharmacie elle-même. Ainsi la Pharmacie entre dans le Brigandage par l'usurpation des Chirurgiens : de sorte que c'est bien moins par les mains que par celles de la Chirurgie que la Médecine est déchirée. La différence est donc complète entre les Chirurgiens & les Apoticairens par rapport à la Médecine. Ceux-ci sans sortir de la subordination , sont demeurés attachés aux Reglemens qui les tiennent attachés à la Médecine , au lieu que les Chirurgiens ne rougissent point de se soulever contre d'anciennes Loix , & en particulier contre un Concordat qui peut compter des siècles depuis son institution. Voilà le fond

\* Cette  
troisième  
Partie se  
travaille,  
& est fort  
avancée

fond du Brigandage de la Chirurgie ;  
 comme si les Maîtres de saint Côme  
 d'aujourd'hui étoient meilleurs que leurs  
 peres, qui de toute antiquité se sont te-  
 nus soumis à la Faculté de Médecine de  
 Paris. Ces sages & célèbres Praticiens  
 de l'ancien saint Côme sçavoient l'ho-  
 norer pour leur tems & pour l'avenir ,  
 par leur habileté singuliere à pratiquer  
 les opérations Chirurgicales , & aujour-  
 d'hui de fastueux peronnages qui font  
 des Académiciens peuplent saint Côme.  
 Voilà pour le public , mais enflés d'un  
 mauvais vent d'Academie , ils se lais-  
 sent emporter à l'ambition d'être chez  
 eux des *Chymistes* , des *Pharmaciens* , des  
*D.stillateurs* , des *Droguistes* , ils font des  
*Emplâtres* & semblables compositions  
 ( Dieu sçait comment ) puis s'ingérant  
 de manier les Mineraux ou les Métaux ,  
 ils osent en venir jultqu'à préparer  
 le *Mercur*e. C'en est assez pour faire  
 sentir à l'Auteur en question combien  
 peu le Brigandage de la Médecine est un  
 déchirement des Médecins les uns con-  
 tre les autres. Les Chirugiens ses Amis  
 sont les Auteurs Capitaux du Briganda-  
 ge ; & l'on verra dans cette troisiéme  
 Partie , outre les entreprises des Chi-  
 rurgiens sur la Pharmacie & en consé-  
 quence contre la Médecine , bien d'au-  
 tres

tres usurpations , puisqu'on les y voit pillant tous les Arts , la Physique , la Chymie , & toute la matiere Medicale, faisant un Brigandage de cette partie de la Médecine ; les Apoticaire y ont-ils quelque part ? Celle de la douleur de se voir ruïner , & la Médecine leur Maîtresse déchirée par ceux qu'elle a élevés : *Filios enutrivisti , & ipsi spreverunt me* ; & par tous ceux que l'on souffre dans leur usurpation sur la Pharmacie . Ce sont des detordres que tout le monde voit , & sur lesquels tout le monde se ta t : *Hec vident , sil ntique*. C'est un détail réservé à cette troisième Partie , où l'on verra les Charlatans venir debiter leurs drogues , afficher leurs secrets , & attirer à eux les Villes & les Campagnes. Les Moines ou leurs Freres lais , qu'ils érigent en Apoticaire , s'y voyent , fougagent les deux Pharmacies , la Galenique & la Chymique ; des femmes font négoce de recettes , d'autres enfin s'y feront un titre d'immunité aux yeux de tout le monde , parce qu'ils apporteront du nouveau monde quelque drogue de nouveau nom , comme d'une nouvelle merveille. Ce sont autant de coups portés à la Médecine , que tant d'atteintes données à la Pharmacie ; sur le tout cependant , l'*Académie d'Anieres*  
de

de saint Côme, met le comble au Brigandage de la discipline Médicinale, & ce comble tout impuissant qu'il est, devient celui de l'insulte faite à la Médecine.

*Le Lion la terreur des forêts*

*Fut enfin attaqué par ses propres Sujets,*

*Devenus forts par sa faiblesse ;*

*Le Cheval s'approchant lui donne un coup de pied,*

*Le Loup un coup de dent , le Bœuf un coup de corne*

*Le malheureux Lion languissant , triste & morne*  
*Peut à peine rugir , par l'ouïe estropié.*

*Il attend son destin sans faire aucune plainte*

*Quand voyant l'Âne même à son antre accourir ;*

*Ah ! c'est trop , lui dit-il , je veux bien mourir ,*

*Mais c'est mourir deux fois que souffrir les atteintes.*

On ne presse point l'application de cette Fable ; mais l'on sçait que c'étoit la Philosophie d'Elope , de couvrir, des vérités sous des emblèmes fabuleux tirés des Animaux même les plus méprisables. On laisse donc cette vérité à tirer à ceux qui connoissent les entreprises insultantes & audacieuses , que les Chirurgiens de saint Côme font à découvert contre la Faculté.

Vient la quatrième Partie du Brigandage , & parce que routes ces pertes intestines & étrangères , vont à une décadence , qui conduit à la ruine , l'on y montre le tombeau de la Médecine.

cine. Ce seroit la honteuse sépulture (*Sepultura asini*) où les Chirurgiens & tous les Conjurés contre la Faculté voudroient l'enterrer après toutes les annonces de mort (*Responsum mortis*) qu'ils avoient voulu lui faire sentir. Là donc l'on fera voir les degrés par où se seroit précipité l'art de guérir ; mais telle facilité que trouvent les Chirurgiens à décrediter les Medecins , le retour comme de mort à vie de la Médecine , paroîtra moins un travail qu'un triomphe pour elle.

C'est l'objet & la matiere de la cinquième Partie du Brigandage de la Médecine ; l'on y fera voir que son engourdissement n'est point une mort. Pourquoi cette cinquième partie sera l'*Anastafie* de la Médecine , ou la Médecine renaissante, non de ses cendres , mais de ses humiliations. Comme en jouant à ses dépens , au *Roi dépourillé* , on avoit voulu la détruire , cependant affoiblie dans ses Regles & ses Loix , par l'inattention des Médecins , qui se mettent au-dessus de ses maximes & de ses bienfaisances. Dépecée par les Chirurgiens qui s'en sont partagé les dépouilles , empoisonnée par toutes les Drogues , les compositions & les secrets qui ne sont ni sortis des

b

Boutiques

Boutiques des Apoticaire , ni ressemblantes à la sagesse , à la probité , ni à l'habileté de ces surs Citoyens , si dignes de la protection des Loix , elle reprendra son lustre & sa splendeur.

C'est que la Médecine , peut s'obscurcir sans s'éteindre , & souffrir des affoiblissmens sans mourir. Ses Loix éternelles comme celles de la nature , lui conservent comme un germe d'immortalité , un principe subsistant & perpetuel , d'où elle renaît & se relève de ses pertes. Ces Loix sont pour elle dans la structure merveilleuse , & le mécanisme constant du corps humain. Là toujours elle a ses ressources pour reprendre des lumieres : ses maximes de pratique se conservent dans les Livres des grands Maîtres. Rendant donc son attention à méditer ses Loix , & son étude à se rappeler les règles qui lui sont réenseignées par ces Auteurs , elle remontera par les mêmes degrés qu'elle seroit tombée par inattention , au comble de sa splendeur & de sa sûreté pour la vie des hommes. Toutes ces verités se comprennent par la lecture de la cinquième Partie du Brigandage de la Médecine. L'on y trouve aussi les moyens de pacifications , ou les voies de conciliations

entre



entre la Médecine & la Chirurgie ,  
la Faculté & saint Côme. Par-là donc  
est exclus tout soupçon de rancune ,  
& il ne tient qu'aux Chirurgiens de  
consommer une œuvre aussi équita-  
ble en soi , qu'utile pour le service du  
Public.

Après cela dequoi peuvent se plain-  
dre les Chirurgiens. Sera-ce des termes  
défavorables & des expressions deso-  
bligeantes pour eux , contraires , di-  
ront-ils , aux égards de politesses que  
se doivent les hommes les uns aux au-  
tres. Là-dessus l'on n'a qu'à les prier  
de mesurer l'état de Chirurgien de  
saint Côme avec celui de la Faculté de  
Paris. Car l'on convient que de pair  
à pair , d'égal à égal , l'on se devoit  
des ménagemens égaux ; mais sans les  
offenser , la Faculté est leur Maîtresse ,  
elle ne veut pourtant pas traiter la  
Chirurgie comme sa servante , ou les  
Chirurgiens comme ses esclaves , mais  
elle exige d'eux l'aimable & la socia-  
ble subordination que leurs Peres de  
l'ancien saint Côme se sont fait un de-  
voir comme une gloire d'observer. Sur  
ce pied-là , la Faculté étant la dépositaire  
de la vérité en Médecine & de  
ses droits , au lieu que les Chirurgiens  
n'en sont que les exécuteurs , ils doi-

vent s'en prendre à eux , si l'on est obligé de les rappeler à la bassesse de leur origine pour les contenir dans la soumission qu'ils doivent à leurs *Seigneurs & Maîtres*, termes qui sont ceux du serment qu'ils font tous les ans à la Faculté. Au contraire , se montrent-ils aujourd'hui dans ces sentimens , ne fut ce que de modération & de la plus petite marque de considération pour la Faculté dans la Lettre 65. ci-dessus citée. Quel audacieux début du Chirurgien qu'on y fait parler \* ! C'est un Chirurgien nous dit-on , est-il de saint Côme ? Ce sera le comble de l'insolence. Un particulier Chirurgien qui vient effrontément insulter à toute la Faculté par l'attentat contre elle d'entreprendre la *réfutation d'une Thèse de Mr Maloët , Docteur en Médecine*. Si c'est un Chirurgien qui ne soit pas de saint Côme , ou qui peut-être y a été incorporé *ad hoc* , la preuve en est notoire ; que son Académie manque de plumes pour écrire. Quoiqu'il en soit , un tel Chirurgien , n'est digne que d'être cité à la barre de la Faculté , pour apprendre à se ressouvenir du respect que lui doit la Chirurgie.

A cette insolence d'un Chirurgien réfutateur , l'Auteur de la Lettre ajoute

\* Page  
72.

Ibid.

re à l'impertinence du Chirurgien ;  
 comme le défi à Mr *Maloët* de répon-  
 dre au Livre intitulé , *Essai Physique sur*  
*l'économie animale* , &c. Et encore à ce-  
 lui qui a pour titre *l'Art de guérir par*  
*la saignée*. Mais l'Auteur de la Lettre ou  
 des Observations sur les Ecrits moder-  
 nes y pense-t-il ? Il annonce au Public  
 deux Livres imprimés sur la Médecine  
 & composés par un Chirurgien. Il  
 peut ignorer là dessus les aventures  
 ignominieuses de saint Côme ; mais les  
 Chirurgiens qui le font parler , ont-  
 ils pû oublier la condamnation du Sieur  
*Michaud* qui étoit du Conseil de saint Côme,  
 & qui fut mis à l'amende de 100 liv.  
 avec interdiction pour lui du Conseil des  
 Chirurgiens , les Prevôts & Communauté ,  
 & Maitres Chirurgiens condamnés aux dé-  
 pens. \* Et pourquoi tant de gens mulctés  
 honteusement ? Parce que le Sieur Mi-  
 chaud avoit osé faire imprimer un Li-  
 vre sur la Médecine sans avoir pris  
 l'Approbation de la Faculté. Telle étoit  
 encore alors la discipline autorisée en-  
 tre les Médecins & les Chirurgiens.  
 En même-tems fut défendu à tous Li-  
 braires-Imprimeurs , d'imprimer en d'ex-  
 poser en vente aucun Livre soit en Méde-  
 cine , en Chirurgie ou autres , qu'il n'ait  
 été vu au préalable , & approuvé par la  
 Faculté

\* Par Arrêt du  
 8. Novembre  
 1671.

*Faculté de Médecine de Paris , est permis aux Docteurs de ladite Faculté de faire saisir ceux qui seront imprimés contre la forme susdite , en quelque lieu qu'il soit trouvé. L'Auteur des Observations & son Imprimeur n'entrent-ils pour rien en de telles circonstances d'Arrêt de la Cour du Parlement ? Le Chirurgien de saint Côme qui publie deux Livres de Médecine au mépris de la Faculté , n'enconce-t il point la même peine que le Sieur Michau ? Enfin l'Imprimeur de ces deux Livres est-il irrépréhensible dans une telle contrevention ? Laissons à celui qui jugera les justices , les procédés de tant de pévaricateurs contre des Loix sacrées. Au surplus , l'Auteur du Brigandage de la Médecine peut s'en reposer sur le jugement du public , qui décidera lequel des deux , la Faculté , & saint Côme , a manqué , & continue insolemment à manquer aux Régles de l'équité la moins équivoque , & de la subordination la plus raisonnable , la plus anciennement fondée , & la plus nécessaire pour le service des Citoyens & la sûreté de leurs fantés & de leurs vies.*

*A Paris ce 24. Juillet 1736.*

**L E**



L E

BRIGANDAGE

D E L A

CHIRURGIE.



ON n'auroit voulu encore faire du Titre de cet Ouvrage, contre l'oppression de la Médecine tramée par les Chirur-

giens, Ouvrage qui est pourtant achevé & prêt à être mis sous Presse, qu'un *Prodome*, mais un *Prodome* renversé. Car un *Prodome* d'Ouvrage est l'annonce de la publication que l'on en veut faire; & ci, ç'auroit été l'annonce d'un Ouvrage que l'on auroit voulu n'être pas obligé de publier. C'est par l'amour de la Paix, conformément à la Loi naturelle & divine, qui veut qu'en cas d'hostilités, l'on commence par offrir la paix:

*offeret pacem.* Un agresseur Chirurgien Deut. XX. 19.

\* A

insulte

Voyez  
Lett. 63.  
de celles  
que l'on  
donne  
sur les  
Ecrits  
Moder-  
nes.

2. Ma-  
chab.  
chap. 5.  
v. 26.

insulte publiquement la Médecine : elle a bien dans l'Ouvrage qui suit de quoi rabattre l'orgueil de ce causeur intolent ; elle auroit pourtant voulu en différer la publication. La raison , c'est , disoit un homme aussi sensé que Saint , un très-grand malheur que celui d'être heureux dans une guerre que l'on fait à ses proches. On croit , dit-il , remporter un trophée de ses ennemis , & ce sont des amis que l'on a battus : *Nec cogitabat prosperitatem adversum cognatos malum esse maximum , arbitrans hostium & non civium se trophæa captarant.* Cependant , ajoûte la Loi , ne veut-on point entendre aux moyens de la pacification , ni entrer dans les voies de conciliation. *Sin fœdus inire noluerint* ; au contraire , s'ils commencent à faire la guerre ; *si cœperit contra te bellum* , alors la Loi permet d'attaquer & de vaincre ; *oppugnabis.*

C'est donc parce que cet Ouvrage est un portrait très-ressemblant , où l'on ne voudroit ni montrer les Chirurgiens à eux-mêmes, ni les montrer au Public. Ils s'annoncent à lui sous des titres si superbes , & se montrent sous des couleurs si brillantes , que l'on souffre soi-même d'avoir à montrer ces titres flétris , & ces couleurs ternies , par les traits originaux qui peignent les Chirurgiens au naturel

naturel ; & ces traits ; on les prend dans l'histoire de leur origine ; histoire que l'on suit depuis des milliers d'années qui n'ont pû effacer les taches qu'ils ont apportées dès leur naissance ; taches qui les caractérisent , non comme des gens de Lettres ou de Science , mais comme des gens nés dans la servitude , sans éducation , sans étude ; & ce caractère d'ignorance indélébile dans un Chirurgien comme Chirurgien manouvrier , se montre encore en eux dans le tems où nous sommes. Ils crieront à la récrimination , parce que l'un des leurs vient de faire bravade publique à la faculté de Médecine de Paris , par le défi qu'il lui fait dans la Lettre ci-dessus citée. Le Chirurgien porteur du Cartel n'y épargne ni les termes, ni les sentimens. S'oubliant autant sur les procédés que l'on garde entre honnêtes gens , que sur ceux qui sont essentiellement dûs par des inférieurs à leurs maîtres. C'est donc un vrai guet-à-pan , un attentat de brigand , qui pis est une querelle de mutin concertée avec tout le Corps de Saint Côme, conjuré aujourd'hui pour la perte des Médecins. Est ce cependant repousser l'injure par l'injure que s'est fait l'Ouvrage du Brigandage de la Chirurgie ? L'insulte auroit été bien capable d'en inspirer le

dessein : mais il a été pris ce dessein d'aussi loin qu'il y a que les Chirurgiens de Saint Côme se sont montés sur les épaules de la Médecine. Echasses de vanité, que leur imagination leur a fabriquées en idée, pour s'agrandir & se rehausser dans le public, en rabaisant les Médecins d'autant qu'ils s'élèvent. Il n'est point douteux que d'aussi téméraires personnages qu'Icaré, le fol Icare ne se précipitent des hauts airs, dans lesquels ils s'emportent : *Icarus Icarias nomine fecit aquas*. L'assaut livré à la Faculté seroit une occasion bien légitime de faire hâter la publication de ce Traité : mais ceci n'est pas un Ouvrage de passion, fait pour risposter de calomnie ; un tel procédé n'entrera jamais dans les vûes d'un Chrétien, d'un esprit raisonnable, d'un homme de Lettres. Que produira l'Ouvrage que voici ? Il ne donnera pas au Public les Chirurgiens pour des gens corrompus dans leurs mœurs, suspects dans la Religion, mal entendus dans l'essentiel de leur profession qui est le manuel ; à cela près, il examinera les Chirurgiens de la tête aux pieds ; il découvrira au monde ( qu'ils trompent ) qu'ils sont aussi peu au-dessus des Médecins, & aussi peu leurs égaux que des serviteurs sont peu  
ou



ou au niveau de leurs maîtres. L'état originaire de servitude de la Chirurgie y est prouvé par les faits , pour obliger les fanfarons de Saint Côme à se ressouvenir de la roche dont les Chirurgiens ont été taillés , de l'ignorance dans laquelle ils ont été sous des maîtres , qui étoient des Médecins ; & ainsi à se rendre justice en rentrant en eux-mêmes ; est-ce qu'il y a deshonneur à être né dans la crasse , ou à être sorti de bas lieu ? Tant s'en faut ; mais il est insensé de ne s'en point ressouvenir. Ils seront humiliés ; & quoiqu'ils en pensent , on voudroit leur conserver dans le monde toute l'estime que l'ancien Saint Côme leur a mérité par le manuel. Ce n'est donc pas que l'on voulut aujourd'hui les donner pour des valets de Médecins , mais pour les Ministres & les servans à la Médecine , aussi peu scientifiques que leurs peres. En effet , sont-ils aujourd'hui en étude & en science au-dessus de ce qu'ils ont été pendant tant de siècles ? Immense durée pendant laquelle ils ont été dans l'ignorance , comme l'on y étoit alors dans la servitude , qui ne faisoit gueres que des esclaves dont on employoit les bras & les jambes & jamais la tête. Leurs parures dorées , ou la *pretintaille* d'Académie , de science ,

de discours ou d'éloquence d'aujourd'hui, n'ont aucune preuve pour les autoriser, ou les mettre en droit de se donner le verni de gens de Lettres. L'habileté de la main toute seule a fait la distinction des grands Chirurgiens qui se sont fait d'illustres noms dans la suite des tems. Qu'est ce donc que ces nuances de couleurs dont ils ébloüissent leurs admirateurs ? Des peintures en détrempe qui n'ont que de la surface, au-dessous de laquelle l'on trouve incessamment le tufe. Cependant par où la Chirurgie a-t-elle voulu sortir de la bouë de l'ignorance ? Et comment ? En faisant Médecins les plus entendus de leurs Maîtres en Chirurgie : mais pour lors ç'ont été des Médecins-Chirurgiens, & ce n'est pas le compte des Chirurgiens de Saint Côme, qui voudroient être Chirurgiens-Médecins ; c'est-à-dire, qu'ils sont essentiellement artisans en Médecine, & qu'ils voudroient y être Docteurs. C'est sous ces titres que l'antiquité donnoit part à la Chirurgie en Médecine ; c'est-à-dire, qu'ils sont la main de la Médecine, non la tête, les aides des Médecins, non les Maîtres, ni les égaux. Et voilà ce que l'on voudroit n'avoir point à leur dire en public, encore moins à prouver dans  
un

un Ouvrage. Mais ces ménagemens deviennent inutiles , puisque les Chirurgiens de Saint Côme se croient si parfaitement la tête de la Médecine , qu'un des leurs a eu l'audace de se faire peindre dans son Enseigne avec un œil au milieu de la main. Cela s'est vû dans la Place de Sorbonne , où un Chirurgien montre sa main munie d'un œil dans son milieu. L'entreprise n'est point équivoque ; ils l'affichent ; car une Enseigne peut bien passer pour une affiche. En tout ceci donc s'apperçoit la vraie raison , pourquoi comme par un Prodomme on auroit voulu les avertir en leur communiquant le Titre de l'Ouvrage , de l'obligation où ils mettent de leur dire des vérités qui blesseront leur amour propre. Mais qu'ils ne s'en prennent qu'à eux : *Perditio tua ex te Israël*. Ces vérités sont importantes pour le Public. Il croit , ce Public , qu'un Chirurgien est Médecin , parce qu'il est crû en se disant tel , *cuique medicum se professò statim creditur*. Et que pour cela il ne lui faut que lui jargonner Médecine , Chymie , Physique : car j'entends dire ( dit l'Anonyme dans sa Lettre à l'Auteur des Observations sur les Ecrits modernes pag. 13. ) que les Démonstrateurs de Saint Côme tâchent à l'envie d'orner

leurs discours de ces misérables haïsson  
 que les Médecins abandonnent , & qu  
 ce n'est plus que chez eux que l'on parle  
 encore d'Acide , d'Alkali , de Copules  
 explosives , &c. Si le fait est tel , comme  
 on me l'a rapporté , ç'en est fait de la  
 Chirurgie. Au lieu d'Operateurs , nous  
 n'auront plus bientôt que des raison-  
 neurs , & ce qui n'ajoute presque rien à  
 la premiere idée , nous n'aurons que de  
 mauvais raisonneurs. Voilà l'honneur  
 que se fait l'Académie de saint Côme ;  
 par son institution elle devoit perfec-  
 tionner la Chirurgie , & une telle so-  
 cieté de Chirurgiens étoit respectable :  
 mais elle gâte la Médecine , & perd la  
 Chirurgie ; & c'est la raison pourquoi  
 les Médecins la raillent , parce qu'elle  
 est ignorante pour vouloir sortir de son  
 institution. Le Public cependant lui ou-  
 vre les bras , en marque de pleine con-  
 fiance dans son sçavoir : mais il saisit  
 l'apparence pour la réalité , *pro Junone*  
*nubem*. Or ce n'est en effet qu'un masque  
 de Médecin. Ce Traité arrachera ce  
 masque , & dessous se trouvera un Chi-  
 rurgien , habile ou vil , mais un *ouvrier*  
*en chausse & en pourpoint* , comme dit le  
 Proverbe , ouvrier en Boutique portant  
 Enseigne , ou l'ayant porté. Cependant  
 passons pour un moment que quelque  
 Chirurgien

Chirurgien a des Lettres , de l'Etude , de la Physique suffisamment pour faire un Médecin. Que seroit-ce que cet ambigu de Chirurgien-Médecin, ou de Médecin-Chirurgien ? S'en tiendra-t il à la qualité usurpée de Médecin ? Voilà ravaler la Chirurgie en la dégradant du degré de certitude , & par-là de prééminence au-dessus de la Médecine. Se bornera-t'il à la qualité de Chirurgien ? Pourquoi donc emprunter du lustre , & une montre de superiorité , en tirant des connoissances des raisonnemens & des lumieres de cette science , tous faux luisans pour ébloüir le Public ? Ainsi se démentiroit l'iniquité de la Chirurgie dans la bouche insolente de celui de la Lettre 63. Voilà les égards d'humanité, les ménagemens d'une ancienne amitié & d'une sincere considération pour le vrai saint Côme , & pour toutes ces raisons l'on s'interdiroit volontiers pour quelque-tems la publication du présent Traité. Au surplus quelle idée veut-on donner ici de ce qu'on nomme , voici la licence de la Chirurgie ? De faire res-souvenir aux Chirurgiens de la place qu'ils occupent au vrai dans le Corps de la Médecine , pour apprendre au Public le lieu où il doit aller prendre un Chirurgien dans ses maladies. Car la

Médecine

Médecine est un dépôt mis par les mains du Créateur en celles des Médecins. C'est le Pere de Famille , ce souverain Maître , source premiere de tout don de la nature , qui a distribué à chacun de ses domestiques ou serviteurs les talens dont ils doivent lui rendre compte. Or c'est un triple talent que le Créateur a confié & commis personnellement aux Médecins , ou trois talens dont il a gratifié la Médecine toute seule. Ce ne sera donc point d'un seul talent que les Médecins seront comptables devant Dieu qui a créé la Médecine , c'en sont trois dont ils sont chargés de conserver l'intégrité avec les profits qui en seront revenus , suivant l'intention du Créateur pour la conservation du genre humain.

Ces trois talens sont la Médecine Diatetique , comme l'appelloit l'antiquité , la Clinique , ou la Dogmatique , comme on l'a appelée dans la suite , la Chirurgie & la Pharmacie. La Médecine étant le centre , le réservoir & le lieu du dépôt , aura à rendre compte au souverain Maître des déchets & pertes , comme aussi des profits qui se seront faits , tant que le Médecin s'est conservé l'usage par ses mains ou l'administration à lui tout seul de la Médecine , de la  
Chirurgie

Chirurgie & de la Pharmacie, c'étoit en son propre & privé nom qu'il étoit comptable de ces trois talens envers le premier Maître : Mais par la cession qu'il a bien voulu faire de l'administration ou régie de deux de ces talens, sçavoir la Chirurgie & la Pharmacie, qu'il a mise en commission, ce n'est plus de l'administration personnelle & par les mains de ces deux talens qu'elle aura à répondre en son nom ; mais il est demeuré caution envers le Seigneur, des personnes sur lesquelles il s'est déchargé de la régie ou fonction de ces deux Professions : Il sera donc tenu de payer ou d'encourir la peine, si les Chirurgiens ou les Apoticairens viennent à gérer mal par ignorance, par paresse, par cupidité ou par quelque infidélité que ce soit, les Professions dont ils sont les commissionnaires & non les Maîtres. Telle est la dignité, la supériorité & la prééminence de la Médecine au-dessus de la Chirurgie & de la Pharmacie, suivant l'ordre du Créateur : mais en même-tems que ce Pere commun de tous les hommes veut bien se reposer sur le Médecin des soins qu'il prend de la conservation de la santé des hommes, c'est lui faire entendre qu'il lui doit compte des fautes, des manquemens & de toutes

tes les prévarications qui viendroient à se commettre au détriment de la santé, ou au préjudice de la vie, par tous ceux qu'il aura préposés à sa place, comme les substitués, soit pour la Chirurgie, soit pour la Pharmacie. Suivant cette sage discipline, les commis par lui pour l'exercice de ces Professions, viennent-ils à tomber en mauvaise administration chacun dans les fonctions qui lui sont assignées, fut-ce par ignorance ou par impéritie, ou par présomption, toutes ces fautes tomberont sur la Médecine, si elle n'y avoit pas suffisamment pourvû. Mais si c'est par cupidité dans ces deux Professions soumises à la Médecine, si par esprit de rapacité à prendre l'une sur l'autre, si par un esprit de superbe qui aille à la révolte contre les Médecins leurs Maîtres, ceux-ci se rendroient complices de telles malversations & prévarications, d'autant que ces desordres excités par une malice concertée, étant des sorties de l'ordre ou de la discipline, ils deviennent des pilleries, des usurpations, des vols, dans les uns sur les autres de ces Professions, dont le Médecin ne peut s'innocenter, qu'en les desavouans, les découvrans & les dénonçans aux Magistrats & au Public. Ceci est l'objet du présent Traité de la Médecine.



Médecine pillée par la Chirurgie. C'est-à-dire , de tous les dégats que les Chirurgiens font dans la Médecine chez les malades , sur le pavé Médecinal de Paris , & dans les Arts & Professions qui en font des dépendances , & c'est le contenu de la seconde Partie de ce Traité des usurpations sur la Médecine en general. Il a une premiere partie , & elle se trouve renfermée dans un Traité de l'accord de la Médecine par elle-même. Là on fait voir comment quelques Medecins eux-mêmes par le mépris des maximes de la saine pratique , par l'inattention à ses loix & l'oubli de ses règles , exposent la Médecine à une décadence la plus dangereuse , tandis qu'ils se laissent aller aux vents de la vanité , de la parure & d'un faîte effeminé , maximes peu conformes à la gravité de la profession. Mais Hipocrate compare un Médecin à un Pilote , & suivant cette idée, la Médecine est comparée à un Vaisseau, où ce Pilote tient le gouvernail pour rompre ou éviter l'impétuosité des flots , afin que le Vaisseau puisse fendre la mer , & qu'ainsi dirigé il puisse heureusement parvenir au Port: mais un Pilote doit être aidé par la manœuvre de l'équipage ; les uns à la pompe ; les autres aux cordages, aux mâts & aux

aux voiles pour faire prendre & conserver le vent au Vaisseau.

Les Chirurgiens sont de ces manœuvres qui doivent remplir de ces sortes de fonctions dans la Médecine. C'est une discipline où l'ordre & la subordination comme dans les membres d'un corps toujours de concert les uns avec les autres, vont au même but, & travaillent pour la même fin; & de-là dépend le succès d'une navigation & de tout exercice qui lui ressemble. Sur ce pied que seroit-ce au contraire si la manœuvre se faisant mal ou inégalement, le Pilote mal servi est abandonné à son gouvernail. Ceci est l'image du manque de subordination de la part des Chirurgiens. En pareil cas la Médecine, la sentinelle établie par le Créateur pour veiller à l'exécution de ses ordres, peut-elle se taire sur les manques de secours que lui refusent ceux que la Médecine avoit fait ses Administrateurs? C'est donc le grief qui regarde singulièrement les Chirurgiens, puisque bien moins par l'inattention à leur devoir, que par le mépris qu'ils font des Médecins, ils voudroient assujettir la Médecine à leur empire, en se donnant hautement pour autant supérieurs à leur état de Chirurgiens, qu'ils aspirent à se faire croire plus

plus habiles qu'eux , en voulant faire croire qu'ils sont moins incertains dans leurs œuvres que les Médecins le sont dans leurs ordonnances. Est-ce en secret qu'ils établissent leur prétention ? Ils s'en cachent si peu qu'ils le font écrire & le publient même par un Cartel de défi à toute la Faculté , en le rendant dans la personne d'un des leurs , Juges d'une Thèse qui s'est soutenue dans ses Ecoles. Est-il attentat plus ressemblant à une action d'une mutine révolte ; c'est-à-dire , faite au mépris de toutes les Loix , Ordonnances , Arrêts , Concordats obtenus ou dressés en faveur des Médecins pour la manutention de la discipline Médecinale ? Ce n'est donc pas un guet-à-pan d'agresseurs , employé de la part des Médecins , ou une injuste défense au nom de la Médecine qui dénonce au Public les entreprises malignes & préméditées contre la Faculté , de toute la Chirurgie de saint Côme en Corps. Où trouver en tout cela de la mauvaise volonté dans l'esprit de l'Auteur de cet Ouvrage , ou dans de secrètes suggestions de la Compagnie ? Le Public cependant surpris par les airs importants que se donnent les Chirurgiens , pourroit , en s'en rapportant à leur jactance , les croire aussi nobles

nobles qu'ils en portent les parures ou les apparences, & qu'ils feroient aujourd'hui aussi sçavans qu'ils furent ignorans dans leur origine. Comme des membres qui se soulèveroient dans un corps, ici les pieds méprisent la tête, & la main dit à l'œil je n'ai que faire de vous, *operâ tuâ non indigeo*, les Médecins chefs de la Médecine sont mis par les Chirurgiens revoltés au-dessous de ceux qui doivent les servir.

La certitude de l'art de guérir n'est que pour la Chirurgie. La Médecine, toute la Faculté même assemblée dans les Ecoles, s'entend dire dans un Ecrit public, autant malin qu'insolent, que mal-à-propos elle soutient que la Chirurgie est moins certaine que la Médecine. Après une audace aussi effrontée peut-il tomber dans un esprit raisonnable, de croire, que ce qui est dit ici d'après l'Histoire ancienne & moderne de la Chirurgie, que c'est la rancune, la haine & la calomnie qui ont dicté tous les traits humilians pour les Chirurgiens. Ce sont des faits fondés sur des Observations recueillies, pendant l'espace de 4000. ans, & confirmés aujourd'hui pour la plûpart en beaucoup de Chirurgiens ignorans sans Lettres & sans autre éducation, que celles des Boutiques. Ces  
vérités

vérités sont deshonorantes pour les glorieux Barbiers - Chirurgiens d'aujourd'hui : Mais ce sont des vérités que les tems confirment. Veut-on en effet dans le Traité du Brigandage prouver autre chose que l'ignorance , où la servitude a tenu la Chirurgie pendant tant de siècles ; & pour faire connoître qu'étant sortie de servitude dans les siècles postérieurs , on lui trouve si peu de titres de quelque Science , si peu de teinture de Lettres, qu'on les voit encore bien avant dans ces derniers siècles , incapables de rien écrire sur la Chirurgie , que par la plume empruntée de quelques Médecins. Ainsi aujourd'hui , il est de notoriété que les Chirurgiens , pour la plupart n'ont nulle connoissance des premiers principes , tant il s'en trouve peu qui aient seulement connu *musæ* ; *ne quidem musas à limine salutarunt*. Les glorieux tems des nouvelles découvertes en Anatomie , ce siècle heureux où la Médecine , comme renaissante par le lustre que lui a apporté l'Anatomie moderne, étant venu , quelle place voit-on prendre aux Chirurgiens dans ces connoissances qui sont si parfaitement du ressort de la Chirurgie ? Rien de plus rare que d'y en voir quelques-uns partager avec les Médecins la gloire de cette étude.

*Rari nantes in gurgite vasto.* En effet, combien vaste est la mesure du tems ou des années depuis l'illustre Harvé, jusqu'à ceux que la Médecine honore, aujourd'hui à titre d'Anatomistes, jusques-là que depuis cette époque où un Médecin a relevé l'Anatomie, presque aucun Auteuren Médecine n'a écrit qu'en illustrant cette Science de nouvelles Observations appliquées à la pratique. Peut-on en dire autant des Chirurgiens esclaves encore ; mais Copistes de ce qu'ils prennent dans les Ecrits des Médecins. Ils prouvent par ce qu'ils font, qui est de piller les Ecrits des Médecins, qu'ils ne sçavent que ce qu'ils apprennent d'eux. C'est ainsi que nos Fanfarons de S. Côme moissonnent les Ecrits de ces habiles Maîtres, ils s'en font des parures. Toujours donc, ce sont des Médecins qui les instruisent, sans que leur propre fond y fournisse autre chose que la vanité, comme s'ils tenoient la clef des Sciences, ils s'en orgueillissent de tout ; tandis qu'encore au milieu de leurs grandeurs prétendues ils se montrent les disciples ou les écoliers des Maîtres qu'ils dénigrent. Telle est la suite de l'ignorance en genre de Science Anatomique & Médicinale où ils sont nés & où ils ont vécu pendant cinq ou six mille ans. Suite

qui

qui fait la honte des glorieux personnages que nous montre aujourd'hui S. Côme ; preuve manifeste du faste de la Chirurgie scientifique de ces Professeurs, lequel aboutit à piller dans les Livres des Médecins leurs Maîtres, les leçons qu'ils ont le front de dicter aux élèves de la maison de S. Côme.

Où est en tout ceci la marque de haine & d'imputation injuste de la part de la Médecine, quand elle les accuse dans le Brigandage de la Chirurgie de pirater sur elle ? La vérité est de fait ; des siècles l'ont confirmée ; le nôtre la voit encore dans saint Côme l'Academiste. Cependant la Médecine rougit d'une nouvelle preuve d'ignorance que l'Académie *San Comienne* donne tous les jours au Public, ce sont des faits avoués, tout deshonorans qu'ils sont, pour tout ce qui fait du Sçavant & de l'Academicien. Il ne se trouve personne dans cette sçavante troupe pour travailler les thèmes que l'Académie donne pour adjuger au bout de l'an le prix qu'elle a promis à celui qui aura le mieux réussi. Et à qui un des premiers prix a-t-il été adjugé par le Sénat Academiste Artisan de saint Côme ? à un ( Maître ès Arts peut être ) Précepteur qui a mieux raisonné Physique que tous les Suppôts de saint Côme.

me ou associé à cette lute Académique. La faveur auroit-elle transmis à un non-Chirurgien le prix dû à ceux de la Profession ? Mais encore le plus étonnant événement ! Voilà que l'année dernière l'Académie Chirurgicale de saint Côme est demeurée en gachiere, puisqu'aucun Chirurgien ne s'est trouvé capable en premier ou en second de discuter & résoudre le point du monde le plus trivial dans la pratique de Chirurgie. C'étoit de donner les signes qui caractérisent les playes à feu pour les distinguer de celles qui sont sanglantes, c'est-à-dire, faites par la pointe ou le tranchant des armes. Ce sont des élémens de la Chirurgie manuelle, quotidienne, & ils sont devenu comme *des Colonnes d'Hercules* pour l'Académie de saint Côme, le *non plus ultra* de la Science qui le met au comble des connoissances de toute la Médecine. Le Champion lâché pour saint Côme contre Mr. Maloët, corne aux oreilles du Public, que la Chirurgie au nom de laquelle il élève sa voix contre la Faculté, ose assurer ses Admirateurs que la Chirurgie est plus certaine que la Médecine ; & cette sublime Chirurgie, voilà qu'elle bronche dès les premiers pas qu'elle fait vers un des objets immédiats de la pratique de la Chirurgie



rurgie en propre. Le Public apprend cette  
de aventure par le récit qu'en fait le  
Journal des Sçavans du mois d'Octobre  
1736. pag. 635. » L'Académie de saint  
» Côme aiant trouvé que ceux qui ont  
» répondu avec succès à la premiere par-  
» tie de la proposition sur le caractere  
» distinctif des playes faites par armes à  
» feu, ont trop légèrement traité la se-  
» conde sur le traitement qui leur con-  
» vient, n'a pas crû devoir adjuger le  
» prix. Une matiere si importante, con-  
» tinue le Journal des Sçavans, mérite  
» bien d'être approfondie dans tous les  
» points. Comme beaucoup de ceux qui  
» auroient pû appuyer leur Théorie sur  
» des faits de pratiques intéressants  
» étoient employés dans les Armées,  
» & qu'un tems plus tranquille pourra  
» leur permettre de faire usage des ma-  
» teriaux qu'ils auront amassés sur cela,  
» l'Académie a jugé devoir proposer de  
» nouveau le même sujet pour l'année  
» 1737. »

Combien beau le donneroient à l'Au-  
teur de cet Ouvrage pour ravalier saint  
Côme d'aussi honteuses anecdotes ?  
Mais la passion n'entre pour rien dans ce  
Traité, il apprendra toujours à distin-  
guer dans saint Côme le vrai du faux,  
& l'essentiel du *postiche*, ou sur-ajouté.  
Car

Car si la vanité ou l'ambition des derniers enfans de saint Côme lui attire des raisons de mépris & de confusion, la vertu de leurs peres, la juste réputation de ces Maîtres en Chirurgie, le manuel ou la merveilleuse adresse à faire les opérations Chirurgicales conservera à jamais la vénération que toute l'Europe a eüe pour la Chirurgie de saint Côme. D'ailleurs l'Auteur du Brigandage n'ayant qu'une mesure, il se sert, pour ramener les Chirurgiens à leur devoir, de la même qu'il a employée pour rappeler les Médecins les Confreres à l'exécution des regles, des loix & des maximes de l'Art de guérir. Personne donc ne haïssant sa propre chair *Nemo propriam carnem odio habet* : il n'a point épargné les respectables Confreres, & il a mis sous leurs yeux les écarts vers la vanité, où la cupidité & les attrails de la fortune attiroient quelque Médecin. Cela ressemble-t'il à l'idée de déchirement entre les Médecins, d'envie ou de rancune pour s'offenser les uns les autres. Après une telle conduite envers les propres enfans de la Maison, quelle sera celle qu'il aura dû garder envers ceux qui n'en sont que les enfans d'adoption. *Si hac in viridi quid in sicco?* L'amour de la paix joint à celui de l'honneur

l'honneur & de la concorde, tout seul  
reglé & conduit les traits de sa plume.  
Il voudroit voir toutes choses remises  
dans l'ordre, pour que chacun concoure  
en chaque Profession Médecine, Chi-  
rurgie & Pharmacie, au bien public,  
pour la conservation de la santé du gen-  
re humain. C'est la vûe du Traité com-  
plet du Brigandage de la Médecine. Est-  
ce un compliment amené ici, & que  
veuille se faire cet Auteur pour cacher  
un malin vouloir contre les Chirur-  
giens ? Pourquoi donc dissimuleroit-il  
tant de choses qui honorent certaine-  
ment bien peu leur sçavoir. Il se tait  
par exemple, & refuse de croire ce qui  
transpire dans le monde de l'impuissan-  
ce de tout saint Côme, pour composer les  
Mémoires Académiques Chirurgicaux,  
qui devroient être imprimés tous les ans  
avec des Estampes ou Tables gravées ?  
En effet ils sont encore à éclore. Patien-  
ce, cependant, si ce n'étoit que par le  
manque de tems attaché à l'exercice par-  
ticulier de la Chirurgie : mais, dit-on,  
l'on est encore à chercher une plume  
étrangere qui supplée au défaut de Scien-  
ce & de capacité d'écrire. Ce fut la honte  
de l'ancienne Chirurgie ; elle se main-  
tient dans l'Académie Chirurgicale de  
saint Côme. Tout donc est ici sincere ou  
de

de bonne foi , & rien n'y est proposé qu'à bonne intention. Que les Chirurgiens de saint Côme mettent dans le *creuset*, ou à tel *alambic* qu'il leur plaira. les expédiens de conciliation qui leur sont proposés dans l'Ouvrage qui suit sur la Chirurgie, & ils verront combien peu est sorti de ces anciens temoignages & sentimens d'amitié, de concorde ou de bonne intelligence. La Faculté de Médecine, sera toujours prête à leur ouvrir les bras pour en faire ses amis, ses aides & ses Coopérateurs dans le traitement des Maladies.

Sont-ce d'autres vûes qui sont employées dans le Traité sur la Pharmacie? Ce sont celles de discipline, d'ordre & de subordination. Cependant c'est une différence bien notable, singulière ; mais prouvée par l'Histoire de la Médecine renfermant celle des deux Professions, ses dépendantes la Chirurgie & la Pharmacie. Celle-ci a commencé il y a des milliers de siècles par le désordre dans son administration; au contraire la Chirurgie n'y est tombée qu'après des milliers de siècles. La raison en est que les Chirurgiens ayant été pendant tous ces longtems dans l'obéissance sous la main ou la direction des Médecins leurs Maîtres absolus, ils n'ont pû s'échaper  
de

de dessous leur conduite. Mais les Plan-  
tes, l'objet principal de la Pharmacie,  
ayant toujours été à la disposition du  
premier venu, chacun s'est crû en droit  
de se faire Herboriste. De là tant de sor-  
tes de Boutiques se sont ouvertes dès les  
premiers commencemens de la Méde-  
cine; ç'ont été des coupeurs de racines,  
des broyeurs de drogues, des faiseurs  
d'emplâtre & de collyres, des Droguis-  
tes coureurs par les Villes, les Marchés  
& les Campagnes, vraies sources de la  
Charlatannerie, ou semblables Avantu-  
riers qui ont empoisonné la Médecine dès  
sa naissance: Et de-là se lisent dans l'his-  
toire ces noms ou titres de tant de pro-  
fessions pharmaceutiques. *Pharmacopola*,  
*Pharmacotriba*, *Seplasiarii*, *Herborista*,  
*Pharmacopola circumforanei*, *Circulatores*,  
*Cellularii Medici* (c'étoit les Droguistes  
qui attendoient le chalant assis dans leurs  
boutiques,) enfin *Pharmacenta*. Le desor-  
dre de la Pharmacie est donc bien prou-  
vé dans ces premiers tems, jusques-là  
que se faisoit chacun à sa maniere, des  
magazins de drogues même étrangères,  
plantes, feuilles ou racines qui se tiroient  
des pays éloignés, vraies matieres à se-  
crets! Car les vrais Apoticaire, que  
l'antiquité appelloit *Pharmacentes* (*Phar-  
naceutæ*), ne sont gueres venus que vers

\* G. less

les premiers siècles de l'Ere Chrétienne, où l'on trouve les Médecins préparans eux-mêmes leurs remèdes, ou les faisant préparer par les Pharmaceutes : quoique le Médecin, dit *Platon*, longtems auparavant, ordonne, celui qui prépare les remèdes (apparemment chez lui) exécute. Voilà donc une époque de disciples entrés dans la Pharmacie, mais tellement sous les yeux & aux ordres des Médecins, que ce fut leurs serviteurs qu'ils chargèrent de cette besogne, & tel encore étoit *Cassius* du tems de *Celse* ; car il fut le plus fameux des Pharmaceutes ou Apoticaire de ce tems. Au surplus est ici bien prouvé l'empire absolu & entier de la Médecine sur la Chirurgie & la Pharmacie.

Mais une autre difference non moins notable entre ces deux professions, c'est que la discipline, la soumission aux loix, aux ordonnances, concordats & reglemens ne sont point sortis du Corps de la Pharmacie. Quelques particuliers se seront-ils laissé aller à faire la Médecine ? La Synderese ou la conviction de leur conscience, le respect pour leurs paroles ou engagemens par écrit a toujours tenus secretes ces prévarications. C'a été l'erreur ou la presumption de l'Artisan, non le vice de l'Art, encore moins la

la rebellion ou révolte de tout le Corps des Apoticaire. Car jamais , comme celui de la Chirurgie , il n'a entrepris sur les Robes , les Bonnets , & les Chaperons de ses Maîtres les Médecins. Jamais les Apoticaire parerent-ils le frontispice de leurs Maisons ou Jardin du titre fastueux *d'Ecoles* , comme les Chirurgiens ont essayé d'illustrer le dehors de leur Chambre d'Assemblée du titre d'Ecole de Chirurgie. Jamais se mirent-ils le masque d'Academiste sur le nez. Aussi le desordre de la Pharmacie est encore aujourd'hui étranger à cette profession. Comme dans son origine , ç'ont été des Charlatans , des Droguistes forains , des Coureurs par les campagnes & par les provinces , ce sont des distributeurs de secrets dans Paris qui l'ont empoisonné. Ils l'empoisonnent encore de jour en jour par tant de gens ( sans en excepter les Chirurgiens ) qui s'émancipent à composer des drogues pour le Public. Encore les Moines , à qui est dévolue en certain monastere la Pharmacie à titre de négoce , parce qu'ils en font métier marchandise. Au milieu de ces desordres est entré la Chymie dans la Pharmacie , où elle entretient un Brigandage aussi étendu que le nombre des Chymistes est multiplié. Ces desordres

sont l'objet de la Médecine, que ce Brigandage de la Pharmacie occupe singulièrement, tant il lui paroît nécessaire de remettre en autorité les Apoticaire, dont la fidélité, le choix & la science pour la préparation des Remedes lui est parfaitement connue. Ce ne sont donc point des Serfs que les Médecins veulent se faire non plus des Apoticaire, que des Chirurgiens; ils ne souhaitent des uns & des autres qu'une dépendance d'ordre, de discipline, de subordination & d'état. Or une telle dépendance est si peu déraisonnable ou injuste, que *saint Paul* conseille aux Serfs qui étoient devenus Chrétiens, d'être si éloignés de songer à s'élever sous prétexte du Christianisme au-dessus de leur état, qu'il leur ordonne d'y demeurer, quand bien même ils auroient la facilité d'en sortir, *si potes fieri liber, magis utere*. Que conclure de tout ceci? que la superbe Académie de saint Côme, cette insatiable d'honneurs, de titres, de distinctions, court à la fin de la Grenouille de la Fable: mais, quoi encore du fabuleux en matière de Chirurgie? Une histoire aussi comique que celle de la science du nouveau saint Côme entre dans la Fable: Académie sans Lettres, Sçavans sans science, *Adonstrum infotme ingens*, dans



la republique des Lettres , pour la posterité ; en voici la Fable.

Une Grenouille vit un Bœuf  
Qui lui sembla de belle taille ,  
Elle qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf  
Envieuse , s'étend , & enfle , & se travaille  
Pour égaler l'Animal en grosseur ;  
Disant , regardez bien ma Sœur :  
Est ce assez ? dites moi ; n'y suis je pas encore ?  
Nenni , m'y voici donc ? point du tout ? m'y  
voilà ?  
Vous n'en approchez point ; la chétive pecore  
S'enfla si bien qu'elle creva.

La réflexion donne fondement à cette crainte pour saint Côme.

Tout Bourgeois veut bâtir comme les Grands Seigneurs ,  
Tout petit Prince a des Ambassadeurs ;  
Tout Marquis veut avoir des Pages ;

Et saint Côme veut avoir des Ecoles ,  
des Professeurs , des Académistes. La Pharmacie , la Chymie , le métier d'accoucher n'assouvissent point sa rapacité , elle se décore de la Physique , de la Géometrie , de la Philosophie. Enfin elle va envahir la Médecine. Mais tout beau , ce morceau trop gros l'étouffera , si la ressource ne se presente incessamment. Mais , graces au Ciel , qui ne veut pas la mort du pécheur , la voici cette ressource.

source dans l'avis d'un Pere de l'Eglise. Il conseille de pratiquer ceci à des personnes qui auroient voulu élargir les bornes de leur état, & qui auroient eu envie de s'élever au-dessus des droits qui étoient attachés à leur condition :  
 » Que chacun, dit-il, en leur écrivant,  
 » soit content de son état, & que per-  
 » sonne n'ambitionne de se voir croître  
 » en autorité. *Suis terminis quisque con-*  
*tentus sit, nec supra mensuram juris sui af-*  
*fectet augeri.*

S. Leo,  
 Epist.

Les bornes de la Chirurgie viennent d'être exactement & authentiquement marquées aux Chirurgiens par l'Edit solennel du Roi de Prusse. On lui avoit déferé la mort tragique de plusieurs malades qui étoient pèris entre les mains des Chirurgiens qui les avoient traités de Maladies Vénériennes ou de Maladies Internes. En conséquence ce Grand Prince a donné *Edictum Medicinale*, pour remettre les Chirurgiens sous l'obéissance des Médecins. Cet Edit est à la tête de la Pharmacopée de Brandebourg. Mais il ne contient que ce que nos Rois & nos Magistrats ont ordonné, par des Arrêts ou des Reglemens solennels. Les Chirurgiens de saint Côme n'ont qu'à faire là-dessus ce que leurs peres ont observé si religieusement. La

Faculté

Faculté de Médecine en leur rendant ses bonnes grâces, les reprendra, en oubliant leurs iniquités, sous son amitié & sous sa protection. Est-il ressource plus aisée pour préserver saint Côme de la perte où vont les précipiter les Zélateurs qui les dominent. Les Chirurgiens se défieront-ils d'un avis que leur donnent des Médecins ? Celui d'un célèbre Professeur en Chirurgie sera peut-être plus capable de les ramener à l'ordre de leur état. Voici cet avis : *Chirurgi hodie inferioris censeantur ordinis, quos necesse est (cùm plerique eorum barbitonsores sint) sua sorte contentos sic vivere, & Medico imperanti obedire. . . . . Chirurgi hodierni, si Medicum respicias, non in alio loco sunt quàm Pharmacopæi, ministri nimirum ex ipsius nutu quibus est pendendum, neque operandum nisi quando & quomodo is imperat : esset officium Magistratûs reducere hanc legem, illisque interdicere ne quid audeant antequam cum perito Medico, rem omnem communicaverint. Unde de titulo eorum qui Principes salutarî volunt (Chirurgi) meritò ambigit Ammannus Paranes. pag. 250. Voici en François cette importante leçon de la part de ce grand Maître en Chirurgie de Hollande :*

» Les Chirurgiens d'aujourd'hui doivent passer pour être d'un ordre inférieur aux Médecins : & parce qu'au surplus

Vau-  
home  
opuscul.  
Anato-  
mic.  
Chi-  
rurg. p.  
323.

Vide  
Schelam-  
merus ad  
Aringii  
Inod. 60  
12.

plus ils sont (ou ont été) Barbiers pour la plupart, ils doivent se tenir contents, de leur condition, & obéir aux ordres du Médecin. . . . . Les Chirurgiens de nos jours eu égard aux Médecins, sont en même situation d'état que les Apoticaire; c'est-à-dire qu'ils sont leurs serviteurs, sous leur dépendance, & tellement assujettis à leurs ordres qu'ils ne fassent aucune opération, que quand & de la manière que les Médecins leur ordonnent; de sorte qu'il seroit du devoir des Magistrats de remettre cette loi en vigueur, par laquelle il seroit défendu aux Chirurgiens de rien entreprendre, qu'auparavant ils en aient absolument communiqué avec un habile Médecin. . Ainsi le titre de Prince dans l'Art, dont les Chirurgiens veulent s'honorer est des plus mal fondé.

Ce 25. Octobre 1736.



L E  
BRIGANDAGE  
DE LA  
PHARMACIE.

---

*SECONDE PARTIE.*



JUGER des usurpations sur la Médecine par les personnes qui sont les auteurs , les promoteurs , ou les causes de

l'oppression qui se trame contr'elle , aucune partie de la Médecine ne lui auroit si peu fait sentir les atteintes de ce desordre que la Pharmacie ; parce que les Apoticairees sont ceux qui sont moins sortis de leur ordre , de leur sphere , & de leur subordination à la Médecine.

Jamais on ne les vit en Corps empieter sur la profession de leurs Maîtres , ni même de leurs égaux ou consorts , ni de leurs voisins , à la difference de la Chirurgie , cet Art révolté contre ses Maîtres , ambitieux , entreprenant , qui ne butte à rien moins qu'à la Monarchie

A uni.

universelle en Médecine. Les apparences en sont manifestes , puisque la présomption a porté les Chirurgiens jusqu'à se croire éminemment inspirés d'une science infuse pour la cure des maladies. On croiroit aux termes de l'institution de la Chirurgie que ce seroit pour couper, inciser, ou autrement manœuvrer ; mais non , c'est pour traiter les plus intérieures & les plus difficiles , comme on l'a vû dans le Brigandage de la Chirurgie. Les loix les plus sacrées & les regles les plus constantes , ont été de foibles barrières pour les contenir dans les bornes de leur profession , au lieu que les Apoticaire renfermés dans les leurs ne se sont arrogés le métier de qui que ce soit. La Chymie même qu'ils ont adoptée est une mouvance de la Pharmacie , non une usurpation , parce que ce sont en elle des remedes , des compositions , des *procedés* ou manieres de composer des drogues , & tout cela est de leur compétence. En enrichissant donc leur Art , ils n'ont pris le bien de personne , ni envahi les droits d'autres professions. Il est peu de Chirurgiens qui ne s'érige en Medecin ; au contraire , si quelque Apoticaire s'est immiscé à faire la Médecine , c'est un mal particulier dans  
cette

cette Compagnie , comparable aux maladies *individuelles* nommées *Sporadiques*, qui n'attaquent que quelques particuliers. Le mal est-il le même parmi les Chirurgiens ? C'est parmi eux un mal *endémique* , une contagion qui s'attaque à toute la Communauté , & qui leur fait croire qu'ils naissent des *Esculapes* plus Médecins que les Médecins mêmes. Les Apoticaire ont des hommes distingués par leurs talens , mais aspirent-ils jamais à se mettre à la tête d'une Académie Pharmacienne ? L'Académie Royale des Sciences les a honorés de son Association , ils y occupent de glorieuses places , qu'ils honorent de science ; mais sont-ce des talens supérieurs qui ont enflé le cœur aux Chirurgiens , jusqu'à se parer des titres d'Académiciens , & d'Académie pour leur Corps de métier ; desorte qu'il n'est point de Maître à boutique de saint Côme , le plus ignare & le moins lettré , qui n'ait pû prétendre à la dignité d'Académicien ? Ces titres donc parmi les Apoticaire sont des monumens de science pour eux , au lieu que la présomption sans Lettres aucunes & sans science suffit , pour faire à saint Côme , de purs artisans , des Academistes. Sur quoi donc tombe l'idée du Brigandage

de la Pharmacie ? En quoi consiste-t-elle ? Dans le pillage où elle est aujourd'hui par la licence que chacun se donne de composer , de vendre , & de publier des remedes ; vraie pillerie de drogues ou de remedes , par le droit que le premier venu se donne de vanter ses secrets dans le monde. La Chymie aujourd'hui deshonorée par les aventuriers, est la cause de ce desordre, devenu qu'elle est le *coupe-bourse* des charlatans , faux monnoyeurs en Médecine, parce qu'ils répandent dans le Public d'aussi dangereuses drogues , que les faux monnoyeurs font de dangereuses monnoies. Autrefois les Apoticaire tout seuls vendoient les remedes , parce qu'eux seuls avoient le droit de les composer. Les Facultés toutes seules ou semblables Compagnies de Médecins régloient la composition de ces remedes , & les Médecins tout seuls les ordonnoient chez les Apoticaire. Aujourd'hui un Moine se fait un titre de Dispense pour sortir de son Ordre ou de son Cloître , peut-être pour venir prendre une femme dans le monde , sous le prétexte de remedes dont il a le secret. Un Abbé sortant de son caractère se fait un negoce par la distribution de secrets qu'il s'approprie. Des femmes même



même se donneront dans le monde pour auteur de quelque recette dont elles s'enrichissent. Brigandage fut-il plus marqué ? Et les Apoticairens n'y entrent pour rien que pour voir la drogue en proie à tout venant : Ils sçavent les dangers qu'encourent les malades , par la mauvaise préparation des remèdes ou par le mauvais choix des drogues , & ainsi que leur revient-il du Brigandage de la Pharmacie ? La douleur de voir le poison entre les mains de tout le monde. La sûreté des meilleurs médicamens qui sortent de leurs Boutiques , vient de la sagesse avec laquelle ils sont préparés ; les ordonnances des Médecins confirment la juste confiance qu'ils inspirent pour les remèdes : tout cela manque entre les mains des Charlatans , des Moines , des Abbés , & des femmes Pharmaciennes ; l'affliction leur en reste , & le Brigandage de la Pharmacie triomphe à leur préjudice.

Mais ce Brigandage en demeure-t-il là ? *La Polypharmacie* introduit encore , ou autorise dans le monde un dégât de drogues, tel que le Brigandage de moins de remèdes ne fit jamais pis. Autre inconvénient dont est chargé la Chymie , en ce qu'elle a multiplié les *essences* , les *baumes* , les *elixires* , & mille autres pré-

A iij      parations

parations nommées *extraits* , *teintures* , *quintessences*. En effet , outre que ce sont des amorces de santé que les Chymistes sçavent présenter aux malades , les Médecins eux-mêmes étant tombés dans ces illusions , ont farci leur méthode de guérir de tant de compositions merveilleuses , que l'on est encore plus embarrassé sur le choix ou le triage qu'il en faut faire que sur le fond.

Ce n'est pas que la Polypharmacie soit nouvelle en Médecine ; elle a fait dans tous les tems des *gâte-remedes* , de ces Médecins dont la maniere de guérir fut une *panspernie* de drogues , dont les malades étoient plus accablés que guéris. Mais alors la matiere médicale étant principalement renfermée dans les plantes , c'étoient des compositions de végétaux ou de simples connus , de leurs racines , feuilles , fleurs , fruits , expérimentés ; & dans l'ordre de la vraie Médecine , autant que les plantes sont dans l'ordre du Créateur qui les a instituées pour la cure des maladies. C'étoit donc une avance naturelle ; comme une sorte de caution que les Médecins trouvoient dans la matiere médicale , en ce qu'ils étoient bien certains, que les vertus des plantes étoient uniquement pour la conservation de l'homme. En tel cas  
la

la multiplicité consiste plus dans la variété des compositions que dans la diversité des drogues. La santé des malades avoit infiniment moins à risquer dans une telle Polypharmacie , en ce que le choix des ingrédiens de telles compositions , formules, ou ordonnances que ce fût , ne tomboit jamais que sur des choses dont la destination étoit certainement pour le bien de l'homme. Une tradition passée depuis les grands Maîtres en Médecine dans les mains des Médecins qui leur ont succédé dans l'usage des plantes pour composer des remèdes , soutenoit la confiance des praticiens. Ainsi un esprit de sagesse qui régissoit la Médecine entre les mains de ceux qui la pratiquoient d'après des Maîtres qui en avoient établi des loix , éclairoit les Praticiens depuis Hipocrate jusqu'en ces derniers tems. Comparant la Polypharmacie de nos jours avec telle multiplicité que l'on voudra supposer de ces remèdes , peut-elle se montrer avec les mêmes titres , les mêmes avantages , & la même confiance que les Médecins des siècles passés trouvoient dans la matiere médicale de leurs jours ?

La Chymie est venue apporter cette difference notable dans les remèdes.

A iiij      Outre

Outre, en effet, qu'elle les a d'autant plus multipliés, qu'elle les a pris à toutes mains dans les trois regnes de la matiere médicale des végétaux, des animaux, des minéraux, elle en a tellement varié les *procedés* par les *distillations*, les *sublimations*, les *volatilisations*, les *purifications*, les *essences*, les *extraits*, qu'aujourd'hui un Médecin attentif à l'honneur de la profession, & plus encore à la sûreté de la vie & de la santé des hommes, ne sçait sur quoi se reposer, s'il veut faire quelque usage de tant de remedes que lui presente la Médecine de nos jours. Et c'est le Brigandage où est la matiere médicale qui le jette dans cette perplexité. D'abord il se trouve hors de *gaine*, en se trouvant comme en pais étranger, ou dans un terroir insolite aux remedes. Car c'étoit parmi les herbes, les plantes, & les fruits, des productions de la terre, qu'il étoit appris à prendre des remedes, & aujourd'hui il faut qu'il les reçoive pour la plupart, des *minéraux* & des *métaux* que le Créateur ne donna jamais pour être la matiere des remedes. Cependant la difficulté seroit moindre si ces minéraux & ces métaux se presentoient à lui tels que le Créateur les a faits; car une sagesse aussi prévoyante lui feroit espérer qu'ell

qu'elle auroit renfermé les qualités propres à la santé dans ces mixtes. Mais cette simplicité est-elle du goût de la Chymie ? Tout ce que ces mixtes ont de vertu , tout en est du cours de la Chymie. Ce sont des produits du feu , lequel donnant de nouveaux arrangemens aux principes ou élémens des mixtes , devient le pere des qualités qu'ils acquièrent dans ses mains , & d'après des cerveaux autant échauffés que le sont ceux des Chymistes brûlés souvent par le feu de leurs fourneaux , ou par les ardeurs d'une folle présomption. Car l'on sçait jusqu'où peut aller une imagination Chymiste , elle fait voir à ses artistes de l'or que l'auteur de la nature n'y a pas mis ; & sa folie sur la doctrine des régénérations ne lui a-t-elle point fait croire qu'il pouvoit revivifier un homme , en le faisant sortir ou renaître de ses cendres ? De tels génies sont-ils bien capables d'inspirer de la confiance pour les remedes qu'ils fournissent ? C'est donc un examen à faire sur le fond & sur les manieres des remedes Chymiques. Or est-il bien des têtes de jeunes Médecins capables d'approfondir ces secrets ? Il n'y auroit pas de l'eau à boire dans la pratique de la Médecine d'aujourd'hui , s'il falloit écouter toutes ces

différences

différences , & les comparer avec l'économie animale. Il est plutôt fait d'adopter un remède Chymique d'un titre ou d'un nom imposant , quand un auteur a su prévenir les esprits. Alors est-ce science dans un Médecin ? Est-ce sûreté pour la conscience ? L'honneur de la Médecine & la sagesse qui en fit toujours le caractère se retrouve-t-il dans l'usage de tels remèdes ? Au contraire , c'est affronter la nature que de vouloir ainsi la régenter , & une telle conduite en Médecine mène à un Brigandage manifeste de la matière médicale : tout est pièges , écueils , & surprises , dans l'usage de telles drogues ; leur sûreté seroit , que le choix de leurs ingrédients , leurs préparations , & la probité de leurs Artistes fussent authentiques. Les loix donnoient des titres aux remèdes , en ordonnant qu'il n'en fût vendu que dans les Boutiques des Apothicaires ; parce qu'étant d'une capacité reconnue , & d'une probité éprouvée , soumis d'ailleurs aux visites de leurs Boutiques par les Médecins , le Public trouvoit en cela une caution bien certaine : & la matière médicale ne seroit point réduite en proie à tout venant , si l'on ne s'étoit pas départi de ces loix.

Au reste , est-ce une terreur panique que ce que l'on dit ici du Brigandage des remedes , qu'il ne fut jamais plus grand que depuis l'autorité qu'ont pris dans le monde les drogues Chymiques ? Un Médecin très versé, même en Chymie , a fait un Traité exprès pour avertir les Médecins de la férocité des remedes Chymiques , *de fero medicamentorum Chymicorum usu*. Le célèbre Chymiste Billichius aussi Chymiste très sçavant , est tout occupé dans ses Ouvrages à découvrir les dangers des remedes Chymiques. Mais ce qui met hors de tout doute les inconveniens des remedes Chymiques, c'est l'avertissement que donnoit en 1719. le célèbre Praticien Mr Frideric Hoffman. Je dois , dit-il , à la verité ce témoignage sur les remedes Chymiques , je fus merveilleusement autrefois engoué des remedes Chymiques tirés des mineraux , c'étoit des secrets que je recherchois avec passion ; mais étant devenu vieux , j'ai reconnu par experience , que ces préparations si précieuses sont au-dessous des remedes moindres en nombre , mieux choisis , plus prompts , quoique d'une valeur bien plus vile. *Ego sanctè affirmare possum , me superioribus temporibus mirificè inbiasse , & delectatum fuisse Chymicis activioribus*

Lauren-  
s Hoff-  
man.

*aëtivioribus ex mineralium regno petitis remediis, & ubivis ferè arcana conquiſſiſſe. Poſtea verò longè aliud ipſa veritate, & per attentam experientiam expertus ſum pauciora, nempe ſelectiora & viliora longè promptiora in auxilium eſſe, & majorem in medendo efficaciam cuſtodire, ipſis jam dictis magno pretio & labore preparatis*

*Diſſert.  
de præ-  
ſtantia  
remedio-  
rum do-  
meſticor.  
Art. 4.*

*Chymicis arcanis.* Plus inſtruit encore en 1722. il donne ſes obſervations Chymiques ; où rappellant les remèdes Chymiques à la Chymie expérimentale, il prouve les dangers qu'il y a dans les remèdes Chymiques les plus ſpécieux, tels que ſont les baumes & les huiles diſtillées ſpiritueuſes aromatiques, & la faiſant ſentir les dangers que l'on couvre dans l'emploi de ces remèdes, ſ'ils ne ſont préparés de mains connuës. C'eſt précifément prouver la neceſſité qu'il y a que les Apoticaireſ tout ſeuſ ſoient chargés de la préparation de tels remèdes. Car comme ils peuvent être des poiſons, étant mal préparés, la raiſon qui interdit leurs Boutiques de donner des poiſons ſans une ordre authenti- que, leur interdit auſſi le débit des drogues Chymiques que des Medecins n'au- ront point ordonnés.

Au ſurplus la plupart des remèdes Chymiques qui ſont entre les mains de  
tout



tout le monde , & dont les Livres modernes sont jonchés , sont véritablement tous nouveaux venus : Et d'où , par quelles mains ? De quelles Boutiques sont-ils sortis ? Quel laboratoire les a travaillés ? Or le même célèbre Praticien Frideric Hoffman est tout occupé dans une Dissertation faite exprès, à avertir les Médecins , de combien de précautions ont besoin des remèdes nouveaux , surtout s'ils sont spiritueux actifs , & d'une efficacité prétendue prompte & spécifique. Mais surtout sont-ils capables d'entrer dans ces discussions ? Une aveugle réputation les introduit dans le monde , & les Médecins comme les malades se livrent à de tels pièges. Le brigandage de tels remèdes est donc sensible en plusieurs drogues de noms célèbres , & qui ont grand cours parmi les Médecins , souvent sans qu'ils sçachent au vrai les ingrédients ni la préparation. *L'antihéctique de Potier* est-il bien connu ? L'on dispute encore sur le febrifuge de *Riviere* , sur les gouttes d'*Angleterre*. Sçait on ce que sont les pilules de Mr Stach , celles de Mr de *Gange* , & de *Becher* ? Convient-on sur la vraie préparation du *souffre véritable d'antimoine* ? Et cependant avec quelle confiance donne-t-on aux malades ces compositions

compositions dont les procédés sont aussi incertains que leurs vertus. Tout donc va en cela à l'aveugle. La sagesse de l'ancienne Médecine autorisa-t-elle jamais de telles confusions dans l'usage des remèdes ? La Médecine moderne en est pleine. Comment appeller de telles entreprises qui retombent sur la santé & sur la vie des hommes ? Le Brigandage en est le véritable nom. Mais jusqu'où va le malheur de la Médecine en ce genre ? Si les Auteurs ou les Fabricateurs des plus grands remèdes sont connus pour ignorans par l'impéritie où ils sont par rapport à la Pharmacie , dont cependant ils osent entreprendre les travaux & les opérations ? La preuve de ce désordre est publique, journalière, aux dépens de la santé de tout le monde. Dans quelle famille , dans quelle condition , à la Cour & à la Ville , dans l'Eglise & parmi les Laïcs, n'ont point pénétré les Chirurgiens ? Jusques-là s'étend le droit de Médecine qu'ils exercent sur les malades de l'un & de l'autre sexe dans tous ces différens états. Or par la raison qu'ils ont envahi les fonctions de Médecin , ils sont entrés dans celles des Apoticaire : eux-mêmes donc composent leurs remèdes mercurels ou autres , internes ou externes.

Qui

Qui leur a appris la Pharmacie ? C'est un bien ou une profession , s'ils y sont capables ; une effronterie criminelle , s'ils y sont ignorans. Mais le Brigandage des remedes , quelque couleur que l'on donne à l'entreprise des Chirurgiens , est autant étendu que l'est la confiance que les Chirurgiens se sont faite dans toutes les familles. Voilà donc les remedes préparés contre l'ordre par les Chirurgiens. Ils se démêleront avec leur conscience sur le tort qu'ils font aux Apoticaire. Cependant ce n'est encore là qu'un des moindres inconveniens du Brigandage de la Pharmacie. Les malades sont incertains sur le choix des drogues que les Chirurgiens leur font prendre , & sur la maniere de les préparer. Car les Boutiques des Apoticaire, des Epiciers , des Droguistes sont soumises à des visites de Medecins & des Gardes dans ces Professions , tandis que les maisons des Chirurgiens & leurs infirmeries venetiennes , ne sont sujettes qu'à eux seuls, au-dessus de tout examen & de toutes les loix , & aucune n'y est attentive. Rien tient-il de plus près à un affreux Brigandage ?

Des remedes Chymistes se distribuent chez les malades sous de grands noms  
de

de *Paracelse*, de *Van-Helmon*, de *Glanber*, de *Schrodere*, du Docteur *Micahel*, du célèbre *Wedelius*, &c. En seront-ils plus sûrs, puisque l'on en est encore à disputer sur la véritable composition du *Lilium de Paracelse*? Est-on plus en sûreté touchant les procédés Chymiques des grands remèdes du Docteur *Micahel*? N'ont-ils rien perdu en passant par les mains de ceux qui nous les ont transmis. Rien de plus communément recommandé dans les Auteurs Allemands que la mixture simple, *mixtura simplex*, & encore là-dessus s'en dispute la véritable préparation, par les Auteurs. Et quand bien même toutes ces préparations seroient bien constatées, qui nous a appris les tems, les occasions, & les espèces de maladies où il faut les employer. Les doses de ces compositions n'occasionnent point de moins furieuses méprises; car l'erreur est presque générale dans l'usage des remèdes Chymiques. Ce sont pour la plupart des spiritueux, des extraits, des essences, des élixires; toutes drogues par conséquent analogues aux esprits animaux. De tels remèdes sont capables de porter trop de masse ou trop de volume dans le suc nerveux en allumant le sang. L'exemple

ple de l'opium qui est l'un des plus spiritueux des mixtes découvre cette vérité ; en le donnant à très-petite dose , quelquefois un grain en quarante fois , c'en est assez pour agir sur tout le genre nerveux. Les esprits volatils sont comparés à l'opium , parce qu'ils assoupissent ; & la leçon faite par-là , pour la dose des remèdes spiritueux ; on ne sçauroit les donner en trop petite dose , sinon ils jettent en léthargie. Cependant les Livres des Chymistes ont-ils cette précaution ? Ce sont des grains à tout le moins , ou des gouttes , dont ils font une règle générale de les donner à deux ou trois gouttes. Mais ils sçavent qu'une goutte d'essence d'anis, ou d'huile de gérofle, est plus que suffisante pour une dose. Les essences & les elixires qu'ils préconisent , sont-ils moins efficaces ? Du moins est-ce encore une chose à décider que la juste dose de tels spiritueux. En effet , celle d'un grain de *camfre* demande l'association d'autant de *nitre purifié*, pour être donné avec quelque sorte de sûreté , & c'est l'avis du sçavant Mr *Hoffman*. *Sylvius d'Hollande* si passionné pour les volatils , ne vouloit pas que l'on donnât son *volatil huileux* , dont il avoit si bonne opinion , qu'immédiatement avant une nourriture.

re : c'est donc qu'en matiere de spiritueux Chymiques , les Visceres ont besoin d'une sauve-garde qui en modere l'effet , précaution qui est fondée en raison mécanique , & la voici ; la place que la nature donne dans nos corps aux esprits volatils , ce sont les nerfs depositaires de l'esprit animal ; celui-ci donc ne peut s'associer à aucun volatil qu'en l'admettant dans les fibres nerveuses , & c'est ce qui lui arrive utilement quand ils parviennent sans troubles jusque-là. Les alimens ont cet avantage , en ce que le chyle impregné du spiritueux que l'on donne , entre par la lymphe nourriciere dans les nerfs , & s'incorpore au suc nerveux , & celui-ci animé par une telle association , entretient dans le genre nerveux la force dont il a besoin pour entretenir le ton des parties. Sans cette précaution un spiritueux vient à se développer tout d'abord dans l'estomac , où il met tout en desordre avant que de parvenir aux nerfs. C'est la raison encore des baumes ou huiles balsamiques ensucrées , ( *oleosacchara* ) pour retenir le spiritueux des baumes , lequel ainsi incorporé & comme fixé par le sucre , se mêle successivement des vaisseaux sanguins dans les nerveux. Le *baume de copaiï* sert ici d'exemple , parce qu'ayant

qu'ayant à porter son action dans la vessie , en cas des maladies pour lesquelles on l'employe , c'est en le faisant avaler au malade en maniere de pilulle , en le mêlant avec du sucre.

Mais c'est précisément cette idée de spiritueux qui contribuë le plus au Brigandage dans la Pharmacie moderne. Les magnifiques notions que les Chymistes ont inspiré touchant les extraits , les essences , & les teintures , dont ils ont rempli la Médecine moderne , ont donné à comprendre que ces drogues spiritueuses sont des vertus toute-puissantes pour la guérison des maladies , dont ils rectifient les causes , à la maniere que les esprits animaux opèrent dans l'œconomie animale pour les fonctions naturelles en revivifiant le sang & rectifiant les humeurs. Ils en ont fait des *panacées* qui réparent sans autre secours , la chaleur naturelle , en corrigeant par leur volatil , ce que le sang & les humeurs ont contracté de vicieux , comme s'ils devoient absolument rétablir la *crase* des suc morbigiques , de quelque nature fût-elle. Et voilà le comble du desordre de la Pharmacie moderne , pour s'être livrée aux imaginations présomptueuses des Chymistes ; car de-là se sont perduës toutes

les bonnes règles en matiere de reme-  
des ; l'on croit ceux des Chymistes au-  
dessus de toutes les Loix comme des  
spécifiques absolus , souverains , & in-  
dépendans , qu'il ne faut que donner  
aux malades pour les guérir. C'est l'af-  
fection des sages Praticiens qui voyent  
avec douleur les malades ne pas guérir ,  
quoiqu'on les accable de ces drogues  
en *potions* , en *mixtures* , en *boles* , en  
*opiates* , & encore en *linimens* , en *emplâ-  
tres* , en *épithemes* , & semblables appli-  
cations extérieures. Qu'arrive-t-il à tous  
ces malades drogués à la chymique ?  
Des langueurs insupportables , des ab-  
cès , des ulceres , jusqu'à ce que tom-  
bant dans le *marasme* , ou pareil desseche-  
ment , ils perdent la vie , où on leur  
avoit promis des guérisons aussi prom-  
ptes qu'infailibles.

Les desordres en ce genre s'étendent  
jusque dans la Medecine *Diatetique* ,  
parce qu'à l'ombre des grands reme-  
des , dont la Chymie amuse & séduit  
les esprits , le régime est compté pour  
rien ; les malades boivent du vin , ils  
mangent , &c. parce que les *specifiques*  
prétendus doivent présider aux coctions ,  
desorte que les malades n'ont à se con-  
traindre sur quoi que ce soit de leur  
maniere de vivre , il leur est permis en  
beaucoup



beaucoup de maladies chroniques , de vivre à leur ordinaire. Ainsi cette partie capitale de la méthode de guérir est ou négligée ou méprisée parmi ceux que la Chymie a enivrés de ses fumées. Un double mal est né de ces préjugés , les malades ne se trouvent plus en état de recevoir les secours que nos peres trouvoient dans l'usage du *lait d'ânesse* , de *chèvre* , de *vache* , ni même de *femme* , que le régime opiniâtre accommodoit aux tempéramens des malades. Aujourd'hui le lait d'ânesse ou de chèvre , &c. ne fait que des fièvres , des cours de ventre , &c. Tous les malades y sont mal préparés. Ce seroit une raison apparente de se passer de lait pour la cure des maladies. Au contraire , par un excès de desordre inconcevable , tandis que les corps sont bien moins disposés que jamais à mettre le lait à profit ; il est ordinaire pour peu que les maladies chroniques soient graves , de mettre les malades au régime du lait , c'est-à-dire , au lait pour toute nourriture.

C'est l'excès où le Brigandage de la Pharmacie Chymique a amené les corps & la Médecine par le trop de confiance que l'on a donné aux remèdes spiritueux de la Chymie ; car étant pour l'ordinaire tirés des *métaux* , dont

la nature est si étrangement différente de celle du corps humain, il n'est point étonnant qu'ils lui réussissent si mal. L'attention des Chymistes auroit dû leur apprendre du moins, à ne choisir de remèdes si puissans en esprits, que d'entre les choses qui symbolisent avec *l'esprit animal* qui régit les fonctions des viscères. C'est en effet le soin où l'on trouve Mr *Hoffman*, qui se livre, lui qui est singulièrement en garde contre les remèdes Chymiques, à l'esprit volatil de *Bussius*, dans lequel il trouve tant de sûreté & d'avantage pour le malade & pour le Médecin. Car pourquoi lui donne-t-il une telle confiance? Parce que la base de cet esprit volatil étant l'esprit volatil de l'ivoire ou de la corne de cerf, dont l'on sçait conserver le volatil huileux, & le marier avec celui du baume du Pérou, il en résulte que l'esprit Bezoardique de *Bussius*, est un esprit animal, analogue par conséquent au suc nerveux, dans lequel il ne porte ni trouble ni aucune qualité étrangère. Au contraire, ce grand Médecin sçait en faire un sédatif, en le mêlant avec sa *liqueur minérale*. De manière qu'il y trouve un excellent secours en plusieurs cas de maladies aiguës & chroniques. Les observations de cet habile Praticien

Voyez  
*Observ.*  
*Chymic.*  
 p. 238.

*Ibid.*  
 p. 140.  
 241.

cien

cien & de son disciple le Docteur *Trales*,  
 menent à cette pathologie, c'est-à-dire,  
 à l'usage d'esprits volatils naturels, qui  
 ne tiennent rien du *métallique*. Tel est  
 le *canfre*, qui est une huile ætherée, &  
 d'un spiritueux ressemblant à celui de  
 la lymphe spiritualisée dans le corps  
 humain ; car l'un & l'autre se dissipe  
 sur le feu si parfaitement, qu'aucun ré-  
 sidu n'en reste. Aussi ces Messieurs assu-  
 rent-ils que ce volatil dans le canfre  
 passe dans le sang sans y causer ni ar-  
 deur ni trouble, & au contraire en ré-  
 pandant le calme & le rafraîchissement  
 dans sa masse. Avec de telles attentions  
 dans la Pharmacie Chymique, & avec  
 un si sage choix dans les remèdes qui en  
 sortent ou qui leur ressemblent, les  
 tempéramens ne se seroient point per-  
 vertis, au point que tout étant desséché  
 dans les solides & dans les fluides, ou  
 bien tout y étant en feu & en éretisme,  
 les remèdes diætétiques, aussi innocens  
 de leur nature que le lait, ne se seroient  
 point trouvés en contrariété avec lui ;  
 desorte que cette ressource si souverai-  
 ne, que la diète de lait (*diata lactea*)  
 seroit encore aujourd'hui au pouvoir de  
 la Médecine, où au contraire elle est de-  
 venue si impuissante ou si mal-faisante  
 par tous les mauvais succès qu'elle y  
 trouve.

De vir-  
 tute cam-  
 phoræ.

Voyez  
 Hoffmann  
 observat.

De cette intempérie qui a absolument changé la constitution du corps humain arrivent encore d'autres pertes pour la pratique. Les corps ne sont plus dans cette convenance pour le bain , où les mettoit & les contenoit une Pharmacie bien entenduë , parce que les solides d'une part , & les fluides d'une autre , ne se prêtant plus à la transpiration que le bain avoit coutume de rétablir , les malades en sont affoiblis d'autant plus , que tout étant en stase dans le suc nerveux , en croupissemens dans les humeurs , en resserremens spœstiques dans les solides , le bain ne fait qu'émouvoir la cause du mal sans la promouvoir , *movet non promovet* ; est-ce une preuve équivoque de l'administration ou de mauvais remedes ou de remedes mal entendus.

L'usage des *eaux minérales* s'est tourné en abus , ou en méprise. La confiance aveugle pour tout ce qui est salin, sulphureux, ou chaud, induit à ce malheur. L'on veut des eaux salées , c'est-à-dire , les plus chargées de sel , les plus sulphureuses , les plus chaudes , ou les plus actives s'employent sur des entrailles déjà desséchées par la salure des humeurs , & toutes fumantes de souffres que les mauvais remedes spiritueux ,

tueux , volatils , *sulphureux métalliques* auront exalté. Les malades en sont plus échauffés , leur cerveau plus en vapeur , leur sommeil perdu , leur appetit diminue de jour en jour. Tous effets malheureux de la mauvaise conduite , dans les remèdes que l'on aura pris dans la Chymie ou dans les idées d'une telle Médecine. Est-ce là du Brigandage ?

Le dégâts des *absorbans* , des *concentrans*, des *sels fixes*, des *terreux* , *alkalins* , des *lixiviels* , dont l'on surcharge les malades dans la plûpart de leurs maladies , fait un desordre différent des remèdes *spiritueux* , *resineux* , *volatils* dans la Pharmacie moderne. Autant & à tels dangers que ceux-ci exaltent le sang , qu'ils en dévelopent les souffres , qu'ils déploient le suc nerveux , & qu'ils portent l'ardeur par toute l'œconomie animale , enfin qu'ils rehaussent excessivement le ressort des parties fluides & solides ; autant les *absorbans* , les *terreux* , &c. dépriment la chaleur naturelle , appesantissent le sang , & retardent le cours de la circulation , & de celle des esprits. Ainsi se font des ralentissemens de sucs dans les entrailles , surtout dans les glandes , par où la plûpart des maladies aiguës dégènerent en chroniques. L'oubli des regles que le  
trop

trop de confiance aux remèdes Chymiques a apporté , est l'origine de ce Brigandage dans une telle Pharmacie , où l'on donne plus à l'efficace des remèdes qu'à la sagesse de les administrer ; cependant les malades tombent dans des états ambigus , bizarres ; parce que la nature n'a été ni suivie, ni écoutée.

C'est la raison pourquoi sont si communs dans la pratique moderne les noms, ou pour mieux dire les surnoms de *scorbutique*, de *scrophuleux*, de *verolique*, dont l'on deshonne des maladies très innocentes & exemptes de ces accusations non méritées ; & pourquoi sont arrivées ces éteroclitiques altérations ? Parce que les combinaisons de suc discordans , de matières mal assorties , les *stases* qui s'en sont formées dans le suc nerveux , les concrétions salines lymphatiques , les tubercules , les durillons , dont l'on trouve les viscères remplis , tous ces engagemens ne sont point du fait véritable de la maladie qui les a précédés : ce sont les suites de remèdes moins mauvais encore que mal administrés , trop multipliés , & mal choisis parmi les absorbans , trop fixes , trop salins , trop acres , idolâtrés cependant par des Médecins. Tels sont ceux qui sçavent mieux multiplier la  
drogue ,

drogue , qu'employer les remèdes dans la justesse qu'il convient à la nature des maux qu'ils ont à traiter. Or combien dangereuse n'est point la conséquence de telles méprises ? Tous les maux un peu opiniâtres , ou par leur nature , ou par la mauvaise manœuvre de Médecins-Droguers , passent pour des *scorbuts* , & par un surcroît de malheur se placent entre les mains de tels Médecins les scorbutiques de toutes les sortes ; aussi achevant de bouleverser les causes & la nature véritable des maladies , ils font de monstrueuses cures qui ne ressemblent qu'aux préjugés erronés des cerveaux bouchés , & sur les loix de l'économie animale , & sur la juste application des remèdes. Cependant la nature véritable de scorbut est aussi rare sur les malades qui sont éloignés de la mer , & qui n'y ont aucun rapport , qu'elle leur est fréquemment imputée par ces gâtes remèdes , ces brigands de drogues.

Il est donc deux sortes de *scorbut* , différens l'un de l'autre , comme les *Loutres* d'eau sont différens des *Loutres* de terre. Or comme ceux-ci , étant les paresseux , que les familles des Loutres d'eau chassent de leurs maisons , sont d'une habitude détériorée ; desorte que  
l'acabit

l'acabit en est différent, soit dans leurs chairs, soit dans leurs peaux; ainsi les *scorbuts* de terre sont d'une saline différente de celle des *scorbuts* de mer. Les gens de mer habitent la mer ou le voisinage; de plus ils vont respirer long-tems dans les voyages de long cours, un air impregné d'un acide de sel marin, qui appesantit leur sang, la lympe, & les sucs qui en dépendent. Ils se nourrissent de pain sec, bitcuit ou gallette, & de viande salée. De-là leurs sucs nourriciers contractent un acide fixe & brûlant. Les scorbutiques de terre sont les pauvres qui remplissent les Hôpitaux, des Soldats, ou des gens des Camps & Armées; & tous chacun à sa place, respirent des airs marécageux, mal propres, impregnés de différentes halénées de tant d'hommes & femmes, tous renfermés en de mêmes endroits. Ce sont des airs impurs remplis de souffres grossiers respirés par tant de poumons, qui dévelopent dans le sang moins des *acides*, que des *aigres*, des sucs cruds & grossièrement verjétés, qui s'engendrent dans la masse des humeurs. Mais ces *acides* & ces *aigres*, étant parfaitement aliénés de la *crase* naturelle que doivent prendre le sang & la lympe, ce sont des qualités extraordinaires



naires qui font des maladies bizarres , parce que les coctions y sont tardives , difficiles , incertaines sans mener à aucune crise ou dénouement critique. Les antiscorbutiques véritables comme le *Cresson* , le *Becabunga*, &c. sont spécifiques , parce que l'usage a découvert que ces plantes contiennent les absorbantes qualités des acides de scorbut de mer. Mais l'*aigre* ou le *verjuté* des sucres qui font le scorbut de terre , n'ayant point les mêmes pointes que l'acide scorbutique , ces plantes portent dans le sang l'acreté , les feux, & les troubles, qu'elles apaisent dans un sang vraiment scorbutique. C'est l'origine & la cause de l'abus & du dégât des *antiscorbutiques* , qui font bien moins une Médecine raisonnable pour les scorbut de terre , qu'un Brigandage de Remedes qui font des maladies inconnues dans leur espece , que tout irrite , parce que tous ces antiscorbutiques en troublant la crase des humeurs , rendent les maladies mouvables.

L'idée d'humeurs *atrabilaires*, qui conduisoit l'ancienne Médecine dans les Maladies qu'elle nommoit *mélancholie* , avoit appris aux Praticiens à se servir utilement dans ces maux des herbes qui combattent le *mélancholie* , comme la *bouroche* ,

bouroche, la buglose, la chicorée sauvage, la scolopendre, & toutes les chicoracées qui temperoient les suc's attractibles, & ainsi les rendant traitables, la Médecine n'étoit pas deshonorée par autant de mauvais succès, qu'apportent les antiscorbutiques; & c'est la raison du Brigandage d'aujourd'hui dans cette partie de la Pharmacie. Encore si dans les incertitudes de la cure de ces misérables maux, l'on s'en tenoit avec les Anciens ( quand ils jugeoient nécessaire d'en venir là ) à la *fume-terre*, l'*oxytripillum*, le *cerfeuil*, la *pimprenelle*, avec l'art d'y mêler l'*ozeille ronde*, pour temperer ou prévenir l'ardeur, que pourroient exciter dans le sang des plantes, soit feuilles, soit racines plus efficaces, plus vives, & plus spiritueuses; on parviendroit à guérir bien des maux, qui restent incurables par l'usage des plantes aussi actives & aussi spiritueuses que le cresson &c. car par le doux spiritueux de ces herbes pour la guérison du vrai scorbut, elles tiennent la place d'un air serain pur, pénétrant pourtant; car ce sont les qualités de l'air de l'*Isle de Bourbon*, ce port fameux pour cela, où toutes les nations de l'Europe se rendent, quand leurs Vaisseaux se trouvent dans ces mers; sûres d'y trouver promptement

tement la guérison , ou pour mieux dire l'entier rétablissement de leurs équipages , sans d'autre remede que la temperature merveilleuse de cette Isle.

Est-ce que seroit inconnu l'usage des amers , qui aujourd'hui étant chargé de tout guérir , guériroient le Scorbut ? Tant s'en faut, c'est la matiere d'un autre Brigandage journalier dans la Pharmacie ; c'est une routine , un *trantran* entre les mains de certains Médecins , dont les Chirurgiens , singes des Médecins , abusent tous les jours au gré des malades & de ce public qui croit que le Chirurgien est aussi habile qu'un Medecin. Cette erreur s'établit parce que ces Médecins ne sçavent , ce semble , que l'usage des amers. C'est que l'art de les varier sur les differens caracteres des Maladies est aujourd'hui méprisé par qui l'ignore ; cependant le *foye* , la *rate* , le *poumon* , le *cerveau* , les *nerfs* , le *bas ventre* , & tout le genre *glanduleux* , ont chacun leurs amers , parce que chaque viscere contracte des aigres , des salures , ou des acides differens , & la bile prend des acretés atrabilaires de bien plus d'une sorte. La *patience* & la *chicorée* sauvage , la *buglose* sont aujourd'hui employées indifferemment dans les maladies de ces differens visceres. Tant d'autres amers ,  
comme

comme l'abfinthe, le scordium, le *trifolium fibrinum*, la petite centaurée, & bien d'autres, sont tombées dans le non-usage, & bien tôt l'on ne s'en souviendra plus, pour peu que le Brigandage des remèdes s'autorise, ou prenne faveur dans la Médecine.

Ces dangers sont fréquens, parce que l'abus des *amers* & des *antiscorbutiques* est dans le grand courant d'une pratique de nos jours, ou la confusion des professions occasionne tant d'obscurité dans les connoissances des maladies. La Chirurgie se croit en état de démêler les affections d'avec les ressemblances véneriennes; mais l'ignorance où ils sont sur le fond de la Médecine leur fait prendre pour affections veroliques, tous les maux qu'ils ne comprennent point parmi les maladies chroniques. La presumption cependant ne leur permettant point de se taire, quand des personnes ont le malheur de les consulter sur des infirmités, ils donnent au *virus* verolique les accidens qui surpassent leur diagnostique. Alors les Remèdes *mercuriels*, les *specificques* nommés les *décoctions des bois* ou *tisannes sudorifiques*, jettent les malades dans mille dangers, autant de fois qu'un Chirurgien téméraire se fera avancé de juger verolique  
une

une maladie du sexe. Car les femmes sont d'autant plus exposées à ces mépris de Chirurgiens que deux raisons occasionnent ces méprises. Elles ont des maris , & il coûte si peu à des Chirurgiens de jeter des soupçons de verole sur la plupart des hommes , que les femmes qui les ont épousé se trouvent rarement à l'abri de telles imputations. Ainsi les rendant comme complices des débauches vraies ou supposées de leurs maris , elles deviennent les victimes de leur Pharmacie mercurielle. L'on va en marquer les mauvaises suites. Mais une autre occasion les induit , elles & leurs Chirurgiens en erreur.

Les affections *hysteriques* sympathisent avec les *veroliques* , parce que les unes & les autres attaquent le suc nerveux , les esprits , les nerfs , les membranes , & les glandes. Il est des différences dans les causes des différens symptômes qui caractérisent les uns & les autres de ces maux ; mais un Chirurgien prenant aisément le change confond dans ses idées & dans l'usage des remèdes , l'*hysterique* avec le *verolique*. Il met donc les antiveneriens à la place des antihysteriques , & il se fait une complication de maux si bizarres , que la nature ayant à travailler sur des remèdes *disparates* ,

qui sont hors de les vues , parce qu'ils ne sont point conformes au fond de la maladie , c'est l'origine d'une foule de malheurs ; car ces antiveneriens se prennent le plus souvent dans le mercure , lequel ne rencontrant point dans le corps de la malade l'humeur qu'il lui convient de corriger , toute la masse du sang se trouble , & les coctions s'alterant dans de principaux viscères , ce sont des *phthisies* , des *cachexies* , que le *mercure* , cette turbulante drogue , attirera sur de pauvres malades , en qui le mercure si enclin aux impetuosités , aura fait supprimer l'évacuation ordinaire au sexe , par celles qu'il fait prendre au sang , les *pertes blanches* s'en ensuivent , des *glandes* se durcissent , des obstructions se forment dans la *rate* , le *foye* , le *mesentere* : tous maux *postiches* , en ce qu'ils sont de la façon d'un Chirurgien , & les suites d'une Pharmacie mal entendue : ce desordre s'accroît par les accompagnemens du mercure , ce sont les *risannes sudorifiques* qui portent la secheresse par tout , en dépouillant le sang de sa lymphe qui en est le vehicule indispensable. Par une suite d'erreur les purgatifs , les moins bien menagés , ou les moins convenables à la délicatesse du temperament des femmes , sont em-

ployés.

ployés avec hardiesse , de sorte qu'une femme qui aura commencé d'être infirme par quelque accident de son sexe , languira & mourra enfin *verolisée* ; par la décision d'un Chirurgien , qui après l'avoir deshonorée par son ignorant diagnostic , couvre sa honte en mettant sa victime au tombeau ; ensevelissement Chirurgical trop frequent !

Le Quinquina , ce dieu-donné en fait de remedes , est matiere à Brigandage. Ce ne fut dans son origine qu'un azile contre les Fièvres-quartes & contre toutescelles qui dégéneroient de tierces en doubles tierces ; ce qui étoit en celles-ci prendre le sang dans le tems qu'il avoit perdu de son feu , & que la nature par la Fièvre avoit travaillé l'humour pendant quelque tems. C'étoit avoir connu que ce remede , tout admirable qu'il est , ne devoit point être exposé à l'ardeur du sang , & dans le tems du trop *d'éretisme* qui est dans les solides. Cette observation apprenoit à quelle sorte de maladie ou de Fièvre devoit s'appliquer le Quinquina , la témérité de la Médecine de nos jours l'a fait sortir de ces sages distinctions. Les égards pour les troubles de la masse du sang & du genre nerveux sont ici méprisés , & sans respecter le sage avis de Syden-

ham , de laisser dompter a elle-même la Fièvre , pour en laisser tomber l'ardeur par elle-même , l'on donne le Quinquina hors des tems , en des caracteres de Fièvres non malignes , ardentes cependant , mais ordinaires : on en double les doses , on les continue pendant de longs espaces de tems , & la Fièvre au lieu de finir avorte , & fait des maladies chroniques ; delà s'accusent les obstructions , vrais refuges ordinaires de l'ignorance ou de l'imprudence.

Or les Obstructions mal entendues par la plupart de ceux qui les accusent , oblige à une autre sorte de Brigandage dans les remedes , ce sont les *aperitifs* , les *fondants* , les *purgatifs phlegmagogues* , tous remedes aussi mal placés alors que mal entendus. On suppose des humeurs grossieres , fixées par un *acide* qui les arrête dans les capillaires où le sang se ralentit ; les arteres sanguines en sont le siége , & d'abord leur vertu systaltique gênée , devenue *spasmodique* , étrange , pour ainsi dire , la circulation du sang dans les extrémités des vaisseaux. Sont-ce là des évieris à déboucher , des matieres tartareuses à fondre , des glaires & des viscosités à évacuer ? A quelle perte donc , à quel dommage s'employent les *aperitifs* , lesquels étant précipités dans leur



leur emploi , ne servent qu'à aller engo-  
gner le sang dans ces extrémités arte-  
rielles, par l'affluence que les aperitifs y  
poussent, en même tems que les *diametres*  
des vaisseaux *coniques* se serrent, en  
se retrécissant à proportion qu'un trop  
gros volume s'efforce contre eux. C'est  
ainsi que l'action des aperitifs man-  
quant, occasionne de nouveaux désor-  
dres, des inflammations, des humeurs,  
des dépôts. La partie rouge du sang se  
faisant jour dans les vaisseaux sanguins  
pour continuer sa circulation, laissera-  
t-elle sa partie blanche fixée dans les ca-  
pillaires lymphatiques arteriels ? Les  
glandes alors grossissent par la lymphe  
mise en presse dans ces étroits sentiers ;  
& voilà des concretions à fondre ou à  
dissoudre. Mais sont-elles les premiers  
objets à suivre dans la cure des Obstruc-  
tions ? En sont-ce les causes primitives ?  
Contre quoi donc iront se heurter des  
aperitifs qui seront donnés avant que les  
concretions soient formées ? Leur mau-  
vais succès oblige à en changer la force,  
la forme, les doses ; l'on parcourt les  
trois regnes des végétaux, des mine-  
raux, des animaux, au hazard ou sans  
en sçavoir les effets, qu'en résulte-t-il ?  
Un cahos d'ordonnances, une confusion  
de drogues, un Brigandage de remedes.

Mais

Mais dans l'abus des apéritifs, le pis n'est peut-être point dans le mal entendu pris en général, de ces plantes; mais dans l'injuste choix que l'on fait des parties des plantes apéritives. Ce sont surtout les Racines que l'on loue dans la Médecine ordinaire, comme les parties de la plante qui contiennent spécialement & abondamment les sucres qui la nourrissent; & si l'on emploie les feuilles, & ce qui est encore une inattention plus grossière, si l'on emploie les fleurs, c'est en décoction pour en faire des Apozèmes. Or dans ces pratiques se trouve une méprise qui peut-être ne contribue pas peu, ou au manque de succès des apéritifs ou à leur mauvais effet. Car par la raison que la *sève* des plantes ne circule point dans le tronc ni dans les branches, mais qu'elle se porte des racines, sans s'arrêter qu'en passant dans les vaisseaux *sèveux*; c'est beaucoup moins dans ces vaisseaux qu'il faut chercher les vertus des sucres des plantes, que dans leurs parties où ces sucres se rendent en plus grande abondance, & d'où par conséquent l'on peut plus raisonnablement en attendre davantage. Ces parties où les sucres nourriciers des plantes aboutissent, sont les feuilles, elles doivent donc rendre à proportion autant

Voyez  
la statique des  
végétaux.

de

de ces suc , qu'elles en transpirent ; quelle est cette proposition ? Il faut en juger par une experience qui montre que la transpiration des plantes se fait par les feuilles , lesquelles ayant infiniment plus de capacité & d'étendue que les racines , doivent par conséquent renfermer beaucoup plus des suc de la plante. Or cette abondance de transpiration est manifeste par une autre experience , qui montre qu'il est des plantes , lesquelles , toutes proportions gardées dans les capacités & dans les masses , transpirent vingt-sept fois plus que le corps d'un homme ; par-là se trouve prouvée la sagesse de l'ancienne Médecine , qui préféreroit les *jus* d'herbes cruds , ou sans les faire passer par le feu , à la décoction des mêmes plantes. N'est-il point évident donc qu'en prenant les racines , l'on s'expose à ne faire bouillir que des parties ligneuses , qui n'ont gueres servi que comme de tuyaux qui ont transmis dans les feuilles les suc qu'elles ont fournis au corps de la plante ? Ce n'est donc que le marc de la plante , dont l'ébullition donnera moins de ses véritables suc , que des féculences grossières , en comparaison des suc que l'on attendoit des plantes que l'on emploie.

Voyez.  
Hales  
sur la  
stat. des  
veget.

Au surplus quelle est la qualité de ces suc? A en juger par la consistance & par le goût, ce n'est que de l'eau, puisque les *transpirations* des plantes recueillies dans des récipiens convenables ne sont que de l'eau, & encore quelle eau ! Leur peu de particules de l'air, paroît, ce semble, si on la met dans la machine du vuide. Comparez ces qualités aux sels par lesquels on assure qu'agissent les apéritifs, à quelle séduction est reduite une telle pratique ? C'est de l'eau qui a pénétré des espaces incroyables en passant par le tronc d'un arbre pour se sublimer jusques dans les feuilles. Eau si peu différente, ce semble, de l'eau commune, qu'elle augmente à proportion de la quantité d'eau commune dont on arrose la plante. Tant il est vrai que cette pénétration à travers tant de vaisseaux n'est l'effet que de l'attenuation & de la légèreté avec laquelle elle parcourt d'immenses distances. Grande leçon ! Car quelle autorité une telle Observation ne donne-t-elle point aux Delayants ? Suivant cette idée prise dans la nature, rien n'est plus apéritif ou capable d'entretenir la méabilité dans les parties que des substances aqueuses.

L'abus qui se fait des *fleurs* en décoction

tion est encore plus remarquable. Le volatil d'une plante doit raisonnablement se comprendre renfermé dans ses fleurs, mais les transpirations des fleurs, les plus odorantes même, ne sont qu'une eau qui ne contient que très peu de ces esprits odoriferans, encore se dissipent-ils en très peu de tems ; & voilà les matieres que l'on fait bouillir pour avoir le volatil des plantes. Ainsi les infusions *Theiformes* qui se font & se prennent sur le champ, sont plus capables de conserver le volatil que l'on cherche, soit dans les plantes aromatiques, soit dans les fleurs surtout si elles sont odoriferantes ? Que sera donc la graine d'une plante ? que sera-ce que le fruit d'un arbre qui contient cette graine ? que seront ce les pois, les fèves, le ris & semblables graines ?

L'on satisfait à toutes ces questions si importantes 1°. par l'Observation de l'illustre Mr. *Boyle* qui prouve l'étonnante quantité d'air qui passe avec la seve dans les plantes. 2°. Par cette autre Observation du célèbre Mr. *Newton* » que les corps denses se rarefient » par la fermentation en plusieurs especes d'air, & que cet air par la fermentation & quelque fois sans elle se convertit en corps dense. » 3°. Le célèbre

D      Phy.

Voyez

la statique des  
veget.  
p. 148.

Physicien de nos jours Mr. *Hales* fait remarquer que l'air est un amphybie, lequel se condense jusqu'à faire des corps solides, & qui se rarefie au point qu'il s'évanouit. Il prouve l'un & l'autre par des expériences très sures. Or suivant ces expériences, l'air qui passe en si grande abondance avec la sève ne se trouve presque pas dans les transpirations de ces sèves. Où est-il allé? Car ces liqueurs transpirées étant mises dans la machine du vuide ne contiennent que très peu d'air. Mais en réfléchissant que la sève nourriciere des plantes se termine & se fixe dans les fruits qui s'en forment ou dans les graines contenues dans ces fruits, ou dans des gouffes, il devient manifeste que la chair des fruits & la farine des graines ne sont autre chose que des airs épaissis. Ceci même est-il plus incompréhensible, que le *touffre* & la *ierre* de la vessie ne sont que des airs condensés, suivant les expériences autant utiles qu'ingenieuses de Mr. *Hales*? Voilà donc ce que c'est qu'une graine, & un fruit, puisque ces substances mises à la distillation rendent jusqu'à un tiers d'air en sus de la quantité de matiere que l'on a mise en distillation. A quoi bon, dirait-on, ces Observations? à faire comprendre

prendre avec quel soin l'on doit employer les fruits & les graines dans la matiere Médicale, pour ne pas en perdre les vertus, qui consistent bien moins en ce que ces mixtes ont d'épais, que dans le spiritueux aérien; car cet air caché dans la densité de ces substances se rarefie jusqu'à pouvoir reprendre son élasticité naturelle suivant les expériences de ces admirables & sages Physiciens. Aussi observe-t-on que le *Ris* qui est une graine, est évidemment diuretique; que les *Poix chiches*, qui en sont d'autres ont la même vertu. Ce sont des *apéritifs* naturels, & de semblables qui se trouvent dans les vegetaux, en les y étudiant, seroient très utilement substitués à tant de sels artificiels, & à tant de compositions Chymiques, dont est grossi le desordre de la Pharmacie.

Ce sont des préparations d'une Pharmacie naturelle, ces remedes de l'institution de la nature qui se trouvent à la main & sous la main de tous les hommes: des remedes où tout préparés, tels que sont tant de fruits, ou très aisés à préparer & qui se présentent aux yeux & sous les pieds de qui que ce soit. Le tout enfin préparé d'une maniere convenable à tous les sexes, les conditions, les âges. Une telle Pharmacie qui étoit

route trouvée, ne donne-t-elle-pas lieu de regretter tant de siècles qui se sont passés à inventer des compositions, des préparations, des procédés ou manières de travailler les mixtes par le feu. Peut-on raisonnablement se consoler (si l'on est de bonne foi) instruit dans le laboratoire de la nature & attentif aux manières qui s'y employent pour préparer aux hommes, & de quoi entretenir leur vie, & de quoi retablir leur santé. Là ne sont point ces Boutiques de Drogues où la santé se donne ou se promet à prix d'argent, & les Remedes naturels s'offrent gratuitement aux besoins de tous les hommes. Sont-ce des *acides* dont l'on ait besoin? On les a de toutes les especes, de fixes, de volatils, d'austeres, de cruds ou *verjus* & de mûrs, ou qui ont acquis naturellement une parfaite maturité; une multiplicité admirable de fruits presentent tant d'acides tout préparés, sans fourneau, sans *Alembique*, sans *Cornuës*. Les Groseils, les Cerises, l'Epine vinette, les Citrons, les Oranges, les Pommes, les Prunes, sont tous mets de table; mais des préparations de la Pharmacie naturelle qui sont prodiguées par la terre, à n'en juger que par leur nombre, leur variété, leur difference. Sont-ce des

*Alkalis*



*Alkalis* que l'on recherche ? Les fourneaux & les feux des Chymistes se faisoient honneur d'avoir seuls le privilege de les préparer , comme si leurs sels lixiviels , étoient les *Alkalis* qui fussent les uniques dans le monde. Mais la Physique mieux instruite découvre par ses expériences que dans les Eaux Minérales , chaudes & froides , sulphureuses , martiales ou ferrugineuses , ces Eaux qui sont autant fréquentes dans le sein de la terre , qu'il y a non de pays , non de regions , mais de lits de terre qui donnent passage aux eaux dont son globe est traversé. Il est prouvé que les vertus merveilleuses de toutes ces Eaux sont dûes à un Alkali naturel. Est-ce encore un autre esprit qu'un Alkalin dont sont imprimées les Eaux ordinaires qui servent de boisson aux hommes , & qui leur fournissent les *delayants* les plus surs ou les plus innocens ; car il n'est point douteux que l'Eau commune ne renferme un volatil qui en fait tellement la bonté , quelles deviennent lourdes à l'estomach & paresseuses à se distribuer dans les entrailles quand on a eu l'indiscrétion de les faire bouillir. Les souffres manquent-ils dans la nature , puisque sans compter les mines qui s'en trouvent dans les abîmes de la terre , il est telle

plante comme les Narcotiques, le Solanum, la Mandragore, la Jusquiame, l'Opium lui-même, dont les vertus sont fondées dans le sulphureux qu'elles contiennent éminemment. Il est donc une Pharmacie naturelle dont les préparations sont de l'institution du Créateur, & qui cachent un fond de sagesse suprême, qui a scû pourvoir à tous les besoins des hommes dans la Création du premier. Un Art tant supérieur à quelque autre que ce soit de l'invention des hommes devoit-il s'oublier ? & fut-ce présomption, témérité ou ignorance, qui donna origine à une Pharmacie autant inférieure à celle de la nature, qu'en comparaison les mains qui la travaillent sont mal-adroites & grossières.

C'est donc à la vérité un mal ou une erreur d'avoir substitué la Chymie à la Pharmacie galénique. Mais n'aura-ce point été une première faute d'avoir substitué la Pharmacie galénique à la Pharmacie naturelle ? Le péché originel de la Médecine est d'être née dans le Paganisme, privée de la connoissance des Livres Saints. Elle a manqué de connoître les avantages que le Créateur a fait à la nature en créant l'homme, n'ayant jamais que senti la sagesse d'un souverain Etre, sans avoir démêlé qu'il  
est

est autant adorable que toutpuissant. La magnificence des œuvres de la nature les a convaincus de la sagesse de ce Souverain Etre ; mais ce n'étoit que des Livres Saints qu'ils pussent apprendre avec quelle providence il a créé l'homme le Chef-d'œuvre de la nature ; providence par où il a pourvû à ce qui pouvoit le faire subsister sain & malade , jusque-là que sa conservation auroit été perpétuelle, s'il s'étoit conservé fidele à lui obéir. Cela étoit-il moins qu'une Pharmacie, d'où l'homme auroit tiré de quoi ne pas mourir. C'étoit le Médicament d'immortalité, *Pharmacum immortalitatis*. Et qu'est-ce que c'étoit que ce remede par excellence ? Un fruit, la production d'un arbre auquel le Créateur avoit défendu de toucher , & au prix d'une obéissance si legere , l'homme auroit tiré de ce fruit de quoi relever les affoiblissements de sa nature autant de tems qu'il auroit voulu. La providence étoit certaine , & le fond d'un tel remede n'auroit pas manqué. A son défaut que la désobéissance du premier Homme a causé , un fond de matiere Médicale naturelle a-t-il manqué au genre humain ? Les plantes , les graines & les fruits lui sont restés pour nourritures & pour remedes ; parce que malgré le cri-

3ap. 1.  
33°

me du premier Homme , le Créateur n'a pas fait la mort : *Deus mortem non fecit*. Il n'a point condamné l'Homme à périr sans ressource : *Creavit , ut essent omnia , & sanabiles fecit nationes , & non est in illis Medicamentum exterminii* , lui laissant une aussi ample & aussi féconde ressource que la multitude des Plantes , des Arbres , des Fruits , des Racines , des Graines , &c. N'est-ce point encore de quoi grossir une Pharmacie.

Appeliez , dira-t-on , si vous voulez , cet assemblage de ressources à la santé , un trésor de matiere Médicale , mais elle est simple , & ce sont des compositions étudiées de simples artistement assorties dont est composée la Pharmacie galenique. On l'accorde , mais un Art substitué à l'institution de la nature , peut-il lui être comparé ? Quel parallèle de toutes les compositions galeniques aux Remedes spécifiques conservés dans la nature simple , non gâtée par l'Art , dans le *Nouveau Monde* , où la physique , la curiosité & la vanité de l'esprit humain n'ont pénétré que de nos jours. Sont-ce des compositions que le *Quinquina* , l'*Ipecacuanha* , l'*Opium* , le *Caffé* , le *Cacao* , le *Thé* , &c. qui sont aujourd'hui infiniment préférés en ce qui les compete à tout ce que la Pharmacie galenique

galénique a de plus exquis.

N'est-ce point matière à regret que de voir tant de siècles inutilement passés à amasser des milliers de recherches curieuses, qui n'ont abouti qu'à former à la Médecine une Pharmacie inférieure, autant que moins efficace, que la matière Médicale simple qui nous vient de peuples barbares ou ignorans dans la belle Physique ! De combien de Remèdes aussi précieux, la Médecine auroit-elle pû s'enrichir, si tant d'esprits supérieurs, s'étoient appliqués dans tous les pays, chacun de sa compétence, à y découvrir les Plantes ou les Simples que le Créateur a semé dans la terre, pour l'usage singulier des Habitans de chaque pays. Le succès d'une telle étude auroit-il manqué, vû le nombre des Remèdes bien moins méprisables que la Pharmacie ordinaire le croit, & qui sont des découvertes de gens du Peuple, des Payfans, des Jardiniers, ce sont des Hommes, mais les Bêtes ou les Animaux qui se guérissent dans leurs maladies & leurs blessures, montrent à la Pharmacie vulgaire, qu'il est dans la simple nature, des Remèdes comparables à ses compositions.

Quand après cela l'on vient à se souvenir que le Créateur a renfermé  
dans

dans les Plantes toutes les ressources nécessaires pour la vie des hommes, y a-t-il lieu de ne point regretter une Pharmacie autant secourable & aussi sûre. Le Brigandage menaçoit-il une telle Pharmacie où l'Art prend si peu de part, que tout l'Art d'une telle Pharmacie consiste à n'y en mêler aucun. Et en effet à qui connoit bien l'usage des spécifiques ci-dessus nommés, il est certain qu'ils ne sont autant sûrs dans leurs effets, qu'ils sont donnés aux Malades sans préparation, sans addition, sans correction quelconque.

Aussi est-ce là source de mille erreurs, méprises, ou *frelateries*, que la témérité avec laquelle on employe ces artifices dans la Pharmacie d'aujourd'hui. Les principes sont, dit-on, les parties *constituantes* du simple dont on fait la séparation, pour n'en donner que l'utile, en matière de composition Pharmaceutique. Dans les uns ce sont les *souffres*, dans les autres les *sels*; hé quels sels! Tous noms nouveaux inconnus dans la simple nature, parce qu'en effet ce ne sont pour la plupart que des productions artificielles. Après quoi est-il étonnant que des compositions qui courent beaucoup de peines, d'argent & de tems servent plus à la parade ou la pom-

pe des Boutiques qu'à la salubrité des malades ou des infirmes. Ajoûtez à ce défaut qui fait des laboratoires , des ouvroirs qui s'occupent à séparer des simples les parties prétendues constitutives d'une Plante ; le danger du Brigandage qui y est manifeste , puisqu'en cherchant à tirer ce qu'on y croit de propre ou d'essentiel à la plante , l'on y substitue des productions parfaitement étrangères au fond d'une telle Plante , dès qu'on cherche ce qu'on ne sçait point , & que ce qui résulte de cette recherche n'est que l'effet d'un Art ingénieux , où il entre plus de l'esprit humain ou de l'adresse artificieuse que de connoissance de la vraie & simple nature.

Plut-à-Dieu qu'en quittant cette vraie & simple nature de la matiere Médicale , l'on en fût demeuré à l'erreur , au préjugé, & à la présomption de vouloir la corriger pour en composer des Remedes ; mais un des premiers pas qui s'est fait en ce genre a été le crime , l'imposture , & le malefice. Les secrets que *Salomon* avoit ramassés parmi les Plantes depuis les Chardons jusqu'aux Arbres du liban étoient une matiere Médicale simple , qui fournissoit le grand nombre de Remedes , que ce grand Prince cheri  
alors

alors de Dieu avoit découvert, par le don qu'il lui avoit fait de la plus profonde sagesse. La cupidité des Hommes fit de ces secrets, qu'elle fit sortir de leur simplicité naturelle, un tel abus par les Remedes superstitieux ou de magie, qu'ils répandoient avec trop de succès dans le monde, qu'un autre grand Roi de ses descendans, autant pieux que puissant, fut obligé par le fond de sa religion de faire la recherche de tous les secrets de Salomon pour les dérober au peuple qui en abusoit. Ce fut Ezechias un arriere petit Fils de Salomon qui détruisit tous les Livres de Salomon qui nous manquent pour empêcher que Dieu ne fût offensé par les malefices dans lesquels on avoit changé les secrets de Salomon. Cependant malgré cette sage prévoyance du Roi Ezechias, à quels scandaleux & criminels abus, n'autorisent point encore aujourd'hui les prétendus Remedes de Salomon? Voilà un des premiers fruits de la liberté que l'on s'est donnée de quitter la nature vraie & simple de la matiere Médicale, au lieu de s'en tenir à une Médecine ou l'art facile de faire des Remedes tels qu'un ancien Auteur en a composé en d'agréables vers qui se lisent encore aujourd'hui avec plaisir & profit,

suivant

Voyez  
Calmet,  
préface  
sur les  
prover-  
bes de  
Salomon p.  
3.

Serenus  
Sammonicus.



suivant l'éloge d'un Sçavant qui est venu depuis: *Medicinam morborum facile parabilem versibus lepidis conscripsit* (Serenus Sammonicus. L'on peut en juger par ce petit échantillon.

Turne-  
bus  
adver-  
sar. lib.  
27.

Vide  
Morga-  
gni epist.  
in Sere-  
num  
Sammo-  
nicum, p.  
33. super  
Celfo

*Multos præterea Medici componere succos  
Consueverunt pretiosa tamen cum veneris emptum,  
Falleris, frustra que immensa numismata fundes.*

Et au même endroit se lit le sage avis qu'insinue le Sçavant Morgagni que suivant la pensée de Serenus, il auroit bien mieux valu s'en tenir aux Remèdes aisés à trouver & à préparer. *Parata vulgò inventu facilia, &c.* Matière Médicale simple prise dans tout son naturel par cet Historien de la Nature. C'est ainsi que le Brigandage de la Pharmacie est né avec elle, parce que les hommes se mettant au-dessus de la sagesse du Créateur ont eu la témérité de vouloir corriger, rectifier, ou améliorer les œuvres de la Nature. Cependant que leur manquoit-il ? Etoit-ce la force ou la vertu ? En est-il une comparable à l'élasticité de l'air ? Et il ne falloit que porter son attention sur la manière que cet air se développe dans nos corps. C'est pourquoi dès qu'il est démontré aux sens quelle est l'immense quantité d'air renfermé dans les Plantes, depuis leurs

Plin.  
natur.  
Histor. l.  
24. c. 14

racines

racines jusque dans leurs fruits & leurs sémences, étoit-il douteux que ce ne fut l'Agent principal & unique que l'Auteur de la Nature a destiné pour la conservation des Corps de l'univers. Ne sembleroit-il pas même qu'il eût voulu épargner aux hommes la tentation de s'adonner à la Chymie, en cachant profondément dans le centre de la terre les feux, les volcans, & les flammes de soufre allumées, d'où comme de secrets fourneaux s'élèvent bien moins des feux ou des charbons que des vapeurs, ou des fumées qui échauffent toute la nature. Ce sont des airs modifiés de sa main qui sçait *grader* à propos des Feux de *reverbere*; c'est une Chymie naturelle. Falloit-il s'en forger une différente par le matériel, le brulant, & le caustic qu'elle communique à ses productions? Veut-on une condition qui soit à la portée de tous les esprits sur la différence qu'il y a de cette Chymie naturelle avec la Chymie de nos Ouvriers Chymistes. Il ne faut que jeter les yeux sur ces abymes d'eaux chaudes ou thermales qui se trouvent en tout pays. Elles conservent depuis la Création du Monde une chaleur toujours égale, sulphureuse, souvent sans aucune apparence sensible de soufre; de-

forte

forte que comme des bains toujours prêts , elles conservent depuis tant de siècles une égalité de chaleur qui a toute la puissance du feu sans en avoir le brûlant ou le caustic. Nos bains marie de sable ou de fumier & de vapeurs ne sont que de misérables copies de ces bains toujours chauds sans brûler ; cependant pourquoi avoir voulu aller au-delà de la préparation que font tous les jours dans la nature , des airs échauffés , plus ou moins élastiques , plus ou moins abondans , grossiers, ou matériels. C'étoit une Pharmacie bien convenable au Méchanisme de nos corps , où tout est aérien , parce que rien ne s'y commence & ne s'y consomme que par l'air.

Dans ce laboratoire si pauvre d'outils , dénué d'instrumens Chymiques , de fourneaux , de creusets , de cornues , de récipients , d'alembiques , quelles œuvres s'y travaillent-ils ! Sont-elles inférieures en force , en action , ou en vertu , que les préparations de la Chymie artificielle ? Oui certes , à en juger par l'acre, le brûlant , le caustic , & le salé que l'on remarque dans les productions des feux Chymiques. Au surplus , l'or est l'ouvrage journalier de ce *laboratoire* , tandis que ceux des Alchymistes n'atteignent jamais jusqu'à en faire. Ce  
sont

sont encore tous les métaux , l'argent à leur tête , le fer , le cuivre , &c. tous les minéraux , les sels de tous noms , le vitriol , le salpêtre , l'alun , &c. & ce sont de simples effets d'une vapeur aérienne. Elle passe dans les plantes , dans les arbres , & dans tous les végétaux , est-ce pour en faire des substances sans force & sans esprit ? Nulle part se trouve-t-il tant de cette matière aërisée que dans les plantes , & par elles dans les animaux ? Dans cet état de la simple nature étoit-il nécessaire de chercher dans l'art ce qu'elle prépare si abondamment par tout l'univers ? Mais c'est une Pharmacie dont il est question , on le veut encore , mais aussi la Chymie naturelle enfante des préparations les plus médicamenteuses , d'où même les compositions Pharmaceutiques les plus célèbres & les plus précieuses tirent toute leur valeur. Jamais feu de Chymiste fit-il des *baumes* comparables à ceux du *Perou* , de la *Mecque* , de *Copaïu* qui est au-dessus de la plus fine thérebenthine , & tant d'autres sortes de baumes , qui distillent avec profusion de tant d'arbres. Ajoutez à tout ceci les gommes balsamiques spiritueuses toniques *tacahamaca* , *caragne* , le *galbanum* , l'*ammoniac* , & surtout les sucres concrets ,  
comme

comme surtout le *camphre*, dont l'odeur fait comprendre l'immensité d'air qui y est contenu. Compare tel Chymiste que l'on voudra ses préparations avec tant d'admirables œuvres de la Chymie naturelle, jamais parviendra-t-il à équivaloir en force, en vertu, en même-temps qu'en douceur ses superbes instrumens ou ustensils à la simplicité la plus efficace & la plus puissante du laboratoire de la Chymie naturelle ? Une panspermie d'ingrédiens, un confus assortiment de drogues compose de fameuses compositions ou des confections célèbres. Le sçavant *Wedelius* compte parmi elles la *thériaque*, & il demande d'où viennent à ces compositions les merveilleuses vertus qu'on leur trouve. Est-ce, demande-t-il, de cette masse d'opiate, de ce corps de Drogues ? C'est, répond-il, la place où il faut reconnoître les *infinimens petits* en Médecine, ce qu'il appelle les points Médicinaux ou guérisseurs *Puncta Medica*. Ce sont des atômes imperceptibles de matiere, toutes discordantes, lesquelles s'étant conciliées par l'institution secrète de la providence, qui mene les choses à leur fin, procurent à ces compositions la force & la singularité de leurs vertus. Faites un paralelle de ces atômes qui

E s'exhalent

Voyez  
*VWedelius, de  
 Punctis  
 Medicis.*

s'exhalent de la masse d'une opiate, à l'air que le Créateur a mis dans les végétaux, d'où il sort abondamment par la distillation. Un *œuf* est-il plus ressemblant à un *œuf*, que ces atômes imperceptibles à l'air des végétaux dont sont composées ces fameuses confections ? Etoit-ce donc la peine de se mettre tant en frais pour bâtir une Pharmacie, dont les compositions les plus exquises n'ont de vertus que celles qui leur viennent de l'air, que la Chymie naturelle montre dans les êtres de l'univers dont il fait la puissance & l'énergie. En effet, il a été remarqué ci-dessus combien d'air renferment de simples graines, &c. Ne semblent-ils point des pillules naturelles toutes faites & toutes formées dans le laboratoire de la nature ? A quoi si l'on ajoute toutes les autres productions ci-dessus citées, les *baumes*, les *gommes*, les *jucs* coulans ou *concrets*, les poudres des racines, des écorces, des feuilles & des fleurs, enfin tant de fruits plus singuliers les uns que les autres par la nature, l'abondance ou l'élasticité de l'air qu'ils contiennent. Etoit-il besoin d'inventer tant de compositions Pharmaceutiques, elles qui ne tiennent grossièrement de l'art, que ce que la nature a sçu placer avec une sagacité

gacité surprenante dans les végétaux , & par eux dans les animaux , comme le corps de l'homme.

Cependant , par-là s'est mis le Brigandage dans la Pharmacie , l'on s'y est imaginé que les végétaux surtout les graines & la plupart de leurs parties sont pleines de flatuosités. Ce sont , a-t-on dit , des vents que l'on introduit dans les entrailles. Ainsi s'est établi le mal-entendu des *carminatifs*. On les a multiplié en tout sens & sous toute sorte de formes , c'est-à-dire , que l'on a fait souffler les vents d'autant d'endroits que de parties , & de maux pour quoi l'on a multiplié les carminatifs ; parce qu'étant par eux-mêmes pleins de feu , ils répandent par tout l'élasticité de l'air dont ils abondent. Font-ils donc rendre quelques vents ? Ce sont précisément ceux qu'ils excitent ou qu'ils introduisent. Au surplus c'est commettre vent contre vent ; est-il source plus féconde de flatuosité ? C'est que la matière des vents est une doctrine aussi mal entendue dans la manière ordinaire de les traiter , que mal comprise dans cette Physique Médicinale. L'on s'est absolument desoccupé de la présence d'un air intérieur , qui remplit les fluides , les solides & les capacités ou ven-

tres du corps humain. De cet air dépend la volubilité des fluides, la souplesse élastique des solides, le *non vuide* des capacités. Ainsi tout étant déjà plein dans les entrailles par le bouffement naturel de tout ce qui les compose, toute l'adresse, le sçavoir faire de la Médecine *diatétique*, c'est de ne pas commettre indiscretement un air étranger avec cet air *intérieur*. Un Médecin donc doit être sûr qu'une élasticité morbifique est éteinte ou tranquilisée dans le sang & dans les esprits, avant que d'y introduire des alimens naturellement flatueux. C'est la raison pour quoi l'usage du lait répond si mal aux intentions pour lesquelles on l'ordonne dans des maladies où le sang est encore trop ardent. L'odeur, pour ainsi dire, du feu fait bouffer le lait, qui étant rempli de l'air que la nature y a institué, se met en élasticité à la rencontre de la chaleur qu'il trouve dans des entrailles malades. Les troubles s'y multiplient, & en voilà la raison au naturel. C'est foncierement la même pour quoi nos corps supportent aujourd'hui si mal-aisément l'usage du miel, qui faisoit le baume ou régime des premiers hommes. Leurs corps supportoient avec aussi peu d'inconvénient l'usage du lait, parce que pétris d'alimens congeneres



au miel & au lait , c'étoit un alliage naturel d'air à air , dont la sante n'avoit à effuyer aucun trouble.

Ce dépérissement dans les corps ; cette décadence dans les complexions font connoître que c'est pour ne s'être point assez conservé dans le naturel des choses, que ces altérations se sont faites dans les entrailles des hommes. Deux Chymies naturelles , l'une dans l'univers pour tous les corps qui s'y forment & s'y entretiennent , l'autre dans le corps humain pour sa propre conservation , étoient les laboratoires naturels de toutes les préparations qui devoient se faire dans les uns & les autres corps pour les opérations qui devoient préparer ce qui devoit les entretenir suivant l'institution du Créateur ; comme s'il avoit manqué quelque chose à sa sagesse, une troisième Chymie, c'est l'artificielle, la Chymie des Fourneaux & des Boutiques , a osé se mettre de surcroit & se donner non pour sa rivale , mais pour *surtout* pour les préparations des choses nécessaires à l'entretien de la santé. Qu'a-t-elle apporté qui lui soit propre ? Autant fastueuse qu'elle est dans ses promesses , autant est-elle impuissante ou courte dans les effets. Les Chymies naturelles avoient d'avance

vance par devers elles les vertus des plantes , dont *Herophile* avoit si grande opinion , que , disoit-il , leur propriété pouvoit se faire sentir seulement en les foulant aux pieds. ( *Ab Herophilo ferunt dictum quasdam herbas calcatas prodesse.* ) Aussi les Auteurs de l'Histoire Naturelle , *Albert le Grand* après *Aristote* , & *Montagne* après eux , tous ont enseigné que les hommes avoient appris la Médecine des animaux. Opinion qui a fait dire à *Pline* qu'il est honteux que tous les animaux connoissent ce qui leur est salutaire hormis l'homme : *Pudendum omnia animalia quæ sint salutaria ipsis nosse , præter hominem.* Pour s'autoriser dans les entreprises des Chymistes sur les constitutions de l'univers , l'on a insinué que le peché originel en introduisant parmi nous les maladies & la mort , nous a fait perdre les notions naturelles de la vertu des plantes ; mais de quelle plante ? De celle-là seule dont le fruit auroit été un remede d'immortalité , *Pharmacum immortalitatis.* Ainsi l'homme a perdu par son crime le droit à l'immortalité dans ce monde ; mais les loix établies par le Créateur dans toutes les autres plantes pour la subsistance des hommes sains & malades , étant éternelles , elles sont demeurées immuables ;

Plinc  
l. 27.  
c. 3.

muables ; les plantes donc sont capables de toutes les vertus que *Salomon* avoir découvert en elles ; & si Dieu n'a pas beni l'étude de ce sage Prince devenu le plus insensé par ses ingrates & folles idolâtries , c'est une perte très-grande certainement pour la Médecine, mais les plantes n'en sont pas demeurées moins riches en facultés. Les deux Chymies naturelles avoient donc de quoi remplir les besoins des hommes ; puisque tandis que toujours la Chymie générale de l'univers préparoit les fonds de la Pharmacie naturelle , la Chymie privée ou la naturelle du corps humain étoit en état de mettre au profit de la santé toutes ces proportions.

Pourquoi en effet se fermer les yeux sur l'existence d'une telle Chymie domestique & propre à chaque corps ? En est-elle moins réelle & moins efficace , parce qu'elle est plus simple , dépendante de moins d'outils , de moins d'instrumens & de moindre appareil ? Trois instrumens lui suffisent : un *brisoir* ( c'est le *tritatorium* des Chymistes ) est son instrument capital , & ce sont les dents qui dans la bouche , où comme dans un mortier se broient ou se pilent les matieres ; l'*œsophage* continue cette force *triturante* dans l'estomac , & celui-ci

lui ci en porte l'énergie ou les impressions oscillantes par toute la machine animale. Là par tout se rencontrent des *presses* ou des *pressoirs*, sous lesquels ces matieres triturées achevent de se fouler, de s'attenuer, de s'affiner, & au bout de toutes ces opérations si simples & si uniformes, se trouvent dans tous les endroits des viscères des *passoires*, ce sont les membranes percées de leurs *secretoirs* qui font office de *filtres*, de *couloirs*, d'*étamines*, à travers lesquels passent épurées, rectifiées, & comme *volatilisées* ces matieres, que la trituration depuis la bouche jusque dans les plus secrets replis a préparées; car cela s'appelle *volatilisation* en le comparant avec la Chymie artificielle. Mais en effet qu'est-ce autre chose, ce terme dans les préparations de la Chymie naturelle, sinon comme l'*anastase* ou une liberté dans laquelle entre l'air animal, cet esprit vivifiant institué par le Créateur, ces corpuscules élastiques qui vont entrer dans les nerfs pour y faire les esprits animaux; car l'air véritable n'est point une production nouvelle, mais le renouvellement de l'esprit de vie qui est un pur air, composé comme de fibres spirales d'une élasticité inconcevable, & ces fibres étant comme les

*embrions*

*embryons de machinules oscillatoires*, elles font l'essence de la vertu systaltique. Ainsi par les irrégularités de ces fibres oscillatoires, se produisent tant d'espèces de spasmes ou d'érétisme dans toute la machine animale. Il ne falloit qu'entrer dans ce mécanisme, & l'on auroit compris par où les coctions ou les digestions opérées par les loix de la nature, seroient demeurées dans leur intégrité; desorte qu'aujourd'hui comme autrefois, les entrailles seroient accoutumées à souffrir ce qu'elles rebutent à présent. C'est qu'à ces loix de la nature l'art discordant de la Chymie artificielle, ayant substitué ses préparations, les solides ont pris d'autres erre-mens dans leur systole, les fluides ont acquis d'autres modes. Ainsi les *Amalgames* de la Chymie naturelle manquant à se faire jusqu'à rendre insupportable l'usage des alimens les plus simples, & qui accommodoient singulierement les corps de nos peres, de-là s'est fait le Brigandage dans les remedes par les entreprises sur les entrailles de la Pharmacie Chymique; & ce desordre est celui qui ravage aujourd'hui la Médecine.

La sagesse des Loix, l'ordre de la discipline, celui de la Police, & les soins

F de

de la Faculté de Médecine de Paris , avoient prévu & pourvû au Brigandage qui est arrivé à ce sujet, en autorisant la profession des Apoticaire pour veiller à ce que les remedes, tels qu'ils fussent, Galeniques ou Chymiques , n'intéressent les viscères des malades. C'étoit une ressource pour rendre sûres les deux Pharmacies, puisque le monde en vouloit de telles , autant sûres qu'il seroit possible : c'est à cette intention que la Faculté par son *Codex* a ordonné toutes les préparations , les choix, les corrections , enfin tous les préalables nécessaires pour mettre les drogues à la portée de nos viscères. Ainsi étoient ménagées , contenues & proportionnées toutes les opérations Pharmaceutiques pour la sûreté des remedes. Toutes ces loix mal protégées ont laissé en proie au premier venu la composition des remedes ; les *Gardes* , les *Infirmiers* , & tous ceux qui se mêlent d'assister les malades , gens même qui auront souvent plus de pitié que de science ou de savoir faire en Pharmacie , entreprennent de faire par leurs mains les remedes qu'ils administrent aux malades , pauvres ou riches. Car avec quelle hardiesse les Gardes chez les malades , ne font-elles point les Pharmaciennes ? Que les malades

malades fussent tenus propres, que leurs bouillons fussent faits avec soin, patience, & donnés aux heures convenables; qu'elles veillassent soigneusement jour & nuit à observer les changemens qui arrivent à des malades pour en rendre compte au Médecin. C'étoit les voir à leur place & dans leurs justes fonctions. Elles ont pris l'air de sçavantes, elles se sont appropriées un art qu'elles n'entendent point, elles se sont arrogées le droit de faire des tisannes, de composer les médecines, de faire des apozemes & semblables décoctions ou infusions Pharmaceutiques; c'est un dégât domestique & familier de bien des remèdes auprès des malades, les préparations justes & raisonnées manquent à ces femmes présomptueuses. C'est un desordre dans l'usage des délayans, qui sont cependant la clef de tant de cures. Le même desordre passe dans l'usage des purgatifs, le Médecin ne trouve pas le succès qu'il attendoit raisonnablement parlant de ses remèdes, l'on s'en prend à lui de leurs mauvais succès, tandis que l'impéritie de créatures faisant les Médecines est cause de ces malheurs.

Aussi Hipocrate recommande-t-il dès son premier Aphorisme, non-seule-

ment que le Médecin fasse auprès des malades ce qu'il convient, mais encore tous ceux qui les assistent avec la vigilance sur tout ce qui les environne. *Oportet non modo ( medicum ) seipsum exhibere quæ oportet facientem., sed etiam præsentem & externa.* Ces présens sont les Gardes & tous ceux qui assistent les malades : ces choses extérieures sont les remèdes pris de la Pharmacie ou de la diète ; sur tout cela étoit très juste, les précautions prises par les loix des Magistrats & par les réglemens des Facultés de Médecine. Les Apoticaire devoient préparer jusqu'aux tisannes, la composition des Médecines leur étoit uniquement dévolüe. Le Médecin sur le tout pour veiller à l'exécution des loix. Elles sont tombées dans le non-usage. Les Apoticaire ne sont plus aujourd'hui de rien pour ce courant de remèdes, qui sont cependant l'ame de la cure des maladies. Après cela à qui s'en prendre de la décadence de la Médecine dans la pratique. Les assistans auprès des malades envahissant leurs fonctions, les choses extérieures en particulier, les remèdes mentionnés, ne sont plus à la diligence, à la science, ni à la vigilance des Apoticaire, cette sorte de Brigandage est-elle moins reprehensible



prehenfible, puisqu'elle occafionne tant de dangers & de malheurs ? Encore en feroit on quitte à quelque chofe de moins , fi la préfomption en étoit demeurée-là. Mais l'on eft venu jufqu'à fe perfuader que les travaux de la Pharmacie étoient à la portée du premier occupant. Ainfi avec plus de témérité que de connoiffance , des perfonnes de l'un & de l'autre fexe entreprennent de faire la Pharmacie , les confections les plus précieufes , les compositions les plus difficiles & les plus compliquées , les topiques , furtout les emplâtres ? De tels travaux pour lesquels l'on demande tant de connoiffance & d'habileté aux Apoticairef font comptés pour rien en faveur de ceux qui envahiffent leur profeflion & leur métier , c'eft à-dire , & leur fcience & la manipulation , ou femblable manuel qui fait le fond de leur habileté , tout cela fe perd au détriment de la Médecine , & en conféquence de la fanté des hommes. Méfied-il aux Médecins d'élever leur voix vers les Magiftrats fupérieurs , & vers leurs fubordonnés pour la Police ? La Faculté de Médecine de Paris furtout , ayant valu au bien public par la bouche de l'illuftre *Fernel* , les inftructions les plus juftes & les plus sûres pour la com-

position des remèdes , & la justesse du choix & de la préparation des drogues , ne sçauroit au moins se refuser la consolation d'avertir le public sur le Brigandage des compositions Pharmaceutiques. Ce fameux Maître de l'Ecole de Paris , le sçavant *Fernel* , de l'aveu de ceux qui ont le plus exactement traité de cette matiere , est celui qui a mérité la préférence au-dessus de tous les autres Auteurs. *Fernelius hanc ipsam artem ( Pharmaciā ) usque adeo præclarè est persecutus , ut omnibus aliis unum illum præferendum esse censeamus.* Est-il titre plus noble pour la Faculté de Médecine de Paris , & plus authentique pour le bien public de la santé ? S'est-elle démentie depuis Fernel ? Le Codex qu'elle donna le siècle passé , tout concis & court qu'il étoit , a fait l'admiration de l'Allemagne. *Non adeo pridem Medici Parisienses exiguum quidem sed tam limato judicio confectum dispensatorium evulgarunt , ut satis mirari nequeamus.* La Faculté de Médecine de Paris a fait réimprimer son Codex en 1732, parce que les Exemplaires étoient manqués ; & suivant le sage goût de ses peres , l'on y est entré dans les mêmes vûes pour l'élite des compositions que l'on a même multipliées pour ne laisser manquer à Paris aucun des

Cournig.  
Intro-  
duct.  
c. 11.  
p. 369.

Idem.  
Ibid.

des remèdes dont les citoyens ou les étrangers pourroient avoir besoin. Mais dans ce Codex comme dans le précédent paroît un choix exact des compositions : & pour en rendre le nombre suffisant , l'on y en a ajouté plusieurs Chymiques. C'est donc un contre-poison donné à Paris pour aller au-devant de tous les abus qui auroient pû se commettre dans les deux Pharmacies , la Galénique & la Chymique. Ce travail étoit dû à la sûreté publique , sous l'autorité des premiers Magistrats. Ils ont autorisé la publication qui en a été faite par un Arrêt solennel du Parlement de Paris. La Faculté étant sûre de la subordination exacte de la Compagnie des Apoticaire à ses réglemens , parce que depuis long-tems ils ont fait leurs preuves , & continuent à les faire ; c'est un moyen efficace pour dissiper le Brigandage des deux Pharmacies , en faisant connoître au Public toutes les règles , les attentions & la science qu'il faut apporter pour la composition des remèdes. Car le parallèle à faire suivant le Codex entre la sagesse , les soins , l'expérience & l'habileté qu'apportent les Apoticaire de Paris à la composition des remèdes, avec l'impéritie & la témérité ignorante des faiseurs de dro-

gues , d'afficheurs de secrets , de fabricateurs de recettes , découvrira à l'instant où sera le Brigandage d'Hommes ou de Femmes , de Chirurgiens ou de Gardes , de Moines ou de Laïcs , qui inondent Paris de drogues de leur façon.

Le Codex donc instruit de l'exactitude qu'il faut apporter dans la composition des drogues les plus simples par les préparations qu'ils exigent , ne fût-ce que pour composer des tisannes , c'est-à-dire , les plus simples délayans pour les malades. En effet il est un art de faire chauffer de l'eau , ou d'y faire infuser ou bouillir des simples , art qui n'est point à la portée du vulgaire , & cependant une eau que l'on aura indiscretement fait bouillir , perdant le volatil aërien qui la rendoit legere & pénétrante , elle devient lourde & paresseuse dans les entrailles. L'on s'en prend à la foiblesse des viscères , & c'est la mal-façon des tisannes les plus simples que l'on donnera aux malades , parce que des Gardes se seront ingérées de faire ces tisannes. Ce sera bien pis si ce sont des tisannes composées , où doit intervenir une ébullition. Alors c'est une cuisson Pharmaceutique pour parvenir à ce qu'on y appelle *Punctum Saturationis* , pour ne charger l'eau que du nécessaire ,

nécessaire , moins substantiel que spiritueux d'un mixte. Raison pourquoi l'infusion à chaud, comme l'on fait les *infusions theiformes* , est beaucoup plus sûre que la décoction de la plûpart des simples. Une telle adresse est-elle de la compétence d'une Garde qui ignore la raison d'une telle exactitude. Les Chirurgiens y sont-ils plus entendus ? Peut-être pourroit-on se le persuader , mais abandonnant, comme ils font, la préparation de leurs tisannes à leurs garçons , que deviennent entre des mains aussi ignorantes les soins ci-dessus expliqués pour la sûre composition des remèdes les plus simples ? Quel sera même le Brigandage de tels remèdes , si ce sont des *Apozemes* que le Chirurgien aura ordonné au malade qu'il ose traiter ? Ce sont alors les garçons qui font ces *Apozemes* , bon Dieu quelle façon ! Et voilà encore retrouvé le Brigandage de la Chirurgie dans la Pharmacie. La mode aujourd'hui ordinaire de purger & repurger les malades , aggrave étonnamment le Brigandage de la Pharmacie. Ce sont des Gardes ou des Garçons Chirurgiens qui font les médecines , sont ce gens à connoître le *Punctum Saturationis* , qu'il faut faire prendre à l'eau sur les drogues purgatives , ne fût-ce que de la casse ou  
de

de la manne, du sené ou de la rhubarbe ? Cependant quelle difference y a-t-il entre faire bouillir à propos , ou simplement infuser de pareilles drogues ? Ces écueils sont ordinaires aujourd'hui pour les malades. Est-ce à tort que la vigilance de la Faculté de Paris apporte tant de soin dans son Codex en pareil cas ? Les malades seroient donc à l'abri de ces malheurs si les Apoticairese seuls étoient maintenus à composer les tisannes , les apozemes & les potions qui sont ordonnées parmi les malades.

Ceci est bien pis encore : où une Garde va-t-elle prendre les *ingrédiens*, feuilles ou racines des plantes qui doivent entrer dans des tisannes ? Chez un ignorant Herboriste , dont la femme vend souvent, sans les connoître, ces racines & ces feuilles ; les malades en souffrent , l'on s'en prend au fond du mal ou au Médecin , une Garde & une femme d'Herboriste en sont les causes. De telles méprises arriveroient-elles par les mains des Apoticairese ? Autre malheur , cette Garde ira au bon marché acheter les drogues ordonnées. Où se trouvent ces bons marchés ? Dans ces Boutiques de Droguistes qui sont ouvertes à tous les *Colporteurs* de remedes , ces empoisonneurs ambulans , qui courent les Villes

& les Provinces où ils trouvent de complices de leurs frelateries, maquignonnages, & du mauvais choix des drogues qu'ils débitent. La Garde a bon marché pour la bourse du malade ; mais combien cherement paye ce bon marché le corps du malade ? Double Brigandage donc dans la Pharmacie purgative, & de la part des drogues qu'on y employe, & de la part des ordonnances de certains Médecins.

Jusques-là va le Brigandage des remèdes qui expose les Médecins à mille malheurs par le non succès, ou les mauvaises réussites des remèdes, & encore mille dangers pour les malades à qui on les administre. Cependant le désordre deviendra encore, & plus grand & plus périlleux, si ce sont des remèdes Chymiques qu'une Garde ou semblable assistant chez les malades iront acheter. Ce seront des *sels*, des *esprits*, des *eaux spiritueuses*, des *essences*, des *souffres*, des *baumes*, que l'on ira prendre d'après des Droguistes Colporteurs, de ces Maquignons de remèdes, dont des boutiques seront garnies. Quelles mains ont travaillé ces préparations ? Quel art, & quelle science, quelle autorité y ont présidé ? Ce sont des préparations apportées de quelques coins des Provinces  
par

par des gens qui ne sont occupés que de trafiquer. Ce sont ici les vies des hommes dont ils font négoce par le moyen de leurs drogues, où est en elle la sûreté de ces vies ? Toutes les sages précautions que demandent de telles préparations sont détaillées dans le *Codex* de la Faculté de Médecine de Paris. Les Apoticairez fideles autant qu'habiles dans Paris, se sont obligés à suivre les règles qui y sont prescrites. C'étoit voir en sûreté la vie du Public, que de voir entre les mains des Apoticairez le débit de ces remedes. Le Brigandage toleré aux yeux de tout le monde, dépouille leurs boutiques de leur débit sans d'autre sujet de consolation pour eux que d'être les victimes d'un Brigandage auquel ils n'ont d'autre part que de le souffrir.

La matiere des distillations tient encore une grande place dans le *Codex*, parce que c'est une Science que de ne prendre d'un *mixte* que ce qui convient au but pour lequel on le prépare. Jusqu'aux simples eaux distillées l'on y observe de distinguer les Plantes aqueuses, les succulentes, les aromatiques ou spiritueuses. L'on y remarque celles qui ont besoin de plus ou moins d'eau, le plus ou moins de maceration, &c. Pourquoi tant d'observances pour des opérations



opérations abandonnées à toutes personnes qui se donnent pour distillateurs ! De sorte que des Freres Moines, des femmes ou des filles de Charité entreprennent à tort & à travers d'inonder le monde de distillations de toutes sortes. Encore ici viennent les Colporteurs Droguistes qui vendent les *Eaux fortes*, les esprits *Volatil*, vineux ou autres. Toutes ces personnes ont-elles fait apprentissage de distillateur ? Les plus habiles Apoticaire y ont employé leurs tems, leur adresse, & leur science qu'ils ont puisée dans les sources de leurs Maîtres, dont les leçons en ont fait tant d'autres dans Paris, & voilà les hommes que l'on sacrifie à la cupidité d'étrangers inconnus, de Moines Chymistes, &c. Où est la sûreté publique ! Elle n'est si peu nulle part cette sûreté, que dans les remedes Chymiques, par la raison qu'aucuns mixtes n'ont été si peu dans l'intention du Créateur pour la santé de l'homme. Le bien donc qui en vient ne s'obtient que par accident & par un art purement humain. C'est la Chymie artificielle fondée sur les lumieres & la science d'un artiste dont l'adresse ose entreprendre de tourner à la santé la nature d'un mineral, ce sont donc des règles à suivre, une étude à faire

faire, un chef-d'œuvre à opérer. Une telle capacité est-elle de la compétence d'un Aventurier, d'un Charlatan, d'un ignorant Frere-lay qui entreprendra de préparer des remèdes Chymiques? Les plus habiles Apoticaire n'ont rien de trop pour ainsi démêler par la vertu du feu, les particules salutaires d'un minéral, pour le soulagement des malades. Le Brigandage donc de la Pharmacie en ce genre ne peut-êtré arrêté qu'en laissant aux seuls Apoticaire l'office de préparer & de vendre les remèdes Chymistes. D'ailleurs nos peres s'en sont heureusement passé, & leur Médecine ne paroît pas avoir rien souffert de la privation de la Chymie.

Ascle-  
piades.

Ici pourtant se vantent deux avantages de la Chymie ; ses remèdes, dit-on, guérissent plutôt, plus promptement, plus agréablement. Avec de si magnifiques promesses vint à Rome un Charlatan célèbre, qui en promettant de guérir sûrement, promptement, & agréablement (*tutò, celeriter, & jucundè*) s'attira la réputation d'un homme tombé du Ciel, de sorte que tout le monde couroit après lui, persuadé que ses discours avoient autant de vérité qu'ils promettoient de facilité. *Faventi-  
bus cunctis ut essent vera quæ facillima erant,*  
universum

*universum prope humanum genus circum-*  
*agite (Asclepiades) non alio modo quam si*  
*è caelo emissus advenisset.* A ces belles pro-  
 messes, dit Celse, ce qui seroit à sou-  
 haiter seroit la vérité. Mais il y a ordi-  
 nairement du danger à vouloir guérir  
 trop vîte, & à ne se servir que des reme-  
 des agréables. *Id votum est, sed fere pericu-*  
*losa esse nimia & festinatio & voluptas solet.*  
 Ce n'est pas qu'Hipocrate ne conseille  
 aux Médecins de faire plaisir aux malades  
 en les gratifiant: *In quibusdam agris est gra-*  
*tificandum.* Mais ces graces ne doivent  
 jamais s'employer qu'en matiere de peu  
 d'importance, & qui ne peut occasion-  
 ner aucun fâcheux mal: *Gratificari oportet*  
*que non magnam noxam afferunt.* C'étoit  
 par exemple, d'accorder aux malades  
 quelque sorte d'alimens moins bons,  
 mais parce qu'il sera moins désagréable  
 aux malades: *Paulò deterior potus & cibus*  
*jucundior autem eligendus potius, quàm me-*  
*liores quidem sed ingratiore.*

Mais Asclepiade, appelloit la Méde-  
 cine d'Hipocrate une méditation de la  
 mort, au rapport de Galien, au lieu que  
 lui (Asclepiade) n'alloit qu'à inventer  
 des flatteries aux malades, *blandimenta*  
*excogitabat*, jusqu'à se faire appeller le  
 Médecin de la fraîcheur, parce qu'il  
 mit en usage la boisson rafraichie. Là  
 conduisens

Plin;  
 l. 26. c. 30

Cels.  
 l. 3. c. 41

Hipoc.  
 l. 6.  
 Epid.  
 sect. 40

Idem  
 Apho. l.  
 2. 380

De ve-  
 na sect.  
 adversus.  
 em. sistr  
 6. 5.

conduisent les remedes Chymiques ; dont l'on vante au Public la commodité & l'aifance pour le goût & la dose. Double piège des Charlatans , où se prennent des malades qui donnent dans les drogues extraordinaires. La Médecine cependant ne s'est pas oubliée sur le fait de la commodité des remedes & sur la maniere de les rendre agréables & suportables au goût. Un Sçavant Médecin communique aux Praticiens les expériences qu'il a faites là-dessus. Mais c'est un essai de pratique qu'il propose au jugement des Sçavans auxquels il se soumet : *Sen tyrocinium practicum. . . . doctiorum judicio commendo atque submitto*. Voilà comme un sage Médecin parle de la liberté qu'il se donne d'accorder des facilités dans l'usage des remedes. Mais en commençant son traité, qui est d'ailleurs plein de bonnes choses , il demande tant d'art pour procurer ces aifances en fait de remedes , que rien ne prouve tant la nécessité d'en laisser la seule préparation aux Apoticaire.

Rudol-  
fus Me-  
dicus ad  
ægri pa-  
lacium,  
præfat.

Il y a cinquante ans que ce zélé Praticien attend , lui ou son ouvrage , que les Maîtres de l'Art de guérir le secondent dans les sages intentions qu'il leur a communiquées , & jusqu'à present  
toute

toute bouche est muette pour le soulagement des malades à cet égard. L'on a vû le célèbre *Ludovicus* s'occuper avec honneur du retranchement à faire dans le trop grand nombre de remedes Chymiques qui inondent la Médecine. Il a été écouté très favorablement de tout le monde , tant il est vrai que parmi ces milliaffes de remedes , il y a peu de remedes nécessaires. La proposition du Sçavant *Rudolfus* , n'a été écoutée de personne. Cependant à qui est connue la discipline de l'économie animale ? Rien paroît-il plus important que de pourvoir à la sûreté de la fonction de l'estomach. C'est l'ouvroir de la premiere des coctions , dont le vice est si dominant sur les fonctions de la santé qu'aucune des coctions, qui suivent celle de l'estomach , ne peut rectifier le manque ou le défaut de celle-ci. C'est pourtant l'estomach qui le premier est exposé à l'action des remedes , de sorte que son impression se communique à toutes les autres coctions dans lesquelles elle influe en maîtresse , qui met le sceau sur elles toutes. L'estomach donc étant le maître du concert machinal , c'est lui qui donne le *ton* à tout ce qui entre ou tient sa partie dans ce concert. C'est pourquoi Hipocrate ayant senti

cette importance , conseille d'accorder aux malades des alimens , quoique moins convenables , parce qu'ils révoltent moins l'estomach.

C'est la doctrine des *Contacts* Physiques par où les parties solides , qui sont les capitales dans l'ordre de l'œconomie animale , sont immédiatement affectées , & par conséquent les premières modifiées & dressées pour le travail des fonctions du corps. Une telle doctrine est-elle à négliger dans la pratique de la Médecine ? C'est donc véritablement une nécessité de s'occuper de la facilité qui doit être dans la première coction , & de la perfection avec laquelle elle doit régler toutes les autres. L'action des remèdes sur ce premier des viscères mérite-t-elle moins d'attention ? Ne se comprend-il point combien doit coûter à l'estomach le poids , le volume ou la gravitation d'une potion purgative qui révolte les yeux , l'odorat & le goût , dès le premier abord qu'elle est présentée ? D'après ce prélude , quel soulèvement ne va point se faire dans les membranes de l'estomach les plus sensibles de tout le corps , puisqu'elles ne peuvent souffrir l'action de l'antimoine sans s'irriter , tandis qu'il entre dans les collyres sans exciter de douleur dans les yeux.

yeux. Seront-ce des potions *alterantes* qui n'auront point le piquant des purgatifs ? Mais elles auront à présenter à l'estomach un volume énorme, par la quantité des doses, & insupportables par le désagrément du goût ; des parties aussi nerveuses que les tuniques de l'estomach seront-elles insensibles à un tel objet ? Il se fermera au contraire, & par la contraction convulsive de ses fibres, il portera le resserrement dans toutes les membranes des viscères. Le malade en sera-t-il quitte pour des maux de cœur intolérables, pour des cruelles cardialgies, pour des vomissemens formidables ? C'est l'attention qui échappe là-dessus aux Praticiens. L'estomach se calme ; l'évacuation abondante s'ensuit, il est vrai ; mais le sentiment d'une stricture par tout le genre nerveux est permanent ; toutes les coctions sont secrètement languissantes ; l'on se réjouit du succès manifeste d'un remède qui aura bien fatigué l'estomach, & l'on s'aveugle sur les impressions où restent les fibres nerveuses des principaux viscères. Un malade sera abondamment purgé, son sang largement baigné de potions ameres, d'apozemes de même genre, de tisannes & de bouillons chargés des mêmes saveurs, & l'on s'endort sur l'e-

rat de *stricture* ou de resserrement spasmodique qui se conserve par tout le genre nerveux. Peut-on se bien reposer sur les oscillations qui vont succéder dans tous les organes ? La nature s'arrêtera-t-elle à portée d'achever ou ses crises ou de perfectionner ses mouvemens critiques ? Ces réflexions sont toutes fondées sur la structure des parties ; sera-ce un *Parergon* dans l'étude d'un praticien , ou une attention de trop , que de songer à épargner aux malades les dégoûts ordinaires des potions , ou des doses d'un volume d'*opiate* aussi mal-aisé que désagréable ? Le Sçavant *Rudolfus* étoit touché de cette peine si dangereuse pour les malades ; les Charlatans & les Chymistes prennent occasion d'un Brigandage de drogues qu'ils répandent chez les malades , & qu'ils offrent à tout venant. La Médecine n'auroit-elle rien de meilleur , de plus sûr & de plus innocent à substituer à la téméraire ignorance de ces Avanturiers ? Ce seroit en diminuant le volume des remèdes galeniques , soit pour la masse des compositions , soit pour la quantité ou le volume de potions. Cela est-il impossible , puisqu'une confection aujourd'hui des plus composées , c'est le *Mithridate* , laquelle fut trouvée infiniment moins composée



composée dans le cabinet de son Auteur *Mithridate*, ce fameux Prince que vainquit *Pompée* qui trouva la recette originale du *Mithridate* dans les armoires de ce Prince aussi peu composée qu'elle l'est aujourd'hui beaucoup.

*Antidotus multis Mithridatica fertur  
Consociata modis ; sed magnus serinia Regis  
Cum raperet victor , vilem deprendit in illis  
Synthesin , & vulgata satis Medicamina vifit.*

*Serenus  
Sammoneus*

Voilà donc au naturel un exemple de l'abregé dont seroient capables bien des compositions qui se donnent en grandes doses. La Theriaque ordinaire n'a-t-elle point été utilement abregée de nos jours par le moyen de la *Theriaque celeste* ? Les Chymistes se parent à même intention de leurs *extraits*, de leurs *teintures*. Mais que sont-ce ces préparations, autorisées comme étant le précis ou l'essence des mixtes ? Ce sont des mutilations de remèdes naturels que l'on énerve sans en tirer la vertu véritablement naturelle, c'est-à-dire, cette vertu instituée par le Créateur pour la conservation du corps humain.

De-là cependant naît un des plus affreux Brigandages des remèdes Chymiques, ces ouvriers présomptueux ne promettent rien moins par leurs préparations

rations que de fournir à la Médecine non seulement les plus excellens remèdes généralement parlant pour toutes les maladies , mais de plus les spécifiques dans chacune de ces maladies , persuadés que leur Art prépare à chaque viscere le remède qui lui est singulier. Ainsi ce seront de vrais *Cephaliques* , des *Stomachiques* , des *Bechiques* , des *Hysteriques* les plus convenables , qui sortiront de leurs fourneaux. La méprise cependant est parfaite , ce sont en effet des plantes cephaliques , stomachiques , &c. dont ils promettent les qualités réelles , dans tout leur pur naturalisme. Double méprise cependant ; car ce n'est rien moins que la qualité propre des plantes qu'ils tirent par leurs feux , & en second lieu ce sont des *êtres* nouvellement éclos dans leurs Boutiques , & qui sont d'un genre tout différent du fond de la plante qu'ils préparent. Ils en tirent l'*esprit* , l'*huile* , le *soufre* , le *sel* véritable ; mais ni l'huile ou autre principe particulier ne fait la vertu d'une plante , c'est le resultat du mélange de ces principes que ce qui en fait l'énergie véritable & naturelle. C'étoit suivant la Philosophie si épurée du grand *Fernel* , la force de toute la substance de la plante, *qualitas totius substantiæ* ,

*tia* ; & en effet ce n'est ni à ce principe-ci , ni à cet autre , qu'est due la vertu essentielle d'un mixte , mais à l'assemblage de tous ces principes concertés ensemble pour composer quelque chose de neutre *aliquid neutri* , c'est-à-dire qui n'est ni esprit , ni sel , ni souffre seulement , mais un tout qui résulte de tous ces principes assortis les uns par les autres. Telle est l'erreur de la Pharmacie Chymique qui prend le change & le donne aux autres.

Or l'erreur est humiliante pour les Chymistes. Ils se disent les Philosophes par excellence , & ils se montrent absolument ignorans dans les principes des choses. Les souffres & les sels qu'ils tirent ne sont point les vrais principes des mixtes, ils en supposent un primordial qui fait leur énergie , c'est l'esprit vivifiant dont le Créateur a animé les mixtes. Cet esprit n'est autre que l'air naturel dont l'élasticité fait la vertu de tous les êtres. Les Chymistes , ni ne le sçavent , ni n'y pensent. Leurs volatils sont-ils ce pur aérien primitif qu'ils font sortir par leurs distillations ? Voilà pourtant l'esprit qui feroit & donneroit les véritables spécifiques. C'est l'ambition de leurs promesses ; mais que nous donnent-ils dans leurs volatils ?

volatils ? Des esprits tumultueux , fougueux , autant impetueux que des particules ignées , qui font des décompositions dans les mixtes , dont elles alterent , changent , & corrompent l'air naturel que le Créateur y a répandu. Il faudroit donc le recouvrer ou retrouver pour faire les essences véritables des choses. Comme donc l'on voit les parfumeurs envelopper leurs esprits essentiels dans quelques huiles , l'on comprend que l'esprit vivifiant a été mêlé par le Créateur dans le fluide de l'atmosphère , & encore dans celui de l'eau , où il est contenu temperé par un matériel très fin ; comme donc l'eau dans le grand monde est le *dissolvant universel* , la lymphe dans le corps humain est la cause & le siège de tout ce qu'il y a d'énergique , de puissant , ou d'élastique.

La Galénique que les Chymistes rabaisissent si indignement , à des moyens plus sûrs & pour diminuer le dilgracieux des remèdes , & pour en certains leur trouver même des goûts moins déplaisans , ce sont les *jus d'herbes* , les *sucs depurés* des plantes , les *infusions à froid* ou les *Theiformes* , toutes préparations qui ne dérobent rien à la vertu naturelle des plantes , ou qui en conservent toute la force que l'Auteur de la nature

nature leur a confiée pour la conservation de l'homme. Les suc des plantes tiennent lieu de tous les *apozemes*; & sans apporter aux malades le délagrement de grandes *doses*, ils leur procurent cette qualité de toute la substance de la plante, laquelle renferme en effet celle que le Créateur y a renfermé; & la commodité de ces suc, c'est que souvent l'on en est quitte pour en prendre quelques cuillerées *édulcorées* de quelque syrop approprié, ou mêlé sans syrop dans les bouillons. Tels sont les suc de *chicorée sauvage*, *bonroche*, *buglose*, *endive*, *fumeterre*, ou *creffon*, dont quelques cuillerées équipollent à ces verrees d'Apozemes, dont on fatigue les malades. Un pareil secours se trouve encore dans les *infusions* à froid de plantes convenables & d'un peu de reglisse pour la boisson des malades, sans compter les eaux de *ris*, d'*orge*, de *gruan*, de *graines de lin*, qui toutes préparées à froid deviennent des boissons autant commodes qu'utiles. Les infusions Theiformes ne sont point d'un usage moins étendu; car elles comprennent les feuilles & les fleurs des plantes choisies pour les cas qui se présentent: & ces infusions souffrant le mélange de quelque parcelle d'écorce jaune de *Citron*, l'estomach se

prête aisément à tel usage , & tout cela est naturel sans avoir reçu d'alteration essentielle par l'art ni par le feu.

Sont-cela les seuls adoucissements qui se trouvent dans l'usage des remèdes sans le secours de la Chymie, & sans en changer la nature ? Les purgatifs eux-mêmes partagent ces avantages , sans l'opération du feu. Le Sené perd tout le déplaisant de sa saveur , en conservant toute sa vertu , & ce même en en diminuant la dose. On le mêle jusqu'à un gros ou deux dans une prise de *Caffé* , à laquelle on ajoute de la manne au lieu de sucre , & pourvû que l'on ait eû la précaution de faire un *café* un peu fort, les plus difficiles estomachs ne s'aperçoivent point du *Sené* , & l'action du purgatif ne perd rien dans cet agréable mélange. Le Chocolat permet que l'on y mêle la limaille de fer porphyrisée dans les maladies des femmes. Les infusions de Thé où l'on met de la manne au lieu de sucre présente encore un purgatif très supportable. Enfin quelque chose encore de plus naturel en fait de purgatif rendu commode pour la dose , en en assurant cependant la vertu c'est l'*Aloës*. Le secret pour le rendre innocent dans son opération , & pour les suites , c'est qu'au lieu de tant de grains que l'on en donne

donne ordinairement, de n'en donner qu'un grain ou deux & quelquefois un demi grain, & l'on peut le continuer aussi longtems que l'usage de la *Limaille* de fer porphyrisée, que l'on donne dans les pâles couleurs, le tout enveloppé dans un peu de confection d'hyacinthe, la purgation s'en ensuit très douce; & un purgatif aussi riche que l'aloës en parties spiritueuses, huileuses, aromatiques, est tout propre à remettre dans le sang le baume qui lui manque, ou à l'y corriger en même tems qu'aidé de la limaille, il fait la dépuracion de ses suc.

Donc la maniere essentielle pour abrégger les remedes, les adoucir, & en rendre le goût supportable, est autant différente des extraits, des *essences* ou *quintessences* & des *teintures* dans la Pharmacie Galenique, que celle-ci est différente en avantages de la Chymique. L'erreur vient de la différente maniere de penser sur la vertu des remedes. Dans la Pharmacie Galenique l'on croit qu'ils agissent à raison de toute la substance d'un purgatif, & en Chymie l'on croit que cette vertu réside essentiellement dans le soufre, l'esprit ou le sel qui est dans la plante. Ainsi dans la Galenique l'on donne toute la substance de la plante, au lieu qu'en

Hij Chymie

Chymie l'on donne des sels, des souffres; &c. des végétaux. Suivant cette distinction, l'art de diminuer les doses consiste dans l'art de ne prendre que le nécessaire de la substance d'une plante, lequel renfermera suffisamment de sa vertu pour le cas de la purgation par exemple; le secret consiste donc à mettre dans toute sa valeur le peu de la substance d'une plante. Les Chymistes ont inventé à ce sujet des *stimulants* qui éguisent la petite dose d'un purgatif; mais cette idée est encore toute différente de celle de la Pharmacie Galénique, qui ne s'occupe point de faire des irritans, ou des *drastiques* des purgatifs qu'elle emploie, mais de rendre efficace le purgatif dont elle se sert, en le développant dans ses principes qui font en effet toute la force d'un remède. C'est ainsi qu'en donnant peu de corporel d'une plante l'on donne à son spiritueux toute l'étendue par où les atomes d'une drogue doivent agir. C'est bien la vraie pensée de *Wedelius* qui met dans des *points* qu'il nomme *Médicinaux*, *puncta Medica*, la vertu d'un médicament, pensée qui revient à la notion des *infinitement petits*, qui comme en Géométrie sont les agens capitaux en Médecine. Donc la Pharmacie Galénique au lieu de deux gros de Séné prendra



dra vingt grains de la poudre mêlée avec autant de *Crème de Tartre* & douze grains de racine de *Jalap*, le tout incorporé dans un peu de Syrop de roses pâles avec une goutte d'essence d'anis, & c'est un bole qui purge suffisamment & qui se prend commodément, tout de même douze ou quinze grains de poudre de *Rhubarbe*, un grain ou deux d'*Aloës* font utilement un petit bole formé avec le syrop de nerprun. Voilà des manieres bien simples d'abrégier la dose des remèdes. Une autre de plus grande importance, c'est de mêler quelques grains de racine d'Ellebore noir préparée comme il faut, avec un peu de la poudre de *Sené*. L'on a l'énergie & la propriété de l'Ellebore dans les affections mélancholiques, sans en encourrir les dangers, & c'est l'effet singulier des pilules imperiales nouvelles, dont la vertu ressemble fort par l'expérience qu'on en a faite aux fameuses pilules de *Stalh*. Les Chymistes se font une grande parade de leurs émetiques. Un grain de poudre d'*Algarot*, trois ou quatre grains de tartre *sibié* leur donnent des émetiques très commodes ; ajoutez très dangereux, par les troubles qu'ils excitent & qu'ils laissent dans le genre nerveux. Au contraire, la Pharmacie Galenique offre

*Ipecacuanha*, dont à qui sçait le manier, l'on trouve la vertu vomitive, n'en donna-t-on que quelques grains. Quelle difference de l'un à l'autre vomitif ? Le Chymique est pris hors de la destination du Créateur, qui ne fit jamais les minéraux pour être les remèdes de l'homme ; au lieu que l'autre est pris dans l'ordre de la nature : & c'est ainsi que les hommes font servir à leur cupidité, comme à leurs passions les choses naturelles, en les faisant servir à d'autres usages que ceux pour lesquels elles ont été créées.

Rien ne manifeste tant l'erreur où l'on est sur les *extraits*, les *essences*, &c. qui sont toutes drogues gâtées par la Chymie. Les *sulphureux*, *diaphoretiques*, *sudorifiques*, &c. ont donné faveur aux préparations qu'ils vantent en ce genre de remèdes ; mais telle *volatilisation*, *sublimation*, *rectification*, dont ils se parent produisirent-elles jamais le volatil, le spiritueux, & le diaphoretique qui se trouve naturellement dans le *camphre* ? C'est un tel remède & tout naturel que la Pharmacie Galénique peut mettre avec avantage en parallèle avec tous les volatils *salins* & *huileux* sudorifiques de la Chymie ; & en effet celle-ci a-t-elle un volatil qui puisse être comparé à celui

lui du camphre ? Un grain de celui-ci fait par son spiritueux ce qu'un volatil Chymique ne pourra faire à dix ou douze grains , encore sera-ce avec le trouble , le feu & l'ardeur que l'on connoît dans l'usage des volatils Chymiques , tandis que le camphre porte le calme & une sorte de rafraichissement par tout le corps. Donc il s'en faut comme de douze à un que la maniere de circoncrire ou d'abrégér l'usage des remedes , soit même comparable à l'Art naturel de la Pharmacie Galenique. La comparaison jure encore bien d'avantage dans le parallele des remedes sudorifiques de la Chymie ; il faut jusqu'à soixante grains d'un sel volatil pour lui trouver la vertu d'un grain d'opium , le véritable sudorifique de la nature. Le safran vegetal est encore d'une vertu très diaphoretique en le donnant même à très peu de grains ; & c'est un volatil en qui l'on ne trouve que ce que la nature seule y a mis.

Les diuretiques les plus vantés en Chymie , comme le sel volatil de succin , ont-ils la simplicité de la theriebentine , dont une petite quantité dissoute dans une emulsion dégage les reins d'une maniere très efficace. Souhaite-t-on une Chymie naturelle qui paroîtroit avoir

H iij abregé,

abrégé, & comme mis en extrait la the-  
rebentine ? Le *Baume de copau* est cette  
sorte d'extrait, & étant donné par gou-  
te enveloppé dans le Sucre Candie, il  
en résulte de petites pilules qui se pren-  
nent très commodément dans les maux  
des reins & de la vessie. Ce sont d'ail-  
leurs des Baumes inimitables à tout  
l'Art de la Chymie, tant le naturel y est  
conservé. Sont-ce là d'ailleurs les seuls  
Baumes de la Pharmacie naturelle ?  
Ceux du *Perou* ont une douceur & une  
suavité que l'on ne trouve point dans  
les Baumes de *souffre* anisés de la Chy-  
mie. Le *Baume blanc*, qui n'a gueres de  
plus grande difficulté dans l'usage que  
de la part de la rareté, renferme le bal-  
zamique le plus précieux. Le *Benjoin* en  
est un autre dont la vertu pectorale est  
sûre, quand on le donne avec l'*Opium* &  
par grains, dans les affections *asthmati-*  
*ques* sans fièvre. Combien donc gratuite-  
ment fait-on honneur à la Chymie de  
tant de préparations qui entretiennent  
le Brigandage dans la Pharmacie ? Qu'en  
conclure ? Ce qui a été dit des profes-  
sions qui font plus de bruit que de pro-  
fit dans le monde, & dont les Villes &  
les Etats se seroient bien passés. Telle est  
la Chymie des fourneaux. Et en effet  
les Médecins Grecs du quatrième siècle,  
Oribaze,

*Oribaze, Actius, Trallien, Paul-Æginette*, ni même les premiers Médecins du cinquième, n'ont rien écrit qui fasse soupçonner que de leur tems il se fut introduit aucun remede Chymique.

*Avicenne* le plus ancien Médecin qui parle de la Chymie, ne fait mention que de l'eau rose. *Mesué* qui vivoit vers le douzième siècle relève aussi l'eau rose ; mais un Auteur Arabe qui écrivoit vers le même tems, fait mention de l'eau rose, & de quelques huiles, & en décrit les vaisseaux & les fourneaux dont on se servoit.

L'affreuse disparité donc, qui se trouve entre la Pharmacie Galenique & la Chymique ! Aussi *Patin* compare-t-il ceux qui prétendent allier *Hypocrate & Galien* avec *Paracelse & Vanhelmen*, à cet Empereur qui avoit dans son cabinet les Portraits de *Jesus-Christ de Venus & de Flore*. Mais quelque chose de plus sérieux, c'est l'avis que donne un grand Médecin :

*Magnus Chymistarum Pater Paracelsus, cujus Philosophia peccat magnâ præceptorum a methodiâ, & insolentiâ terminorum, quæ omnibus bonis artibus bellum indixit.*

Faut-il après cela, s'étonner si sous de tels étendarts le Brigandage s'est mis dans la Médecine par la Pharmacie, dérobée à la science des Apoticaire ? Quelle confiance, ou quelle défiance

mérite

*Sennerto  
de inven-  
toribus  
Chymia  
c. 4.*

mérite une telle doctrine ; si on la compare avec la probité , la bonne foi & la science de ces Maîtres instruits & élevés dans l'Ecole de Médecine de Paris , fondée par l'étude , protégée , soutenue dans tous les tems & confirmée par les Loix.

La matiere des baumes interieurs amene la sorte de Brigandage qui regne dans la Pharmacie par l'usage si mal entendu des *emplâtres*, des *onguens*, des *linimens* & des *baumes* eux-mêmes pour l'extérieur , dont il se commet des abus aussi graves que frequens. C'est donc un desordre trop peu apperçu , trop négligé dans la Médecine Pharmaceutique , que l'usage des remedes *emplastiques*. L'on a la facilité de se rendre au raisonnement populaire , dans lequel par conséquent entre plus d'ignorance que de raison. Ce sont , dit-on , des remedes extérieurs , quel inconvenient peut-il s'en ensuivre ? Mais le but naturel des remedes extérieurs auroit dû attirer plus d'attention sur l'emploi que l'on en fait. A quel dessein s'applique une emplâtre ? Souvent pour fondre , resoudre , dissiper des concretionns qui se sont faites dans les fluides , ou des duretés que les solides auront contractées : ce seront quelquefois des humeurs malignes ,  
scrophuleuses ,

scrophuleuses , vénériennes ; ce seront des suc<sup>s</sup> fixés dans les glandes , & quels sont ces suc<sup>s</sup> ? Des lymphatiques nerveux. Que sont-ce des glandes , que les parties du corps , ou les vaisseaux sont plus intimement & plus profondément multipliés. Toutes ces matieres sont celles que l'on donne à atteindre & à fondre à une emplâtre ; & l'on dit que c'est un remede sans conséquence , parce qu'il est extérieur. Cela seroit vrai jusqu'à un certain point si l'on en étoit demeuré à la Médecine naturelle , suivant laquelle tout étant concerté dans la nature par la providence du Créateur , les remedes qu'il a créés pour l'exterieur du corps , trouvent des rapports certains & réglés par son ordre dans les parties exterieures. Suivant ce principe les baumes par exemple étant proportionnés à la tiffure naturelle de la peau , ils ne porteront pas dans ses fibres l'éretisme qu'y causent des baumes Chymiques ou artificiels , parce que le Créateur a sçû compasser l'action des souffres & des sels qu'il a associé lui-même à l'intention de les remuer sans les irriter. L'art Galenique & Chymique n'étant point au fait de ces dispositions dans la peau , la brûle par les baumes sans résoudre les suc<sup>s</sup> qui y seront infiltrés.

Mais

Mais le simple contact d'un topique artificiel demande une telle proportion entre les parties par lesquelles il doit agir , & dans les fibres sur lesquelles doit se passer son action , que ne fussent que des particules les plus mollement onctueuses , elles se trouveront si peu en rapport avec le *ton* de ces fibres & les pores qu'elles doivent fermer ou ouvrir , que l'on verra l'huile d'*amandes* douces causer sur la peau des éresipelles. Ce sont donc des égards très nécessaires à avoir dans la pratique des remèdes extérieurs des Chymistes. Ces distributeurs de secrets sont-ils capables de ces réflexions ? Elles sont pourtant vraies. Ainsi un pauvre malade est exposé en de telles mains à des accidens qui deviennent très graves , très fréquens , & c'est l'occasion du Brigandage dans la Pharmacie, la plus ordinaire. Des mains donc ne sçauroient être trop instruites pour préparer des topiques , parce que la Médecine ayant là dessus ses observations , les topiques ne trouveront place que suivant les lumières qu'un Médecin aura acquises dans la pratique & dans l'emploi des remèdes artificiels.

Le Brigandage des remèdes extérieurs ou topiques en demeure-t-il là ?  
déjà



déjà plusieurs remarques ont précédé sur cette matière , mais c'est plus de détail que l'on demande. En effet, l'abus est ici si étendu , qu'il est étonnant combien peu d'attention qu'on a fait sur la pratique de toutes les applications extérieures , qui se font si ordinairement sur la peau en tant de maladies , sur tant d'endroits différens , sans les égards aussi précis qu'il convient pour les âges , les sexes , les tempéramens. La peau étant l'excretoire universel de tout le corps ; quelle attention n'est point dûe à la transpiration qui a à se faire en des endroits , des corps , & des complexions si différentes ? Chaque point de la peau est l'aboutissement d'autant de canaux excrétoires , qu'il y a de pores pour faire les excrétiens de matières transpirables , & ce sont ces bouches imperceptibles , ces soupiraux , ces *Registres* de la Chymie naturelle si aisés à boucher , sur lesquels on applique toujours les mêmes remèdes. Mais de ce que la nature emploie de structures différentes pour faire les différentes excrétiens des parties , n'étoit-il pas naturel de comprendre que des structures variées demandoient des variations dans les remèdes par où l'on se propose de rétablir ces excrétiens ? Or quelle  
plus

plus grande diversité de structure que celle que montre la diversité des glandes qui font les excretions propres à chaque partie ? Les glandes *sebacees*, les *muqueuses*, les *absorbantes* n'ont-elles pas des manieres absolument differentes pour dégager les parties ou les conserver dans leur état naturel de transpiration ? Avec de telles réflexions l'on comprend comment il arrive que les *emolissans*, les *onctueux* qui réussissent sur certains endroits, nuisent en d'autres. Dans les uns encore ce seront de purs aqueux en *lotion* ou *fomentation*, ou des vapeurs humectantes d'aqueux qui seront indiqués; en d'autres ce seront des *lins*, des *vineux*, des aromatiques, parce que pour coopérer avec la nature, il est necessaire de prendre ses manieres. Se met-on au-dessus d'elle ? Elle abandonne le succès des remedes, qui portant dans le corps des impressions contraires à son action, multiplient des maux ou les changent de nature.

Le moyen d'aller au-devant de ces méprises ce seroit de ne permettre aucun remede même extérieur que ceux que les Apoticairens tiennent dans leurs Boutiques, & dont les compositions ont été faites sur de telles réflexions. Au contraire c'est un *liniment*, une *emplâtre* ;

tre, un onguent même ( remede dont la préparation demande des mains exercées ) des *fomentations*, des *cataplasmes* plus ou moins composés, & par quel art, quelle main? D'une Garde qui fera nonchalamment ces préparations qui perdront les convenances que l'art éclairé des Apoticairens leur conserve suivant les réflexions des Médecins, sur lesquelles elles ont été ordonnées. C'est pourquoi tel est l'avantage important qui se retire du Codex Pharmaceutique de la Faculté, parce qu'elle n'y a donné place qu'à des préparations dont la *manipulation*, la cuisson, & le mélange des drogues n'ont alteré en aucune manière, ni la vertu du remede, ni la convenance pour laquelle il a été préparé.

Comme donc les Temples parmi les Payens qui furent les dépositaires des remedes qui avoient réussi pour la guérison du Public, ou comme dans un dépôt public, la Médecine payenne alloit prendre les remedes les plus autorisés; la Faculté de Médecine de Paris par son *Codex* seroit comme le Sanctuaire de Pharmacie parmi les Médecins Chrétiens, ou par son approbation se trouveroient ramassés les meilleurs remedes dont le Codex Pharmaceutique de cette Faculté seroit le Registre pour le tems  
présent

present , & serviroit d'archives à la posterité : sur ce pied il ne se distribueroit pas dans le monde de remedes , qui ne fussent pesés au poids du Sanctuaire. Cette Police n'est pas même ici proposée comme une nouveauté à introduire. Elle est au contraire d'usage parmi les Magistrats qui y ont présidé jusqu'aujourd'hui , & y président encore. Un particulier veut-il afficher un remede dans Paris ; il est obligé de communiquer son remede au Lieutenant de Police qui le renvoye au Doyen de la Faculté avec une telle vigilance , que si le Doyen de la Faculté n'approuve point le remede qui se presente à afficher , il en est fait défense à celui qui le demande. Le moyen deviendrait sûr pour arrêter le Brigandage de tous les remedes qui se distribuent dans Paris , & auxquels le monde prend confiance , parce que ce seront des remedes extérieurs dont l'on croit qu'il n'y a rien à craindre. L'on a fait voir l'illusion du Public là dessus. Mais le Brigandage va si loin sur le pavé de Paris , en fait de remedes topiques ou d'applications extérieures sur les maux , que l'on ne sçauroit trop insister sur la nécessité de faire passer tous ces remedes à l'examen de la Faculté & à l'analyse ou décomposition qu'en

qu'en feroient les Apoticairez suivant les règles de l'art. Les *hemorroïdes* seules fourniroient une Boutique de semblables drogues, d'*onguent*, de *linimens*, de *lotions*, de *fondans*, en cas de *fistule*; car ces drogues se répandent dans le monde qui se piéte aveuglément à des applications, dont la composition est aussi suspecte que la science de ceux qui les débiterent. L'on demande si l'on voudroit priver le Public de tous ces secours? L'on voudroit au contraire qu'aucun de ces remèdes ne fût au rebut; mais par l'intérêt sincere que l'on prend à la santé du Public, l'on voudroit ne le pas voir livré à des drogues inconnuës. C'est pourquoi les Apoticairez les ayant examinées sous les yeux des Médecins, ils constateroient la vérité des bons remèdes sans en rebuter que les mauvais.

Les maladies des yeux font une autre source de Brigandage des remèdes *opiques*. Car est il maladie qui attire dans le monde plus d'*eaux*, de *poudres*, d'*onguens* & de *collyres* de toutes les sortes, *vineux* par la coutume de prodiguer l'*eau-de-vie* dans ces maladies, *alins*, *sulphureux*, *métalliques*, *septiques*, *irrosifs*, tous les topiques sont à la disposition des Charlatans qui se disent

I     *Oculistes*

*Oculistes* , sans aucune éducation dans cette sorte de Médecine. Seroit-ce donc mal-à-propos qu'il seroit réglé qu'aucun de ces médicamens ne pût être distribué chez les malades , qu'après avoir passé à l'examen de la Pharmacie de Paris. Les yeux , ces organes si précieux à tout le monde , de quelque profession ou dignité que soient ceux qui ont de mauvais yeux , ou des yeux malades , méritent-ils moins une telle attention. Car tel sera l'état des membranes du globe de l'œil , que l'action de l'esprit de vin en obscurcira le miroir. En d'autres ce seront les salins astringens plus ou moins septiques , des particules minérales métalliques qui porteront le même dommage à l'organe de l'œil. Est-il démêlement plus nécessaire à faire pour ne point conniver à tous les maux que causent ces remèdes , quoiqu'extérieurs , pour n'en permettre l'usage que dans les cas bien connus.

Dans le même esprit que l'on insinue ici , s'est donné l'*Edit Medicinal* si authentique du Roi de Prusse , par lequel il a établi cette discipline dans ses Etats. Ce grand Prince a créé un Collège de Médecins , lequel comme des Inspecteurs établis pour la sûreté des bonnes drogues & des bonnes compositions , veilleroient

non-

non-seulement sur la distribution ou le débit des médicamens ; mais encore qui seroient préposés pour l'examen des drogues des *Colporteurs* & des Marchands forains. Mais c'est une telle disposition qui se trouve établie , dès il y a long-tems dans Paris. La Faculté à la tête de la Pharmacie doit regler le debit & le choix de tous les remedes proposés par qui que ce soit. Les Apoticairens sont connus pour leur habileté à juger des drogues simples pour le choix , & des composées , soit par l'*analyse* , soit par la *décomposition*. Ce ne sont donc que des loix à remettre en valeur , & ces Compagnies secondées de l'autorité de la *Police* & des Magistrats supérieurs, sont en état de précautionner les Citoyens contre les abus de la Pharmacie , & contre le Brigandage des remedes vrais ou faux ; car la même regle remediera à la cupidité , à la mauvaise foi , à l'infidélité qui se commet sur le fait des drogues. Le réglement pourroit être encore plus avantageux , parce que les Apoticairens conduits par l'honneur & la conscience ne trouveront jamais mauvais qu'il soit mis un juste prix aux drogues simples & composées pour la sûreté de la bourse des particuliers à qui l'on peut survendre les drogues.

C'est la taxe des médicamens qui se feroit par les Médecins de concert avec les Apoticaire. Desorte qu'un enfant allant dans les Boutiques avec l'ordonnance d'un Médecin seroit sûr de la fidélité des remèdes ordonnés & de leur juste valeur. Fort rempart contre l'avidité trompeuse des Charlatans , des distributeurs de secrets qui surfont avec l'impudence la plus effrontée des drogues les plus communes , qu'ils falsifient aux yeux des acheteurs qui n'y connoissent rien , & à qui ils font payer plus d'écus que souvent ne méritent de sols leurs *poudres* , leurs *teintures* , leur *et potable*. Ils ne pourroient donc plus exagérer la rareté des simples dont ils se font les seuls Juges. La taxe fixera les prix. Ils y gagneront beaucoup moins , mais les malades y gagneront infiniment. Ce sera encore un grand service rendu au Public , quand par ces réglemens les Charlatans & semblables gens à secrets seront obligés envers les Médecins de déclarer leurs compositions dont les Apoticaire jugeront. Ainsi tombera au profit du Public l'impertinent abus de ces misérables Charlatans , qui se font donner d'avance des Louis d'or , pour payer le tems , les mises nécessaires , disent ils , pour préparer



rer une eau , une *essence* , une *poudre* ; tous prétextes illusoires pour surprendre les esprits du peuple & couper sa bourse.

Telles sont les fraudes , les séductions & les pièges dans la distribution des remèdes , depuis que l'on est sorti de la simplicité de la Pharmacie qui pouvoit , suivant la providence du Créateur , pourvoir à tous les besoins de la santé. Les corps n'ont point changé depuis leur création , & si les tempéramens ont contracté quelque déchet , la Médecine naturelle , ayant toujours dans les corps le mécanisme qui en fait agir les puissances , auroit suffi à l'homme ; mais prévaricateur en tout depuis sa désobéissance envers son Créateur , tout l'a exposé à l'erreur & à la méprise , l'esprit sorti de son assiette a perdu la justesse de ces jugemens , & la volonté s'est inclinée vers ce qui flatte l'amour propre & la cupidité. Ainsi est passée dans la Médecine l'erreur. La simplicité des œuvres & des intentions du Créateur pour la conservation des corps ont paru méprisables à la vanité d'un esprit devenu superbe , c'est qu'il sent toujours le fond de noblesse que Dieu avoit mise en lui ; mais dominé par l'erreur , il s'est trompé dans le choix  
des

110 *Le Brigandage de la Pharmacie.*

des secours de la santé ; de-là est arrivé le Brigandage dans les remèdes , dans les esprits & les volontés de ceux qui les distribuent. A cela la Médecine naturelle voudroit remédier , elle n'y réussira point ? Mais elle ne répondra aucunement des succès , elle s'acquitte de son devoir & de sa vigilance. *In magnis voluisse sat est.*

*Fin du Brigandage de la Pharmacie.*



27  
28

24-45  
Dps





